

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE PHÉNOMÈNE DE LA REVICTIMISATION :
LE PARCOURS DE FEMMES ABUSÉES SEXUELLEMENT DURANT
L'ENFANCE ET À L'ADOLESCENCE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN TRAVAIL SOCIAL

PAR
DOMINIQUE BOURDAGES

AVRIL 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Sans l'accompagnement de ma directrice, Annie Gusew, ce projet n'aurait pu voir le jour. Ma relation avec elle n'aurait pu être mieux, car elle correspond à ce à quoi j'aspirais. Madame Gusew m'a toujours accueillie chaleureusement, avec une grande humanité. Son appui, ses encouragements, ses commentaires judicieux et constructifs m'ont permis de mener à terme ce long projet et ce, malgré mon nouveau rôle de mère. Je la remercie pour sa générosité, sa disponibilité et sa grande expérience en recherche qui sont des qualités précieuses pour les étudiants en processus de recherche.

Je tiens à remercier du fond du cœur les six femmes qui ont accepté de raconter avec une grande générosité leur histoire de vie. Sans leurs témoignages, ce projet n'aurait pas vu le jour. En l'espace d'une rencontre, ces femmes nous ont partagé leur souffrance, leur intimité et leur expérience. Elles ont livré des témoignages touchants et enrichissants. Ce sont des femmes admirables qui ont passées au travers d'épreuves extrêmement difficiles et qui sont de réelles battantes. Je remercie sincèrement l'organisme *Trêve pour Elles*, dont les intervenantes sociales m'ont généreusement prêté leurs locaux et m'ont accueillie chaleureusement. Elles m'ont donné un réel coup de main.

Enfin, j'adresse toute ma gratitude à mon amoureux, Adil, dont la patience et le soutien ont été inestimables. Merci également à ma famille, ma mère et mes sœurs, qui ont su m'encourager dans les moments de découragement ainsi qu'à mes chers collègues de travail, Tania, Maria, Jean-Thierry et Karine qui, pendant toutes ces années, m'ont écoutée parler inlassablement de ma maîtrise.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
LISTE DES TABLEAUX.....	vii
LISTE DES FIGURES.....	viii
LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES	ix
RÉSUMÉ	x
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
PROBLÉMATIQUE.....	3
1.1 Les effets sur la recherche et l'intervention de l'absence de définition commune sur les agressions à caractère sexuel	3
1.2 Le phénomène de la maltraitance : le cas de l'abus sexuel envers les enfants et les adolescents	4
1.3 Les agressions sexuelles rapportées aux autorités	7
1.4 Quelques caractéristiques des abuseurs sexuels et des agresseurs sexuelles.....	8
1.5 Les conséquences de l'abus sexuel à long terme.....	9
1.5.1 Les conséquences psychologiques.....	9
1.5.2 Les conséquences interpersonnelles	11
1.5.3 Les conséquences sexuelles	12
1.6 Le phénomène de la revictimisation et les facteurs de vulnérabilité.....	12
1.6.1 Les répercussions de l'abus physique durant l'enfance et de l'abus sexuel à l'adolescence.....	14
1.6.2 L'augmentation du risque de la revictimisation en lien avec la sévérité des abus sexuels durant l'enfance et à l'adolescence.....	14
1.6.3 Les caractéristiques familiales.....	16
1.6.4 Les problèmes sévères de santé mentale.....	16

1.6.5 Les mythes et les stéréotypes sur les agressions à caractère sexuel	17
1.7 La pertinence de l'étude.....	18

CHAPITRE II

CADRE THÉORIQUE ET PRINCIPAUX CONCEPTS	21
2.1 Les concepts de l'étude : l'abus sexuel, l'agression sexuelle et la revictimisation	21
2.1.1 Les concepts d'abus sexuel et d'agression sexuelle	21
2.1.2 Le concept de revictimisation	23
2.2 L'approche écologique	26
2.2.1 L'étude de Grauerholz : les facteurs hypothétiques liés à la revictimisation	26
2.2.2 Le cadre théorique de l'étude.....	28
2.3 L'apport de la perspective féministe.....	32
2.4 La question de recherche, l'objectif général et les objectifs spécifiques.....	33

CHAPITRE III

MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE	35
3.1 Stratégie générale de l'étude.....	35
3.1.1 L'approche qualitative	36
3.1.2 La méthode de collecte de données privilégiée : le récit de vie	36
3.2 Constitution de l'échantillon.....	38
3.3 Recrutement des sujets	39
3.4 Méthode de collecte.....	40
3.5 Caractéristiques sociodémographiques.....	42
3.6 Analyse des données.....	43
3.7 Considérations éthiques	44

CHAPITRE IV

RÉCITS DE VIE DES RÉPONDANTES DE L'ÉTUDE	45
4.1 Le récit d'Annie : Cogner à des portes qui se ferment	45
4.2 Le récit de Béatrice : La soif des voyages	47
4.3 Le récit de Carole : Vivre en marge de la société.....	49
4.4 Le récit de Dorothée : Entre plusieurs cultures.....	51
4.5 Le récit d'Émilie : L'absence d'une famille	53

4.6	Le récit de Fanny : Une enfance et une adolescence empreintes de négligence	55
-----	---	----

CHAPITRE V

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS		58
5.1	Les abus sexuels durant l'enfance et à l'adolescence	58
5.2	La présence de maltraitance durant l'enfance et à l'adolescence	61
5.3	Des abus sexuels de génération en génération.....	62
5.4	La famille d'origine	64
5.4.1	La structure familiale	64
5.4.2	Les relations entre les membres de la famille.....	65
5.5	Les conséquences des abus sexuels	70
5.5.1	Les conséquences psychologiques	70
5.5.2	Les conséquences sexuelles	74
5.5.3	Les conséquences interpersonnelles	75
5.6	Les situations de revictimisation durant l'enfance, à l'adolescence ou à l'âge adulte	77
5.7	Les facteurs de vulnérabilité à la revictimisation	83
5.7.1	Demandes d'aide non répondues	83
5.7.2	Isolement social	85
5.7.3	Départ hâtif du foyer familial	85
5.7.4	Plusieurs déménagements	86
5.7.5	De l'itinérance	86
5.7.6	De l'exploitation sexuelle et des comportements sexuels problématiques.....	87
5.8	Les facteurs de protection des répondantes	88
5.9	Les plaintes à la police et les signalements à la DPJ	91
5.10	L'impression d'être l'instigatrice des agressions à caractère sexuel	93

CHAPITRE VI

ANALYSE DES RÉSULTATS ET DISCUSSION		95
6.1	Le système ontogénique : les conséquences de l'abus sexuel et de la revictimisation.....	96
6.2	Le microsystème : l'influence des milieux de vie des femmes sur le phénomène de la revictimisation	99
6.2.1	La famille d'origine : les relations parentales et avec la fratrie.....	100
6.2.2	L'école : un parcours scolaire parsemé d'embûches	102

6.2.3 Les conséquences interpersonnelles : un réseau social pauvre.....	103
6.2.4 Les facteurs de vulnérabilité à la revictimisation : des contextes fragilisants	103
6.3 L'exosystème : une réponse des institutions et des professionnels inadéquate.....	105
6.4 Le macrosystème : les mythes et les stéréotypes sur les abus sexuels et la revictimisation	107
6.5 Le chronosystème : des parcours de vie instructifs	108
6.6 Synthèse : les principaux résultats de l'étude	110
CONCLUSION	114
BIBLIOGRAPHIE	118
APPENDICE A PUBLICITÉ DE L'ÉTUDE	126
APPENDICE B FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	127
APPENDICE C QUESTIONNAIRE SOCIODÉMOGRAPHIQUE.....	129
APPENDICE D SCHÉMA D'ENTRETIEN.....	132

LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
2.1 Définitions des principaux termes pour qualifier les ACS	25
2.2 Les couches systémiques de l'approche écologique en lien avec le phénomène de la revictimisation.....	31
6.2 Synthèse des conséquences et indices de vulnérabilité à la revictimisation	113

LISTE DES FIGURES

Figure 1 : Les quatre niveaux d'analyse du cadre théorique écologique	30
---	----

LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES

ACS	Agression à caractère sexuel
ASDEA	Abus sexuel durant l'enfance et à l'adolescence
CALACS	Centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel
DPI	Direction de la protection de la jeunesse
FASDEA	Femme abusée sexuellement durant l'enfant et à l'adolescence
IVAC	Indemnisation des victimes d'acte criminel
LPJ	Loi de la protection de la jeunesse
MSSS	Ministère de la Santé et des Services sociaux
OMS	Organisation Mondiale de la Santé
PASACS	Personne ayant subi une agression à caractère sexuel
SPA	Substance psychoactive
TSPT	Trouble de stress post-traumatique
UDI	Utilisateur de drogues injectables
UQAM	Université du Québec à Montréal

RÉSUMÉ

Le but de cette recherche est de mieux comprendre le phénomène de la revictimisation chez des femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence. Lors de la recension des écrits, nous avons constaté la présence d'un large éventail d'études sur les conséquences de l'abus sexuel durant l'enfance et à l'adolescence, et du peu d'études se penchant principalement sur le phénomène de la revictimisation. Les objectifs spécifiques de cette étude sont : 1) de cerner le parcours de vie des femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence qui ont été revictimisées; 2) d'analyser les liens entre les couches systémiques et le phénomène de la revictimisation; 3) d'explorer l'influence socioculturelle (mythes et stéréotypes) sur le phénomène de la revictimisation. Inspirée de l'approche écologique et de la perspective féministe, notre analyse se base également sur des concepts-clés tels que l'abus sexuel, l'agression sexuelle et la revictimisation. Nous avons utilisé l'analyse qualitative comme méthode de recherche. Les données ont été recueillies à l'aide d'entrevues semi-directifs de type récit de vie. Nous avons rencontré six femmes ayant vécu des abus sexuels durant l'enfance et à l'adolescence puis revictimisées. Un résumé pour chaque récit de vie des personnes rencontrées pour cette étude a été fait. Par la suite, un portrait des familles d'origine, des parcours scolaires, des conséquences des abus sexuels durant l'enfance et à l'adolescence, des facteurs de vulnérabilité, de l'implication des instances juridiques et du système de santé et des services sociaux ainsi que l'influence des mythes et des stéréotypes, est présenté. L'étude met en lumière l'influence de l'environnement social sur l'émergence du phénomène de la revictimisation chez les femmes rencontrées. Par environnement social, nous entendons la famille d'origine, le lieu de scolarisation, les instances judiciaires, le système de santé et de services sociaux, ainsi que les mythes et stéréotypes véhiculés dans la société. Ces résultats nous permettent d'énoncer certaines pistes de réflexion autour de la pratique en travail social, telles que l'importance de tenir compte de l'influence des sphères de vie de l'utilisateur et de la société au sein de laquelle il s'inscrit.

Mots-clés : Abus sexuel durant l'enfance et à l'adolescence, agression sexuelle, revictimisation, récit de vie.

INTRODUCTION

Notre expérience professionnelle comme intervenante sociale en maison d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale nous a amené à vouloir mieux comprendre le phénomène de la revictimisation chez les femmes qui ont été abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence. En écoutant certaines résidentes raconter leur parcours, nous avons été frappée par la lourdeur de leur passé, mais surtout par la présence de nombreuses victimisations qui le traversait. Nous nous sommes demandé comment il se faisait qu'elles aient été victimes d'un si grand nombre d'agressions à caractère sexuel, mais aussi qu'elles se retrouvent dans des situations de violence conjugale. Pourquoi cela leur arrive-t-il ? En maison d'hébergement, nous avons aussi été frappée par le grand nombre de femmes vivant de la violence conjugale qui avaient également vécu l'abus sexuel durant l'enfance et à l'adolescence. Des discussions avec nos collègues nous ont permis de constater qu'elles se sentaient aussi impuissantes et démunies que nous en regard de l'intervention à mener avec ces femmes revictimisées. Leurs besoins sont grands et on en vient à se demander par où commencer pour les aider. De là notre désir d'approfondir nos connaissances sur le phénomène de la revictimisation afin d'être mieux outillé pour intervenir avec ces femmes victimes d'actes criminels.

Cette recherche a débuté par la lecture de la documentation sur le phénomène de la revictimisation. Rapidement, nous avons constaté la présence d'un large éventail d'études sur les conséquences de l'abus sexuel durant l'enfance et l'adolescence, et du peu d'études se penchant principalement sur le phénomène de la revictimisation. Nous avons aussi réalisé que les auteurs accordaient une infime place à l'influence de l'environnement social sur l'émergence du phénomène de la revictimisation dans la vie des femmes. De notre point de vue, il apparaissait nécessaire d'accorder de l'importance à l'environnement social pour mieux comprendre ce phénomène.

Le présent mémoire se propose d'explorer le phénomène de la revictimisation chez les femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence. Dans le premier chapitre, consacré à la problématique, nous retrouvons l'état des connaissances sur les abus sexuels durant l'enfance et à l'adolescence, les agressions sexuelles et le phénomène de la revictimisation. Ce chapitre se terminera sur la pertinence de cette étude. Le deuxième chapitre présente le cadre théorique et les principaux concepts sur lesquels s'appuie cette recherche. Le troisième chapitre résume la démarche méthodologique, présente le portrait sociodémographique des répondantes, les considérations éthiques et les limites de l'étude. Le quatrième chapitre comprend un résumé des récits de vie des six répondantes. Le cinquième chapitre consiste en une présentation des résultats des entretiens. Enfin, le sixième chapitre procède à l'analyse et à la discussion des résultats. Et en conclusion, les éléments-clés de l'étude sont dégagés.

CHAPITRE I

PROBLÉMATIQUE

L'objet du présent chapitre est de faire un état des connaissances sur le phénomène de la revictimisation chez des femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence (FASDEA). Dans un premier temps, il sera question de l'impact sur la recherche et l'intervention du manque de terminologie et de taxinomie communes pour définir les agressions à caractère sexuel. Nous dresserons ensuite un portrait du phénomène de la maltraitance envers les enfants et les adolescents au Québec, en accordant une attention particulière à l'abus sexuel. Nous aborderons ensuite le phénomène de la revictimisation et les facteurs de vulnérabilité qui y sont associés. Dans cette étude, nous parlerons du phénomène de la revictimisation en présence de deux agressions ou plus de nature sexuelle ou physique, de la part de deux agresseurs différents et à deux moments distincts. Enfin, il sera question des conséquences de l'abus sexuel à long terme et nous terminerons ce chapitre avec la pertinence de l'étude.

1.1 Les effets sur la recherche et l'intervention de l'absence de définition commune sur les agressions à caractère sexuel

Depuis les quatre dernières décennies, plusieurs études se sont penchées sur l'impact de l'abus sexuel chez les enfants et les adolescents ainsi que sur celui de l'agression sexuelle chez les adultes. Si bien qu'aujourd'hui, nous pouvons constater la présence d'un large éventail d'études sur les conséquences de l'abus sexuel durant l'enfance et à l'adolescence, et sur les facteurs de vulnérabilité à la revictimisation, tels que nommés dans la documentation. Plusieurs auteurs affirment que l'abus sexuel durant l'enfance et à l'adolescence est un facteur de vulnérabilité à la revictimisation (Darves-Bornoz *et al.*, 1995; Mayall et Gold,

1995; Kessler et Bieschke, 1999; Sanders et Moore, 1999; West, William, et Siegel, 2000; Maker, Kemmelmeir, et Peterson, 2001; Jankowski *et al.*, 2002; Nelson *et al.*, 2002; Messman-Moore et Long, 2003; Classen, Palesh et Aggarwal, 2005). La ligne est donc parfois très mince entre les conséquences à long terme de l'abus sexuel et le phénomène de la revictimisation. Les études estiment que l'abus sexuel durant l'enfance et à l'adolescence double ou triple le risque de revictimisation des personnes à l'âge adulte (Wyatt, Guthrie et Notgrass, 1992; Fleming *et al.*, 1999). Or, les recherches étudiant principalement le phénomène de la revictimisation sont peu nombreuses. Autrement dit, certaines études qui traitent de l'abus sexuel durant l'enfance et à l'adolescence font mention du phénomène de la revictimisation sans en faire le sujet principal de leur étude.

Au niveau de la recherche et de l'intervention avec les personnes ayant subi des agressions à caractère sexuel (PASACS), un des plus grands obstacles est le manque de terminologie et de taxinomie communes. Dans la documentation, nous sommes rapidement confrontés à la variété des termes utilisés. On parle d'inceste, d'abus sexuel, d'agression sexuelle, de viol et de violence sexuelle. Il importe de rappeler que l'abus sexuel, l'agression sexuelle et la revictimisation sont des concepts difficiles à définir, ce qui a définitivement un impact sur l'étude de ces phénomènes. Dépendamment des instances juridiques, des contextes d'intervention, de la nature du lien avec l'agresseur ou de la gravité des agressions, des termes différents sont utilisés. Deux instances juridiques définissent l'agression sexuelle et l'abus sexuel au Québec, il s'agit de la Loi de la Protection de la Jeunesse (LPJ) et du Code criminel canadien. De plus, dans le domaine de l'intervention sociale, les organismes communautaires ont adopté une définition de l'agression sexuelle différente des instances juridiques. Ainsi selon les acteurs, la définition de l'abus sexuel et de l'agression sexuelle varie. Afin de diminuer la confusion, des définitions de l'agression sexuelle, de l'abus sexuel et de la revictimisation seront précisées dans le chapitre sur le cadre théorique.

1.2 Le phénomène de la maltraitance : le cas de l'abus sexuel envers les enfants et les adolescents

En 1979, afin de contrer les mauvais traitements envers les enfants, la province de Québec s'est dotée d'une loi visant à protéger les enfants mineurs dont la sécurité et le

développement sont compromis. À cet égard, la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ) demeure la principale source d'information en ce qui concerne la maltraitance envers les enfants. Selon Lavergne et Tourigny (2000), les études tiennent compte de quatre sources de données illustrées sous forme de pyramide. La première source peut être considérée comme la pointe de la pyramide, elle représente les cas connus de la DPJ. Évidemment, tous les cas de maltraitance ne sont pas signalés à la DPJ, c'est pourquoi ces données ne représentent qu'une partie du phénomène. La deuxième source de données comprend les enfants maltraités qui n'ont pas été signalés à la DPJ et qui sont connus des professionnels (hôpitaux, écoles, corps policier, tribunaux, etc.). La troisième source réfère aux enfants maltraités qui ne sont pas connus des professionnels ou de la DPJ, mais qui le sont de leur communauté. Autrement dit, l'environnement immédiat de l'enfant a connaissance de la maltraitance qu'il subit, mais aucun signalement n'a été fait. Enfin, la base de la pyramide, la plus volumineuse, représente les enfants non identifiés comme étant des enfants maltraités, c'est-à-dire que personne, à l'exception de l'enfant et de l'agresseur, n'est informé de la maltraitance envers l'enfant. Trop souvent, la maltraitance est commise lorsque l'enfant est seul, il n'y a donc pas de témoin. En fin de compte, ces quatre niveaux de la pyramide illustrent la complexité, en recherche, de représenter l'incidence réelle des mauvais traitements envers les enfants (Lavergne et Tourigny, 2000).

La maltraitance envers les enfants est généralement de cinq types, soit la négligence, l'abandon, les abus physiques, sexuels ou psychologiques. La négligence représente le mauvais traitement envers les enfants le plus signalé à la DPJ pour l'année 2010-2011 (environ 38 % des enfants signalés l'ont été pour négligence ou pour un risque sérieux de négligence), tandis que l'abus sexuel figure parmi les mauvais traitements les moins signalé, après l'abandon (environ 10 % des enfants signalés ont été abusés sexuellement ou il y avait un risque sérieux d'abus sexuel) (Centre jeunesse de Montréal, 2011). Pour l'année 2010-2011, 197 jeunes ont été victimes d'infractions à caractère sexuel par 100 000 jeunes au Québec (Ministère de la Sécurité publique du Québec, 2012).

Aux États-Unis, le taux d'incidence des abus sexuels commis envers les enfants rapportées aux autorités américaines a considérablement chuté entre 1992 et 2007, la diminution serait de 53% (Jones et Finkelhor, 2009). Le Canada affiche une tendance

similaire à celle observée aux États-Unis, soit une diminution de 30% du taux d'incidence des abus sexuels commis envers les enfants entre 1998 et 2003 (Trocme et al., 2001; Trocme et al., 2005). Le Québec, quant à lui, affiche plutôt une hausse entre 1998 et 2005 de 24% du nombre d'abus sexuels perpétrés envers les enfants, jugé fondés par la DPJ (Tourigny et al., 2002; Turcotte et al., 2007). Les corps policiers du Québec notent aussi une hausse du taux d'incidence des infractions à caractère sexuel perpétrés envers les enfants entre 1998 et 2004, il s'agit d'une hausse de 34% (Collin-Vézina, Hélie et Roy, 2011). Les données provenant de sources policières sont plus précises que celles de la DPJ, car elles font état de la date à laquelle l'infraction est rapportée aux policiers et non la date à laquelle l'infraction s'est produite. Ainsi, un adulte dévoilant, aux corps policiers un abus sexuel ayant eu lieu plusieurs années auparavant, est considérée comme étant une victime mineure. Toutefois, la DPJ n'est pas intervenu dans le cas de cet abus sexuel et n'est donc pas recensé dans les données de la DPJ (Collin-Vézina, Hélie et Roy, 2011).

Selon Collin-Vézina, Hélie et Roy (2011), certains changements d'ordre social, légal ou politique au Québec seraient liés à l'accroissement du taux d'incidence des abus sexuels perpétrés à l'endroit des enfants. En effet, au cours des dernières décennies, le Québec a développé plusieurs programmes de prévention des agressions à caractère sexuel notamment dans les écoles et des stratégies de sensibilisation du public au sujet de la nécessité de les dévoiler aux autorités (Collin-Vézina, Hélie et Roy, 2011). De plus, la médiatisation de « cas célèbre » au milieu des années 2000 peut avoir exercé une influence sur l'augmentation du taux de dénonciation des agressions sexuelles (Collin-Vézina, Hélie et Roy, 2011). En 2001, des ententes multisectorielles relatives aux enfants victimes d'abus sexuels ont été mises en place par le ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec. Ces nouvelles pratiques visaient à améliorer la concertation et la collaboration entre la DPJ et les corps policiers. Nous pouvons penser que ces nouvelles pratiques ont favorisé le signalement d'abus sexuels de part et d'autres, qui auparavant demeurait dans l'un de deux systèmes (Collin-Vézina, Hélie et Roy, 2011). Encore une fois, jusqu'à quel point cette hausse du taux d'incidence des abus sexuels perpétrés envers les enfants reflète une augmentation réelle du nombre de victimes au Québec. Est-ce une augmentation du taux de dénonciation des abus sexuels ou une réelle hausse d'abus sexuels ? Par conséquent, il est difficile d'estimer avec justesse le

nombre de cas réel de victimes d'agression à caractères sexuel (Collin-Vézina, Hélie et Roy, 2011).

En général, le sexe et l'âge sont considérés comme des facteurs de vulnérabilité de maltraitance. Certains types de maltraitance touchent davantage les enfants d'un certain groupe d'âge ou d'un sexe en particulier (Trocmé et Wolfe, 2001; Statistique Canada, 2006; Ministère de la Sécurité publique du Québec, 2012). Les types de mauvais traitements sont similaires pour les garçons et les filles jusqu'à l'âge de sept ans, après cet âge, des différences se dessinent. Pour les garçons, la propension à être victime d'abus sexuels diminue après l'âge de sept ans, puisqu'ils sont plus à risque d'être abusés sexuellement entre 4 et 7 ans. Quant aux filles, le risque d'être abusées sexuellement augmente avec l'âge, de sorte que l'adolescence (entre 12 et 15 ans) représente la période à plus haut risque d'abus sexuel (Tourigny *et al.*, 2001; Trocmé et Wolfe, 2001; Statistique Canada, 2006; Ministère de la Sécurité publique du Québec, 2012). Toutes catégories confondues, les filles sont trois fois plus susceptibles d'être abusées sexuellement que les garçons (Tourigny *et al.*, 2001; Statistique Canada, 2006; Ministère de la Sécurité publique du Québec, 2012).

Selon le rapport annuel du Centre Jeunesse de Montréal 2010-2011, sur un total de 4 234 signalements retenus, 292 étaient des abus sexuels. Encore une fois, nous pouvons remarquer que l'abus sexuel représente la maltraitance la moins signalée à la DPJ. Le rapport divise les signalements selon l'âge mais non selon le sexe. De plus, nous pouvons constater que les adolescents sont représentés en plus grand nombre, puisqu'il y a eu 146 signalements pour la catégorie des 12-17 ans, 77 pour les 6-11 ans et 70 pour les 0-5 ans (Centre jeunesse de Montréal, 2011).

1.3 Les agressions sexuelles rapportées aux autorités

Tel que mentionné précédemment, l'abus sexuel est la maltraitance envers les enfants la moins signalée à la DPJ. Pour ce qui est des adultes victimes d'agressions sexuelles, les incidents rapportés au système judiciaire criminel seraient aussi bien en deçà de la réalité. En 1993, Statistique Canada constate que 94 % des femmes agressées sexuellement n'ont pas rapporté l'incident et de ce 6 % d'incidents rapportés, seulement 40 % des plaintes à la police

ont été retenues (Allen, 2003). En 2011, près de 5 000 infractions sexuelles ont été enregistrés par les corps policiers au Québec, ceci représente 6 % des infractions contre la personne qui ont été consignées par les corps policiers (Ministère de Sécurité publique, 2012). Cette même année, les victimes adultes étaient de sexe féminin dans plus de 90 % des cas d'infractions sexuelles signalées aux corps policiers québécois. En définitive, comparativement aux victimes des autres crimes avec violence, les personnes de sexe féminin sont beaucoup plus nombreuses à être victimes d'agression sexuelle que les personnes de sexe masculin (Statistique Canada, 2003; Ministère de la Sécurité publique, 2012).

1.4 Quelques caractéristiques des abuseurs sexuels et des agresseurs sexuelles

En 2011, les auteurs d'infractions sexuelles étaient presque tous de sexe masculin, soit à 96% (Ministère de la Sécurité publique, 2012). De plus, les délinquants sexuels sont en général plus âgés que les autres délinquants. Plus précisément, l'âge moyen des personnes accusées d'infraction à caractère sexuel est de 33 ans (Statistique Canada, 2003).

Tous âges confondus, les victimes d'abus sexuels ou d'agression sexuelle sont plus susceptibles de connaître leur agresseur (Statistique Canada, 2006; Ministère de la Sécurité publique, 2012). En 2011, selon les statistiques du Ministère de la Sécurité publique (2012) la majorité (79%) des victimes connaissait l'auteur de l'agression à caractère sexuel. Cette proportion est plus élevée chez les victimes mineures que pour les victimes adultes puisqu'elles connaissent leur agresseur dans des proportions de 85% contre seulement 68% (Ministère de la Sécurité publique, 2012). Plus précisément, l'agresseur des victimes mineures était un membre de la famille dans 48% des cas, soit un parent ou beau-parent (23%), un autre membre de la famille immédiat (19%) ou un parent éloigné (6%). Dans le cas des victimes mineures, il y avait aussi des agresseurs provenant de l'extérieur du cercle familial, soit par une connaissance (28%) ou un ami (11%) (Ministère Sécurité publique, 2012). Du côté des victimes adultes, l'auteur de l'agression était principalement une connaissance (34%), un conjoint, un ex-conjoint, un ami intime ou un ex-ami intime (26%), une relation d'affaire (12%) et un ami (10%) (Ministère de la Sécurité publique, 2012). En ce qui concerne l'âge des victimes mineures agressées par un membre de la famille, les victimes de moins de 5 ans (67%) et les victimes de 6 ans à 11 ans (56%) représentent les proportions

les plus élevées, on assiste à une diminution pour les 12 ans à 14 ans (29%) et les 15 à 17 ans (24%) (Ministère de la Sécurité publique, 2012). En somme, la proportion d'enfants agressés par un membre de la famille est plus élevée chez les plus jeunes, car ils interagissent peu avec des personnes à l'extérieur de leur cercle familial. En grandissant, les enfants interagissent et nouent davantage de relations avec des personnes à l'extérieur du cercle familial et le risque, d'être agressé par une personne à l'extérieur du noyau familial, augmente (Statistique Canada, 2006).

1.5 Les conséquences de l'abus sexuel à long terme

Trop souvent l'abus sexuel durant l'enfance et à l'adolescence engendre des conséquences à long terme. Il est parfois difficile de s'y retrouver dans la documentation, car les auteurs parlent à la fois des conséquences de l'abus sexuel à long terme et des conséquences de la revictimisation. Néanmoins, les conséquences de la revictimisation sont sensiblement les mêmes que celles de l'abus sexuel à long terme. Toutefois, il semble que le fait d'être revictimisée amplifie les conséquences de l'abus sexuel à long terme. Au cours de sa vie, la FASDEA vit avec les conséquences liées aux abus sexuels vécus durant l'enfance et à l'adolescence, et ces dernières deviennent souvent des conséquences à long terme et de plusieurs ordres : problèmes psychologiques, interpersonnels et sexuels.

1.5.1 Les conséquences psychologiques

Dans la documentation, les conséquences psychologiques les plus rapportées par les auteurs sont les symptômes post-traumatiques, les distorsions cognitives, la dépression et l'anxiété ainsi que l'évitement. Ceux-ci affirment que les personnes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence, de même que les femmes revictimisées souffrent en grand nombre du trouble de stress post-traumatique (TSPT) (Briere et Runtz, 1993; Koverola *et al.*, 1996; Banyard, Arnold et Smith, 2001; Gibson et Leitenberg, 2001). Les symptômes du stress post-traumatique se divisent en trois catégories : 1) la reviviscence du traumatisme (par des rêves récurrents, des souvenirs envahissants, des épisodes dissociatifs, des *flash-backs*, une détresse intense lors d'exposition à des stimuli évoquant l'événement traumatique), 2) l'évitement ou l'émoussement de la réactivité générale (évitement de ce qui

peut évoquer un souvenir du traumatisme, une incapacité de se rappeler d'un aspect important du traumatisme, une diminution de l'intérêt à participer à des activités importantes et un sentiment de détachement) ainsi que 3) l'activation neurovégétative (irritabilité, accès de colère, difficultés de concentration, difficultés d'endormissement et de sommeil interrompu, hyper-vigilance ainsi que des réactions de sursaut exagéré) (American Psychiatric Association, 1996).

Parfois, l'ASDEA provoque une distorsion cognitive chez la personne abusée sexuellement, c'est-à-dire que le jugement de cette dernière est altéré. Concrètement, la femme abusée sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence sous-estime certains dangers imminents ou est incapable d'y faire face (Briere et Runtz, 1993; Wilson, Calhoun et Bernat, 1999; Kessler et Bieschke, 1999). Wilson, Calhoun et Bernat (1999) ont étudié le temps encouru pour qu'une FASDEA reconnaisse une situation à risque. Ils rapportent que les FASDEA prennent davantage de temps à reconnaître une situation à risque comparativement aux autres femmes. Conséquemment, le risque d'être revictimisée est plus élevé pour ces femmes (Wilson, Calhoun et Bernat, 1999). Kessler et Bieschke (1999) associent la dissociation aux aptitudes de survie chez la femme revictimisée. La dissociation consiste en une séparation des processus psychologiques qui sont habituellement intégrés en ce qui concerne les pensées, les émotions, la mémoire et l'identité (Putman, 1997; Spiegel et Cardena, 1991). Chez l'individu, elle s'exprime par des états de fuite, d'amnésie et des sentiments de dépersonnalisation (Collin-Vézina, Hébert et Brabant, 2007). Selon Kessler et Bieschke (1999), l'information pour aviser du danger la personne en état de dissociation ne se transmet pas adéquatement dans le cerveau et ses réflexes de survie ne se mettent pas en branle. En somme, les auteurs s'entendent pour dire que certaines victimes d'ASDEA, souffrant de dissociation ou non démontrent une certaine difficulté à reconnaître une situation à risque.

La dépression et l'anxiété sont les symptômes les plus courants chez les personnes abusées sexuellement et les femmes revictimisées. D'abord, Briere et Runtz (1993) rapportent un haut taux de dépression chez les PASACS, qui débute par des pensées et des croyances négatives envers elles-mêmes et qui se transforment souvent en dépression à l'âge adulte. Ces pensées et croyances négatives font notamment référence aux sentiments de honte

et de culpabilité largement répandus chez les PASACS. De surcroît, il semble que ces sentiments sont fortement associés au fait d'être revictimisée (Proulx *et al.* 1995; Kellogg et Hoffman, 1997; Kessler et Bieschke, 1999; Arata, 2000; Gibson et Leitenberg, 2001). Qui plus est, les PASACS se démarquent de la population en général par un haut taux d'anxiété (Briere et Runtz, 1993) et pour la PASACS, l'agression à caractère sexuel est une intrusion et une dévalorisation, ce qui crée une source de douleur et d'anxiété chez cette dernière (Briere et Runtz, 1993). En ce qui concerne les femmes revictimisées, Cloitre, Scarvalone et Difede (1997) soulignent que les femmes revictimisées souffrent davantage de dépression, d'anxiété généralisée, de phobies spécifiques et de phobie sociale comparativement aux femmes qui n'ont pas été abusées sexuellement ou qui n'ont été abusées qu'une seule fois.

L'évitement est une réaction instinctive des êtres humains qui les poussent à fuir devant le danger. Par instinct, les PASACS développent des comportements pour éviter certaines émotions ou « stimuli » liés à l'agression à caractère sexuel, car ces derniers sont une source de souffrance et de douleur. Conséquemment, la revictimisation est associée à un haut taux d'évitement (Proulx *et al.*, 1995; Gibson et Leitenberg, 2001). Briere et Runtz (1993) retiennent quatre types d'évitement : la dissociation (mécanisme de fuite psychologique), la consommation abusive de substances psychoactives (SPA), le suicide et les techniques réductrices de tension (troubles alimentaires, automutilation, activités sexuelles déviantes, etc.).

1.5.2 Les conséquences interpersonnelles

Nombreuses sont les PASACS ayant des problèmes d'ordre interpersonnel (Briere et Runtz, 1993; Cloitre, Scarvalone et Difede 1997; Classen *et al.*, 2001). De fait, certaines d'entre elles ont de la difficulté à entreprendre et même à entretenir des relations avec autrui. Selon certains auteurs, les relations interpersonnelles des FASDEA sont affectées par certains traits de caractère, tels qu'un manque de confiance en soi, prendre énormément soin des autres, être excessivement responsable, être trop sociable et chaleureuse (Cloitre, Scarvalone et Difede, 1997; Classen *et al.*, 2001).

Les FASDEA ont fréquemment un réseau social faible, d'ailleurs elles se sentent souvent isolées, vivent de la stigmatisation et se méfient des autres (Briere et Runtz, 1993;

Cloitre, Scarvalone et Difede, 1997; Classen *et al.*, 2001). Aux yeux de certaines FASDEA, elles ne sont pas assez bien pour entreprendre des relations avec des personnes saines. De ce fait, elles s'allient bien souvent avec des personnes présentant des comportements problématiques tels que la violence, la dépendance aux SPA, la criminalité, ce qui peut augmenter les risques de revictimisation (Briere et Runtz, 1993). En outre, les FASDEA ont régulièrement des problèmes dans leurs relations conjugales, comme la dépendance affective, la violence conjugale et l'idéalisation du conjoint. Enfin, Briere et Runtz (1993) relatent qu'un nombre considérable de victimes d'ASDEA cumulent des relations amoureuses de courte durée.

1.5.3 Les conséquences sexuelles

Plusieurs études associent la revictimisation à des comportements sexuels problématiques ou à des problèmes sexuels (Wyatt, Guthrie et Notgrass, 1992; Gidycz, Hanson et Layman, 1995; Arata, 2000; West, Williams et Siegel, 2000). Selon les études, les comportements sexuels problématiques se résument à un nombre élevé de partenaires sexuels (Wyatt, Guthrie et Notgrass, 1992; Gidycz, Hanson, et Layman, 1995; Arata, 2000), des relations amoureuses de courte durée (Wyatt, Guthrie et Notgrass, 1992), la prostitution (West, Williams et Siegel, 2000) et être sexuellement très active (Wyatt, Guthrie et Notgrass, 1992). La revictimisation est aussi liée à un grand nombre de problèmes sexuels, à savoir des grossesses imprévues ou des avortements (Wyatt, Guthrie et Notgrass, 1992; Maker, Kemmelmeier et Peterson, 2001), des problèmes pour concevoir des enfants, souffrir d'infections vaginales, des maladies transmises sexuellement et des relations sexuelles douloureuses (West, Williams et Siegel, 2000).

1.6 Le phénomène de la revictimisation et les facteurs de vulnérabilité

La documentation sur le phénomène de la revictimisation utilise deux termes pour parler de cette réalité, soit la revictimisation ou la revictimisation sexuelle. Tout comme pour les agressions à caractère sexuel, le manque de précision sur les termes utilisés peut créer de la confusion. D'emblées, certaines études spécifient que les termes revictimisation et revictimisation sexuelle seront utilisés indifféremment, alors que d'autres ne le font pas. Très

peu d'études définissent spécifiquement ces deux termes. On peut aussi penser qu'il est difficile de départager les effets des différents types de victimisation. En ce qui nous concerne, ceci nous amène à privilégier le terme revictimisation, car il renvoie à un plus large éventail d'agressions que la victimisation sexuelle qui implique uniquement les agressions à caractère sexuel. Dans le cadre théorique, nous donnerons une définition de la revictimisation et des différents types d'agression qu'elle implique. Afin de mieux comprendre la section qui traite des facteurs de vulnérabilité à la revictimisation, mentionnons toutefois que les différents types d'agressions à caractère sexuel engendrent des conséquences différentes. En outre, la revictimisation est vécue différemment si l'agression à caractère sexuel est unique, multiple ou chronique.

Peu d'études décrivent l'ampleur du phénomène de la revictimisation, qu'elle soit sexuelle ou qu'elle prenne d'autres formes. Toutefois, certaines études mentionnent que la prévalence de la revictimisation est considérablement plus élevée et alarmante chez les victimes d'abus sexuels (Coid *et al.*, 2001; Turgeon, 2003; Classen, Palesh et Aggarwal, 2005) et approximativement deux PASACS sur trois ont rapporté avoir été revictimisées (Classen, Palesh et Aggarwal, 2005). Dans un même ordre d'idées, Coid *et al.* (2001) affirment que les femmes qui ont été abusées sexuellement durant l'enfance sont deux à trois fois plus sujettes à la revictimisation après l'âge de 16 ans.

Par ailleurs, il existe des facteurs de vulnérabilité à la revictimisation qui sont des conditions plaçant la personne dans une situation de plus grande vulnérabilité. La section suivante dresse une liste non exhaustive des facteurs de vulnérabilité à la revictimisation présents dans la documentation. En définitive, les facteurs de vulnérabilité retenus pour cette étude sont : l'abus physique durant l'enfance, l'abus sexuel durant l'adolescence, les caractéristiques familiales, la sévérité des abus sexuels, les traumatismes multiples, la présence de problème sévère de santé mentale chez la femme et enfin les mythes et les stéréotypes sur les agressions à caractère sexuel.

1.6.1 Les répercussions de l'abus physique durant l'enfance et de l'abus sexuel à l'adolescence

Deux études s'entendent pour dire que l'abus physique durant l'enfance place la personne à haut risque d'être revictimisée (Arata et Lindman, 2002; Jankowski *et al.*, 2002), toutefois, elles l'articulent différemment. Jankowski *et al.* (2002) déduisent que la combinaison de l'abus sexuel et physique durant l'enfance augmente le risque de la revictimisation pour ces personnes, tandis qu'Arata et Lindman (2002) proposent plutôt que l'abus physique durant l'enfance augmente, à lui seul, les risques de revictimisation.

Selon Humphrey et White (2000), l'abus sexuel durant l'adolescence accroît considérablement le risque de revictimisation à l'âge adulte. Les personnes les plus à risque sont celles qui ont été victimes d'abus sexuels durant l'enfance et à l'adolescence (Humphrey et White, 2000). Ensuite, viennent les femmes qui n'ont pas été abusées sexuellement durant l'enfance mais qui l'ont été durant l'adolescence. Tout compte fait, la corrélation est plus forte entre l'abus sexuel durant l'adolescence et le fait d'être revictimisée qu'entre l'abus sexuel durant l'enfance et la revictimisation. Ceci s'explique en raison du fait que les enfants et les adolescentes ne se situent pas au même stade de développement sexuel (Humphrey et White, 2000). Les enfants et les adolescentes n'interprètent donc pas l'abus sexuel de la même manière, d'où un impact différent dans leur développement sexuel. En outre, selon Humphrey et White (2000), plus l'abus sexuel est récent, plus la personne est à risque d'être revictimisée.

1.6.2 L'augmentation du risque de la revictimisation en lien avec la sévérité des abus sexuels durant l'enfance et à l'adolescence

Selon certains auteurs, la sévérité des abus sexuels vécus durant l'enfance et à l'adolescence augmente considérablement le risque d'être revictimisée (Mayall et Gold, 1995; Koverola *et al.*, 1996; Fergusson, Horwood et Lynskey, 1997; Fleming *et al.*, 1999; Arata, 2000; West, Williams et Siegel, 2000; Nelson *et al.*, 2002). La définition donnée à la sévérité des abus sexuels diffère selon les études. Certains indicateurs émergent : on l'associe à la nature du contact sexuel, à la relation avec l'agresseur, à la fréquence des abus sexuels, à

la durée des abus sexuels et à l'utilisation de la force. Dans les prochaines lignes, nous verrons plus en détail comment sont circonscrits chacun des indicateurs.

En ce qui concerne la nature du contact sexuel, on note une différence entre les femmes revictimisées et celles qui ne l'ont pas été (Koverola *et al.*, 1996; Fleming *et al.*, 1999; Arata, 2000; Nelson *et al.*, 2002). Les études rapportent que plus le contact sexuel est intrusif, plus le risque de revictimisation est élevé (Mayall et Gold, 1995; Koverola *et al.*, 1996; Fergusson, Horwood et Lynskey, 1997; Fleming *et al.*, 1999; Arata, 2000; Humphrey et White, 2000; Nelson *et al.*, 2002). Dans le même ordre d'idées, Fleming *et al.* (1999) concluent en affirmant que l'abus sexuel avec coït durant l'enfance triple le risque d'être revictimisée à l'âge adulte. Il s'agit donc d'un événement qui semble rendre les personnes beaucoup plus vulnérables à la revictimisation.

La relation entre la victime et son agresseur peut aussi augmenter le risque de revictimisation. Kessler et Bieschke (1999) ont démontré que l'inceste est associé à un plus haut risque de revictimisation, suivi par les abus sexuels commis par des membres de la famille élargie. Enfin, les abus sexuels à plus bas risque de revictimisation sont ceux perpétrés par des agresseurs n'appartenant pas au cercle familial de la victime.

Pour ce qui est de la fréquence et de la durée des abus sexuels, Koverola *et al.* (1996) ainsi qu'Arata (2000) rapportent que plus la fréquence et la durée sont élevées, plus le risque de revictimisation augmente. Selon ces auteurs, les femmes les plus revictimisées sont celles qui ont été victimes d'abus sexuels chroniques ou multiples durant l'enfance, ensuite viennent les femmes victimes d'abus sexuel unique.

Finalement, l'utilisation de la force représente le dernier élément pour expliquer la sévérité de l'abus sexuel. Selon deux études (Koverola *et al.*, 1996; West, Williams et Siegel, 2000), l'utilisation de la force physique (serrer les bras, frapper, tirer les cheveux, etc.) lors de l'abus sexuel est un facteur de vulnérabilité à la revictimisation.

1.6.3 Les caractéristiques familiales

Plusieurs études ont associé le phénomène de la revictimisation à certaines caractéristiques familiales (Koverola *et al.*, 1996; Kellogg et Hoffman, 1997; Nelson *et al.*, 2002; Swanston *et al.*, 2002). Plus spécifiquement, ces caractéristiques familiales se résument à : 1) un enfant dont la figure parentale change fréquemment (passant de la famille d'origine à la famille élargie, aux familles d'accueil, aux centres jeunesse, etc.) (Nelson *et al.*, 2002; Swanston *et al.*, 2002); 2) des problèmes de consommation de substances psychoactives (SPA) dans la famille (Kellogg et Hoffman, 1997; Nelson *et al.*, 2002); 3) des conflits familiaux (Nelson *et al.*, 2002; Swanston *et al.*, 2002); 4) la présence de violence au sein de la famille (Kellogg et Hoffman, 1997; Nelson *et al.*, 2002); 5) la négligence des parents envers les enfants (Nelson *et al.*, 2002); et 6) des problèmes de santé mentale chez les parents (Swanston *et al.*, 2002). Par ailleurs, le phénomène de revictimisation a aussi été associé aux familles avec peu de cohésion entre les membres (Koverola *et al.*, 1996).

1.6.4 Les problèmes sévères de santé mentale

Darves-Bornoz *et al.* (1995) ont étudié le lien entre l'abus sexuel durant l'enfance et les problèmes sévères de santé mentale, tels que la schizophrénie et le trouble bipolaire. Ils ont découvert que les femmes victimes d'ASDEA ayant un diagnostic de schizophrénie, étaient sept fois plus à risque d'être revictimisées que les femmes souffrant d'un trouble bipolaire. Goodman *et al.* (2001), quant à eux, abondent dans le même sens, toutefois ils ne mentionnent pas un trouble de santé mentale en particulier. Autrement dit, ils soulignent que les problèmes de santé mentale sévère (comme la schizophrénie, le trouble bipolaire, la dépression majeure, le trouble de personnalité limite et d'autres problèmes de santé mentale) sont associés à un haut risque d'être revictimisée.

Selon Whipp (2004), entre 57 % et 92 % des femmes psychiatriquées diagnostiquées avec un trouble de santé mentale relatent des expériences d'abus physique ou sexuel durant l'enfance. Or, le système de santé et de services sociaux est porté à nier les abus sexuels et les traumatismes de ces femmes. Le personnel soignant aurait tendance à discréditer les victimes d'ASDEA et à croire que ces personnes éprouvent une colère inappropriée, qu'elles délirent ou qu'elles cherchent l'attention en inventant des histoires (Khan, 2004; Whipp, 2004). En

fait, nous parlons ici de victimisation secondaire, que nous définirons au chapitre suivant. Il ne s'agit pas d'un facteur de vulnérabilité mais plutôt d'une autre forme de revictimisation mais cette fois-ci exercé par les intervenants. Khan (2004) rapporte que les usagères n'avaient pas l'impression d'être entendues par les intervenants au sujet des abus sexuels qu'elles avaient vécus. Elles avaient l'impression d'être ignorées et que leur vécu n'était pas considéré. Toujours selon Khan (2004), le personnel soignant en psychiatrie ne tient pas compte des abus sexuels durant l'enfance car il ne sait pas comment intervenir avec des victimes d'agression à caractère sexuel. De toute évidence, les psychiatres ne semblent pas tenir compte du vécu de la patiente lorsqu'ils posent un diagnostic, ce qui revictimise la patiente car elle n'est pas entendue et son histoire d'abus sexuel n'est pas considérée pour comprendre son trouble de santé mentale.

Enfin, selon Jankowski *et al.* (2002), la probabilité d'être revictimisée augmente à chaque fois qu'on additionne un nouvel événement traumatique. À titre d'exemple, une personne qui cumule des traumatismes tels que l'abus sexuel durant l'enfance, la violence physique ou conjugale deviennent plus à risque d'être revictimisées.

1.6.5 Les mythes et les stéréotypes sur les agressions à caractère sexuel

Les stéréotypes à l'égard des hommes et des femmes sont omniprésents au sein de la société. Beaucoup de mythes et de stéréotypes traversent la problématique des agressions à caractère sexuel et ont un impact sur le phénomène de revictimisation, car ils vulnérabilisent la femme. Plusieurs mythes imputent à la femme la responsabilité d'avoir été agressée sexuellement (Allen 2003; MSSS, 2003; Whipp, 2004). À titre d'exemple, nous entendons souvent les répliques suivantes : « Seules les femmes faciles sont victimes d'agression sexuelle », « Si elle n'était pas habillée sexy, elle n'aurait jamais été violée », « Elle a couru après », etc. D'autres mythes véhiculent le stéréotype de la femme incapable de s'affirmer ou ambivalente (MSSS, 2003) et ceci se traduit dans les propos suivants : « Quand une femme dit non, elle veut dire oui », « Les femmes acceptent d'avoir des rapports sexuels et ensuite elles se plaignent d'avoir été agressées », etc.

De toute évidence, les impacts de ces mythes sur les femmes victimes d'agression à caractère sexuel sont multiples. D'une part, elles vont hésiter à dévoiler les agressions car

elles se sentent responsables, elles ressentent la honte, la culpabilité et la peur du jugement des autres (MSSS, 2003). Dans la société, les mythes et les stéréotypes entretiennent la tolérance envers les agressions sexuelles dont les femmes et les enfants sont les principales victimes. D'autre part, les mythes et les stéréotypes diminuent la crédibilité des victimes, alimentent les doutes quant à la responsabilité de la victime et excusent les gestes de l'agresseur (MSSS, 2003). À partir du moment où l'ACS est banalisée, la femme doute de ce qui s'est réellement produit et elle est moins portée à dénoncer les ACS aux autorités. D'ailleurs, un mythe tenace est qu'une « vraie agression à caractère sexuel » implique un dangereux inconnu et des blessures physiques (Allan, 2003). La victime a encore plus de doute quant à son ACS lorsqu'il y a absence de blessure physique ou de violence, lorsqu'elle ne s'est pas débattue, qu'elle a consommé de l'alcool ou de la drogue, qu'elle portait des vêtements provocants, qu'elle a eu plusieurs partenaires sexuels dans le passé, qu'elle n'a pas dit non clairement (consentement), qu'elle connaissait son agresseur ou qu'elle s'est rendue volontairement chez son agresseur. Ajoutons à cela que l'entourage minimise l'ACS et blâme femme pour ACS. Force est de constater que les mythes et stéréotypes ont un effet dévastateur sur les femmes victimes d'agression à caractère sexuel, les vulnérabilisent à la revictimisation et nuit à leur processus de rétablissement.

1.7 La pertinence de l'étude

La revictimisation est un phénomène inquiétant pour les personnes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence, car les deux tiers d'entre elles sont revictimisées. La prévalence de la revictimisation démontre que nous devons nous pencher sur ce problème social (Classen *et al.*, 2006). Cette étude est pertinente socialement et scientifiquement pour trois raisons. Premièrement, jusqu'à ce jour, peu d'études se sont penchées uniquement sur le phénomène de la revictimisation. Deuxièmement, les études basent majoritairement leur analyse sur les traits de caractère ou la personnalité de la personne abusée sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence, pour comprendre la revictimisation. Finalement, au Québec, les professionnels intervenant avec des personnes victimes d'actes criminels manque de formation en lien avec le phénomène de la revictimisation. Les intervenants sociaux se sentent vite dépassés en présence d'une femme qui cumule divers types de victimisation, à

titre d'exemple, une personne qui aurait été abusée sexuellement durant l'enfance, victime de maltraitance physique durant l'enfance et qui est victime de violence conjugale.

Plusieurs études explorent le phénomène de la revictimisation, mais uniquement de manière secondaire. Selon nous, il est important de se pencher sur la question afin de mieux comprendre et documenter ce phénomène. À cet égard, cette étude se penche exclusivement sur le phénomène de la revictimisation, afin de produire, de manière exploratoire, des connaissances sur le sujet.

Par ailleurs, la pertinence sociale et scientifique de cette étude se situe dans le fait d'apporter un regard holistique sur le phénomène de la revictimisation puisque, tel que mentionné précédemment, la majorité des études analyse ce phénomène en se basant uniquement sur les traits de caractère et sur la personnalité de la personne abusée sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence, sans tenir compte du contexte social. À nos yeux, cette explication, centrée sur la personne, tend à la blâmer et ne permet pas de comprendre le phénomène de la revictimisation dans toutes ses dimensions. En partant du postulat que l'individu est un acteur social à part entière, le sujet social appartient et évolue au sein d'une réalité sociale. On ne peut donc rendre compte d'un phénomène sans faire référence à cette réalité sociale. Dans cette optique, cette recherche étudie la revictimisation en prenant en compte tous les niveaux de la réalité sociale de la femme selon l'approche écologique et avec une contribution de la perspective féministe. Nous présenterons, dans le chapitre suivant, le cadre d'analyse de cette étude.

Enfin, la revictimisation est un phénomène présent dans la pratique quotidienne des intervenants sociaux (Turgeon, 2004). Il peut être déroutant d'intervenir auprès des personnes revictimisées car leurs besoins d'aide sont grands. Les femmes revictimisées cumulent souvent plusieurs traumatismes et souffrent de plusieurs conséquences liées à des agressions de divers ordres. Mieux comprendre et documenter ce phénomène pourra être bénéfique pour les intervenants sociaux et permettra d'améliorer la prévention en matière d'agression à caractère sexuel en lien avec le phénomène de la revictimisation. À l'heure actuelle, dans le milieu de l'intervention sociale, l'aide apportée aux femmes cible une problématique à la fois. On parle de violence conjugale ou d'agression à caractère sexuel. Toutefois, bien

souvent, les victimes ont vécu plusieurs épisodes de violence au cours de leur vie, qu'ils soient à caractère sexuel ou autre. À plusieurs reprises, nous avons entendu des intervenants sociaux exprimer leur difficulté à intervenir auprès de ces femmes. La principale préoccupation est le sentiment d'impuissance ressenti par les intervenants sociaux devant le lourd passé de ces personnes et leurs multiples traumatismes. Une meilleure connaissance du phénomène de la revictimisation et le développement d'outils d'intervention en revictimisation diminuera sans doute ce sentiment d'impuissance chez les intervenants sociaux.

CHAPITRE II

CADRE THÉORIQUE ET PRINCIPAUX CONCEPTS

Dans ce chapitre, nous présenterons le cadre théorique et les principaux concepts sur lesquels s'appuie cette recherche. Nous définirons d'abord les concepts d'abus sexuel, d'agression sexuelle et de revictimisation. Nous présenterons ensuite l'approche écologique utilisée puisqu'elle permet d'analyser le phénomène de la revictimisation à tous les niveaux de la réalité sociale de la personne ayant vécu un abus sexuel durant l'enfance et à l'adolescence. Par ailleurs, en raison du sexe des personnes victimes d'agression et des agresseurs, nous préciserons l'apport de la perspective féministe pour jeter un regard global sur le phénomène de la revictimisation des femmes.

2.1 Les concepts de l'étude : l'abus sexuel, l'agression sexuelle et la revictimisation

Cette section présente et définit les principaux concepts de l'étude, soit l'abus sexuel, l'agression sexuelle et la revictimisation.

2.1.1 *Les concepts d'abus sexuel et d'agression sexuelle*

L'expression « abus sexuel » est utilisée lorsque les victimes sont des enfants, des adolescentes ou des adolescents. L'association des Centres jeunesse du Québec définit l'abus sexuel de la manière suivante : « *l'abus sexuel est un geste à caractère sexuel posé envers un enfant ou un adolescent, et commis par une personne en position de responsabilité, d'autorité ou de domination* » (MSSS, 2003 : 1). Cette définition met en lumière le rapport d'inégalité entre l'enfant ou l'adolescent et la personne qui l'agresse, il s'inscrit dans un rapport de force. Les abus sexuels sont donc des gestes d'abus de pouvoir car ils sont imposés à une personne

ne possédant pas le développement affectif, la maturité et les connaissances nécessaires pour réagir à leur égard (MSSS, 2003 : 2).

Il est important de mentionner que le Code criminel canadien utilise le terme agression sexuelle, indépendamment que la personne soit majeure ou mineure. Cependant, le Code criminel canadien tient compte du degré de gravité de l'agression sexuelle et des blessures physiques infligées. Ainsi depuis 1983, une structure d'infractions pour les agressions sexuelles comprenant trois paliers a remplacé les crimes de viol et d'attentat à la pudeur. Ces trois paliers sont : 1) l'agression sexuelle simple (à caractère moins violent), 2) l'agression sexuelle armée (faite sous la menace d'une arme, de lésions corporelles infligées à une tierce personne ou à la victime) et 3) l'agression sexuelle grave (provoquant des lésions corporelles ou mettant la vie de la victime en danger) (MSSS, 1995 : 19). En somme, le Code criminel canadien accorde de l'importance à la gravité de l'agression à caractère sexuel et aux blessures physiques infligées à la victime, ce qui nous semble important à considérer.

Par ailleurs, le Code criminel canadien et le regroupement des Centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel (CALACS) définissent différemment l'agression sexuelle. La définition retenue pour l'étude est celle des CALACS, car elle rejoint davantage notre vision et nos valeurs à l'égard des agressions à caractère sexuel. Voici cette définition :

Agresser sexuellement, c'est imposer des attitudes, des paroles, des gestes à connotation sexuelle contre la volonté ou malgré l'absence de consentement de la personne et ce, en utilisant le chantage, l'intimidation, la manipulation, la menace, les privilèges, les récompenses, la violence physique, psychologique ou verbale (Site internet www.calacsdelaouest.ca).

D'autres termes méritent d'être précisés. Ainsi, on parle d'inceste ou d'agression sexuelle intrafamiliale lorsque l'abus sexuel est commis par le père, la mère, un frère, une sœur, un membre de la famille reconstituée ou de la famille d'accueil agissant à titre de figure parentale (MSSS, 2003). Il est question d'abus sexuel par un tiers ou d'abus sexuel extrafamilial, si l'acte est commis par un membre de la famille élargie (oncle, tante, grands-parents, cousin, etc.), un ami de la famille, un gardien, un voisin, une connaissance, un ami proche, une personne inconnue ou une personne en autorité (professeur, professionnel, entraîneur, etc.) (MSSS, 2003). Comme nous l'avons mentionné précédemment, l'abus

sexuel se distingue de l'agression sexuelle par l'âge de la PASACS au moment des faits, puisque le terme abus sexuel est utilisé uniquement lorsque la PASACS est mineure.

En ce qui a trait à l'utilisation du terme viol, selon le lexique du Département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), le viol, comparativement à l'agression sexuelle, comprend nécessairement une relation sexuelle avec pénétration (*Lexique d'Elysa*). Enfin, pour l'Organisation mondiale de la Santé (OMS), la violence sexuelle est simplement un synonyme d'agression sexuelle (OMS, 2002).

À partir de l'étude de Trocmé et Wolfe (2001) et du document du MSSS (2003), cinq types de contacts sexuels peuvent être identifiés, ce sont la relation sexuelle, les attouchements sexuels, l'exhibitionnisme, le harcèlement sexuel et le voyeurisme, ce qui permet de qualifier la nature du contact. Précisons que le voyeurisme comprend aussi les activités pornographiques, c'est-à-dire contraindre un individu à la production de matériel pornographique ou la personne à visionner du matériel pornographique.

Enfin, ce que nous entendons par relation sexuelle est la relation sexuelle orale (fellation et cunnilingus), vaginale ou anale (pénétration par le pénis, les doigts ou des objets). Concrètement, la pénétration du pénis dans le vagin, la bouche ou l'anus se nomme coït. Toutefois, une relation sexuelle n'inclut pas forcément un coït. D'ailleurs, la tentative de relation sexuelle est considérée comme une agression sexuelle ou un abus sexuel. Trop souvent, les PASACS et la population en général considèrent l'agression à caractère sexuel uniquement s'il y a présence de coït. Ainsi certains types de contact sexuel ou d'agressions à caractère sexuel sont minimisés, voire banalisés, ce qui n'encourage aucunement les PASACS à les dénoncer. Pourtant, ces autres formes d'agression à caractère sexuel peuvent entraîner de sévères conséquences physiques et psychologiques.

2.1.2 Le concept de revictimisation

En ce qui concerne le concept de la revictimisation, Turgeon (2004 : 27) la définit de la manière suivante : « *La revictimisation représente deux agressions (ou plus) par deux agresseurs différents à deux moments différents* ». Elle n'est donc pas uniquement à caractère sexuel, elle peut prendre la forme de la maltraitance physique durant l'enfance, de la violence

conjugale, de l'agression physique par un inconnu dans la rue, etc. Pour ce qui est du nombre d'agressions, dans la documentation on utilise plusieurs termes pour nommer cette réalité. Quant à elle, Turgeon (2004) définit ce qu'elle entend par les termes « agression unique », « agressions multiples » et « agressions chroniques », qui sont des termes utiles puisqu'ils permettent de qualifier l'expérience des femmes à l'égard des agressions vécues. À titre d'exemple, le vécu d'une femme suite à deux viols consécutifs ne sera pas le même que celui d'une femme qui a vécu l'inceste. Le type de rapport entretenu avec l'agresseur et la fréquence des agressions engendrent des conséquences différentes chez les femmes. Par conséquent, il importe de préciser les types d'agression pour être en mesure de comprendre l'expérience des femmes et, par le fait même, de faire une bonne analyse de leur discours (Turgeon, 2004).

Nous reprendrons maintenant les définitions de l'agression unique, multiple et chronique de Turgeon (2004). L'agression unique est commise par un agresseur et une seule fois, par exemple, une agression sexuelle par un étranger. La violence faite aux femmes étant généralement répétitive, l'agression unique est le type d'agression le moins fréquent chez les femmes (Turgeon, 2004). Quant aux agressions multiples, ce sont plusieurs agressions. Les textes utilisent cette expression pour parler de plusieurs agressions par des agresseurs différents. On parle d'agression chronique lorsqu'il y a plusieurs agressions par un même agresseur (Turgeon, 2004). Les agressions chroniques se répètent pendant un certain temps. La violence conjugale, le harcèlement sexuel et les agressions intrafamiliales sont des formes de violence qui appartiennent généralement à cette catégorie (Turgeon, 2004).

Dans son étude, Turgeon (2004 : 27) parle aussi de victimisation secondaire, elle la définit ainsi :

Il s'agit de réactions négatives envers la victime d'une agression de la part des personnes à qui elle parle de l'agression, se confie ou demande de l'aide. La victimisation secondaire peut provenir des proches de la victime, mais aussi parfois d'intervenantes du milieu de la santé, de la justice, des services sociaux, etc.

Tableau 2.1
Définitions des principaux termes pour qualifier les ACS

Termes	Définitions
Abus sexuel	ACS commise envers des personnes mineures
Agression sexuelle ou violence sexuelle	ACS commise envers des personnes adultes
Viol	ACS comprenant nécessairement une pénétration
Revictimisation	Représente deux agressions à caractère sexuel ou physique (ou plus), commise par au moins deux personnes différentes, à deux moments distincts
Victimisation secondaire	Réaction négative d'une personne de l'entourage (un proche, un intervenant social ou médical, etc.) envers la personne victime ACS au sujet de l'agression
Agression unique	ACS commise une seule fois par un agresseur
Agression multiple	Plusieurs ACS commises par des agresseurs différents
Agression chronique	Plusieurs ACS commises par un agresseur et qui se répètent dans le temps
Inceste ou abus sexuel intrafamiliale	ACS commise par un parent, un membre de la fratrie, un membre de la famille reconstituée ou une figure parentale d'une famille d'accueil
Abus sexuel par un tiers	ACS commise par un membre de la famille élargie, un ami de la famille, un gardien, un voisin, une connaissance, un ami proche, une personne inconnue ou une personne en autorité (professeur, entraîneur, etc.)
Contacts sexuels	Comprend une relation sexuelle, des attouchements sexuels, de l'exhibitionnisme, du harcèlement sexuel ou du voyeurisme
Relation sexuelle	Comprend une relation orale, vaginale ou anale

2.2 L'approche écologique

Dans cette section, nous présentons l'étude de Grauerholz (2000) qui a utilisé l'approche écologique pour analyser les facteurs hypothétiques liés à la revictimisation. Nous présenterons ensuite le cadre théorique de notre étude.

2.2.1 L'étude de Grauerholz : les facteurs hypothétiques liés à la revictimisation

Suite à la publication du livre d'Urie Bronfenbrenner en 1979 intitulé *The ecology of human development*, le modèle écologique a grandement intéressé les intervenants sociaux (Pauzé, 2005). Ce livre est considéré comme une référence dans le domaine et insiste sur une notion fondamentale de l'approche écologique, soit celle de l'interaction et de l'interdépendance entre les systèmes et de l'utilisation du terme environnement (Bouchard, 1987). Les tenants de l'approche écologique définissent l'environnement comme la juxtaposition de couches systémiques imbriquées les unes dans les autres, à la manière de poupées russes, où les interactions sont réciproques (Bouchard, 1987). Ces différentes couches systémiques sont l'ontogénique, le microsystème, le mésosystème, l'exosystème, le macrosystème et le chronosystème. Nous reviendrons sur l'approche écologique selon Bronfenbrenner à la section suivante.

Contrairement à Bronfenbrenner (1994), qui parle de six couches systémiques, l'étude de Grauerholz (2000) propose de concevoir la revictimisation à l'intérieur d'un système à quatre niveaux. Ces derniers s'imbriquent les uns dans les autres et représentent les facteurs hypothétiques liés à la revictimisation, soit les facteurs ontogéniques, microsystémiques, exosystémiques et macrosystémiques.

Selon Grauerholz (2000), les facteurs ontogéniques sont en lien avec la victimisation initiale, les conséquences de l'abus sexuel, la famille d'origine et le phénomène de la revictimisation. Il considère que l'abus sexuel altère la personnalité de la personne qui le vit et son développement social. Les caractéristiques familiales sont une variable importante pour expliquer la détresse psychologique d'une personne adulte. Toutefois, il n'est pas évident de départager si l'environnement familial est une cause ou une conséquence de l'abus sexuel durant l'enfance ou à l'adolescence. En effet, les facteurs ontogéniques ne mènent pas

nécessairement les personnes vers une revictimisation. Ils peuvent avoir un impact sur le développement de la personne dans ses relations avec de potentiels agresseurs ou avec d'autres personnes.

Les facteurs microsystemiques, selon Grauerholz (2000), représentent le réseau social immédiat au sein duquel les agressions à caractère sexuel se produisent. Il comprend, entre autres, les facteurs favorisant les contacts de la personne avec de potentiels agresseurs, la difficulté pour les personnes à reconnaître une situation à risque, la stigmatisation et la faible estime de soi. Les facteurs favorisant les contacts de la personne avec de potentiels agresseurs font référence à certaines conséquences des agressions à caractère sexuel vécues, à savoir une vie sexuelle active et des comportements sexuels à haut risque comme la prostitution. Autrement dit, ces conséquences augmentent le risque que la victime soit en contact avec un potentiel agresseur. Notons que les personnes victimes d'abus sexuel sont parfois incapables de reconnaître une situation à risque. La dissociation et une consommation abusive de SPA jouent souvent un rôle dans l'incapacité des victimes à juger une situation à risque. La stigmatisation et la faible estime de soi peuvent amener la victime à se lier avec des personnes problématiques. Plus précisément, la stigmatisation de la personne peut l'attirer vers des groupes marginalisés, comme des consommateurs de SPA, des criminels ou des personnes impliquées dans la prostitution, etc. Enfin, les personnes ayant une faible estime de soi s'allient parfois à des partenaires abusifs car, inconsciemment, elles croient qu'elles ne méritent pas le respect de leur partenaire.

Toujours selon Grauerholz (2000), les facteurs exosystemiques constituent la structure sociale au sein de laquelle s'inscrit la personne (travail, voisinage, réseau social, etc.). Souvent, les PASEA sont socialement désavantagées par rapport aux autres. Ces personnes vivent plusieurs difficultés, telles des séparations, un statut économique faible, des abandons scolaires, un travail à temps partiel, des grossesses à l'adolescence, etc. De plus, elles ont souvent peu accès aux ressources. Provenant majoritairement de familles dysfonctionnelles, elles n'ont pas de soutien de leur famille et elles sont socialement isolées. Les facteurs exosystemiques contribuent à diminuer le pouvoir d'agir de ces personnes et augmentent leur vulnérabilité.

Pour terminer, du point de vue de Grauerholz (2000), les facteurs macrosystémiques représentent les valeurs culturelles, les institutions sociales et le système de croyance de la société dans laquelle vit la personne. En lien avec la revictimisation, deux croyances sont largement répandues, celle de blâmer la victime pour les agressions et celle de la construction sociale de la bonne fille et de la mauvaise fille. La tendance à blâmer la personne des agressions vécues a des répercussions sur son rétablissement et sur le risque d'être revictimisée. Enfin, les femmes qui ne répondent pas au standard des bonnes filles (s'habillent modérément sexy, fréquentent les bars, usent de la séduction, etc.) se font souvent dire qu'elles ont mérité d'être agressées sexuellement, car elles ont provoqué leur agresseur.

2.2.2 Le cadre théorique de l'étude

Le cadre théorique de cette étude est l'approche écologique et il s'inspire des travaux de Bronfenbrenner (1994) et de ceux de Grauerholz (2000), dont nous venons de faire état. Nous avons retenu cinq couches systémiques, il s'agit de l'ontosystème, du microsystème, de l'exosystème, du macrosystème et du chronosystème (voir figure 1 et tableau 2.2). Ce cadre offre une perspective des événements à travers le temps, tant qu'à l'utilisation de la méthode des récits de vie présentés dans le chapitre sur la méthodologie.

Bronfenbrenner (1994) considère l'ontosystème comme l'ensemble des caractéristiques propres à l'individu, qu'elles soient innées ou acquises, par exemple l'âge, le sexe, les compétences, la présence d'un handicap, les habiletés et les déficits. Selon l'approche écologique, ces caractéristiques sont le produit de relations entre l'individu et son environnement social. Dans le cadre de cette recherche, l'ontosystème inclut les conséquences psychologiques et sexuelles des ASDEA pour les répondantes.

Selon Bronfenbrenner (1994), le microsystème renvoie au milieu de vie immédiat de la personne. Il est constitué des individus avec qui la personne entretient une relation directe (parents, membres de la fratrie, famille élargie, amis, etc.) et les milieux de vie de la personne (voisinage, école, travail, etc.) (Bronfenbrenner, 1994; Bernard, 2008). Pour cette recherche, le microsystème inclut les milieux de vie immédiats de la personne, les relations directes, les conséquences interpersonnelles des ASDEA et la sévérité des abus sexuels.

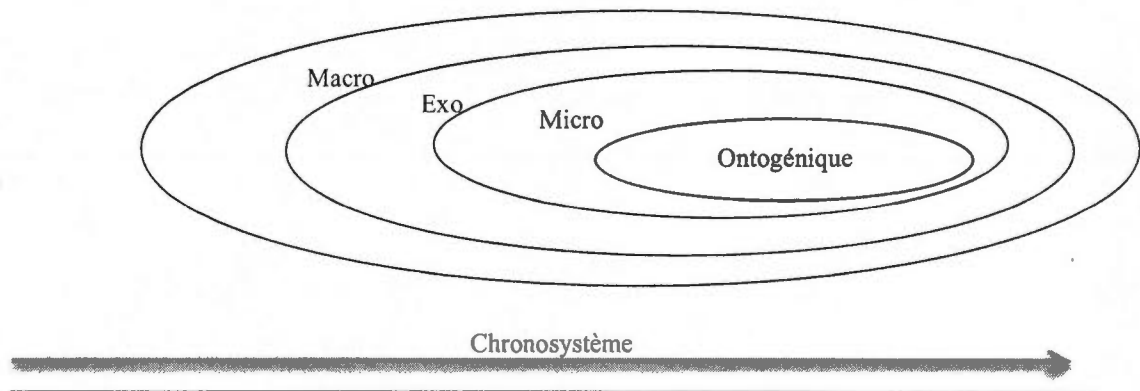
Selon Damant, Poirier et Moreau (2001), l'exosystème correspond aux environnements dans lesquels la personne n'est pas directement engagée, mais qui influencent son développement. Pour les FASDEA, nous pouvons penser aux instances judiciaires, aux services de santé ou sociaux ou à la DPJ. Même si une femme ne rapporte pas l'agression à caractère sexuel aux autorités ou qu'elle ne bénéficie pas des services du réseau en santé et des services sociaux, ceux-ci sont à sa disposition.

Enfin, selon Bronfenbrenner (1994), le macrosystème englobe l'ensemble des valeurs, des croyances et des idéologies présentes dans notre société. Il fait référence aux mythes et aux stéréotypes envers les femmes ayant vécu une agression à caractère sexuel. À l'aide de la perspective féministe, nous verrons que les mythes et les stéréotypes ont pour objectif de blâmer la femme agressée sexuellement pour déresponsabiliser les hommes qui agressent les femmes.

Le dernier système est le chronosystème, il offre une perspective à travers le temps. Il s'agit de l'ensemble des considérations temporelles (âge, durée, synchronie, etc.) d'un événement (Bronfenbrenner, 1994). Ce système permet d'analyser l'évolution d'une personne ou d'un problème social à travers le temps (Bernard, 2008). En ce qui nous concerne, le chronosystème fait référence à la trajectoire de vie de la répondante. Il permet de mieux comprendre le phénomène de la revictimisation à travers le temps.

Pour conclure, la particularité de l'approche écologique est sa lecture multifactorielle de l'environnement social de l'individu. En raison de ses multiples niveaux, qui s'emboîtent les uns dans les autres, il est possible d'analyser un phénomène à la lumière de ce qui est propre à l'individu, son réseau social immédiat, les instances gouvernementales et les idéologies de la société concernée. Cette approche nous permet donc d'avoir une vision holistique du phénomène de la revictimisation.

Figure 1 : Les quatre niveaux d'analyse du cadre théorique écologique



Inspiré de Grauerholz (2000) et Bernard (2008).

Tableau 2.2
Les couches systémiques de l'approche écologique en lien avec
le phénomène de la revictimisation

Ontogénique

- Caractéristiques propres à la répondante : âge, sexe, compétences, présence d'un handicap, les habilités et les déficits.
- Conséquences psychologiques liées aux agressions à caractère sexuel et à la revictimisation : des symptômes post-traumatiques, une distorsion cognitive, de la dépression, de l'anxiété, de la dissociation, une consommation de SPA, une tentative de suicide, etc.
- Conséquences sexuelles liées aux agressions à caractère sexuel et à la revictimisation : des problèmes de fertilité, souffrir d'infections vaginales ou de maladies transmises sexuellement, avoir des relations sexuelles douloureuses, être sexuellement très active, etc.

Microsystémique

- Milieux de vie immédiats de la répondante : famille, école, voisinage et travail.
- Personnes avec qui la répondante entretient une relation directe : ses parents, la fratrie, les membres de la famille élargie, les voisins, les collègues de travail, les camarades de classe, les amis, les conjoints, etc.
- Conséquences interpersonnelles : réseau social faible, problèmes dans les relations amoureuses, de la difficulté à entreprendre et à entretenir des relations avec autrui, etc.

Exosystémique

- Environnements dans lesquels la personne n'est pas directement engagée, mais dont les activités ou décisions touchent ou influencent la répondante : police, procédures judiciaires criminelles, système de santé, services sociaux, DPJ.

Macrosystémique

- Ensemble des valeurs, croyances et idéologies présentes dans notre société : mythes et stéréotypes qui ont une tendance culturelle à blâmer les victimes et à déresponsabiliser l'agresseur.

Chronosystème

- L'ensemble de considérations temporelles : âge, durée, synchronie, etc.
 - Le parcours de vie des répondantes
-

2.3 L'apport de la perspective féministe

Bien que l'approche écologique soit notre cadre théorique principal, la perspective féministe nous permettra d'analyser les résultats au niveau du macrosystème et du chronosystème. Les féministes ont développé le concept d'égalité entre les hommes et les femmes. La base de l'intervention féministe est l'alliance entre les femmes à travers laquelle la violence est définie comme un problème d'ordre social (Poupart *et al.*, 1998; Brossard, 2004). Conséquemment, les féministes définissent les problèmes des femmes avant tout comme des problèmes sociaux qui découlent de conditions de vie engendrées par des rapports de sexe inégaux (Poupart *et al.*, 1998). Cependant, les féministes ne définissent pas toutes de la même manière les inégalités entre les hommes et les femmes. Aujourd'hui, nous pouvons identifier trois types de féminisme : égalitaire, radical et solidaire (Brossard, 2004; Mensah, 2005).

Le féminisme égalitaire ou libéral représente les féministes qui ont réclamé, depuis plus d'un siècle, l'égalité des droits entre les hommes et les femmes, soit l'égalité d'accès à l'éducation, au travail et dans le système juridique (Brossard, 2004). Selon cette perspective, les rôles sociaux traditionnels assignés aux femmes et aux hommes constituent la cause des inégalités subies par les femmes. L'atteinte de l'égalité entre les sexes passe par la transformation des rôles sociaux en s'attaquant aux mentalités, aux valeurs, aux stéréotypes sexuels qui définissent le masculin et le féminin au sein de notre société (Brossard, 2004).

En ce qui concerne le féminisme radical, il a émergé au début des années 1970. Il se distingue du féminisme égalitaire par l'avènement du concept de patriarcat. Selon le féminisme radical, l'inégalité entre les hommes et les femmes est systémique et non issue uniquement des mentalités et des valeurs partagées par la société (Brossard, 2004). Le patriarcat est défini comme le pouvoir des hommes sur les femmes dans la famille et dans la société en général. Il traverse tous les systèmes, toutes les classes sociales, toutes les cultures et sa manifestation première est le contrôle, l'appropriation du corps et de la sexualité des femmes par les hommes (Toupin, 2002). Le patriarcat a créé deux cultures : l'une masculine, dominante et dominatrice et l'autre, féminine, dominée et opprimée (Brossard, 2004). Selon

les féministes radicales, il faut s'attaquer au patriarcat pour combattre la discrimination envers les femmes.

Finalement, depuis la fin des années 1980, le féminisme égalitaire et radical a été remis en question par le féminisme solidaire constitué de femmes appartenant à des minorités, telles les lesbiennes, les Afro-américaines, les Hispano-américaines et les Autochtones (Brossard, 2004; Mensah, 2005; Corbeil et Marchand, 2006). Dorénavant, les féministes solidaires s'interrogent sur la capacité du féminisme à reconnaître l'hétérogénéité des statuts sociaux et de l'expérience des femmes (Corbeil et Marchand, 2006). Selon Corbeil et Marchand (2006 : 42), « *le féminisme est remis en question quant à sa capacité à élaborer une analyse de l'oppression des femmes qui reconnaît les effets conjugués du sexisme, du racisme, « classisme » ou encore de l'homophobie* ». Dans la foulée du féminisme solidaire, le concept d'intersectionnalité est né pour répondre aux besoins des femmes marginalisées au sein du mouvement des femmes. Le concept d'intersectionnalité fait référence à « *des systèmes d'oppressions entrecroisées pour désigner l'interconnectivité entre le racisme, le sexisme et le « classisme », auxquels sont greffés d'autres grands systèmes de discrimination tels l'hétérosexisme et le colonialisme* » (Corbeil et Marchand, 2006 : 46). À cet égard, le concept d'intersectionnalité apparaît comme un moyen d'analyser la diversité des rapports de pouvoir au sein même du mouvement des femmes (Corbeil et Marchand, 2006).

En lien avec le sujet de cette étude, l'analyse sera influencée par la perspective féministe solidaire, mais s'attardera surtout à l'influence des mythes et stéréotypes persistants au sujet des agressions à caractère sexuel dans la société actuelle.

2.4 La question de recherche, l'objectif général et les objectifs spécifiques

Dans le cadre de cette recherche, nous voulions jeter un regard sur le parcours de vie de femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence afin de mieux comprendre les liens entre leur environnement et le phénomène de la revictimisation. Nous avons un intérêt particulier pour la question des mythes et stéréotypes qui circulent dans la société. La question de recherche est la suivante : « Quelles sont les trajectoires de vie des femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence qui ont été revictimisées ? ».

L'objectif général de cette étude est de mieux comprendre le phénomène de la revictimisation chez des femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence.

Les objectifs spécifiques sont de :

- 1) cerner les parcours de vie des femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence qui ont été revictimisées;
- 2) analyser les liens entre les couches systémiques et le phénomène de la revictimisation;
- 3) explorer l'influence socioculturelle (mythes et stéréotypes) sur le phénomène de la revictimisation.

CHAPITRE III

MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE

Dans ce chapitre, il sera question des principaux éléments méthodologiques de la recherche, tels que la méthode de recherche, la constitution de l'échantillon, le recrutement des sujets, la méthode et les instruments de collecte, les caractéristiques sociodémographiques des répondantes, l'analyse des données ainsi que les considérations éthiques.

3.1 Stratégie générale de l'étude

Tout abord, il s'agit d'une recherche exploratoire sur le phénomène de la revictimisation chez des femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence. Elle est exploratoire, car peu d'études se consacrent uniquement sur le phénomène de la revictimisation. Une approche qualitative a été privilégiée avec un cadre théorique s'appuyant sur l'approche écologique, avec une contribution de la perspective féministe en ce qui concerne les mythes et les stéréotypes qui circulent dans la société sur les agressions à caractère sexuel. Un des objectifs de cette étude est de contribuer au développement des connaissances sur le phénomène de la revictimisation chez des femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence. L'approche écologique et l'apport de la perspective féministe amènent un regard social et holistique sur phénomène de la revictimisation. De plus, la recherche féministe met l'accent sur le savoir et le vécu des femmes (Poupart *et al.*, 1998). La spécificité de la recherche féministe est : *« sa considération tant qu'au rapport entre les sexes, dans le but de briser les inégalités entre les sexes, à resituer les femmes au niveau sociopolitiques et à inciter à l'amélioration de leur condition dans la société »*

(Poupart *et al.*, 1998 : 188). Le récit de vie, quant à lui, représente notre méthode de cueillette de données. Il s'agit d'une méthode qui a une grande valeur heuristique et une richesse de matériaux que le questionnaire ne peut recueillir (Poupart *et al.*, 1998). Elle a été introduite en France par Daniel Bertaux en 1970 (Orofiamma, 2008). Nous nous sommes grandement inspirée de cette méthode, si bien qu'il nous semble indispensable de la définir. Cette section comprend la justification de l'approche qualitative retenue ainsi qu'une représentation de la méthode du récit de vie qui a été utilisé pour la collecte des données.

3.1.1 *L'approche qualitative*

D'abord, le choix de l'approche qualitative pour cette étude était manifeste, considérant les objectifs poursuivis et la volonté de développer des connaissances sur la revictimisation à partir du vécu et de l'expérience des répondantes. À cet effet, cette étude se veut une démarche inductive de recherche et non une vérification ou la confirmation d'une théorie. La méthode inductive permet de partir des faits pour remonter à l'élaboration analytique et théorique (Poupart *et al.*, 1998 : 192). D'ailleurs, « *la méthode qualitative permet de saisir l'expérience et le vécu des sujets, de comprendre la dynamique des problèmes et des besoins en reconnaissant le sujet comme un acteur actif dans la connaissance de leur propre situation* » (Poupart *et al.*, 1998 : 10). La recherche qualitative accorde une grande importance à la subjectivité des informations recueillies et redonne aux sujets la richesse et la complexité de leur vécu. Enfin, la recherche qualitative en travail social repositionne les sujets dans l'espace social, questionne les représentations stéréotypées et stigmatisantes en lien avec certains problèmes sociaux, tels que les représentations stéréotypées sur les femmes victimes d'agressions à caractère sexuel (Poupart *et al.*, 1998).

3.1.2 *La méthode de collecte de données privilégiée : le récit de vie*

La méthode du récit de vie rejoint les visées de la recherche qualitative. Dans cette méthode, le chercheur essaie de comprendre une problématique sociale à la lumière de l'expérience de vie d'une personne, d'un groupe ou d'une communauté (Poupart *et al.*, 1998 : 192). Autrement dit, elle permet au chercheur de partir de l'individu et non des structures sociales. La méthode du récit de vie veut donner la parole à ceux qui ont vécu le problème. Ainsi, le récit de vie permet de donner du sens et de produire des connaissances à partir du

parcours de vie des personnes interviewées (Desmarais *et al.*, 2007). Selon les tenants de la méthode du récit de vie, aucune explication théorique ou analytique des problèmes n'égale l'interprétation que les principaux intéressés peuvent faire de leur expérience (Poupart *et al.*, 1998 : 193). Desmarais (1986) la définit en portant une attention particulière au contexte social du sujet :

Il s'agit d'un discours au sens d'« exposé » mais aussi dans le sens ancien d'« entretien ». J'ajoute ainsi à la définition de Ferrarotti (1979) l'idée que c'est le discours d'un acteur social, c'est-à-dire d'un individu qui se constitue comme sujet pensant et agissant d'une part, mais aussi celui d'un individu qui appartient à un groupe social précis, à un moment donné de son histoire. Le récit de vie donne accès aux intrications des rapports individus/société, entre la psychologie individuelle et l'étude des grands ensembles (Desmarais, 1986 : 59).

Selon Bertaux (2005), il ne faut surtout pas réduire le récit de vie à l'autobiographie. Contrairement à l'autobiographie, il permet de développer une connaissance sociologique, donc une connaissance des phénomènes collectifs (Bertaux, 2005). L'objectif de la méthode du récit de vie est d'étudier un fragment d'une réalité sociale, soit un objet social. Concernant cette étude, l'objet social est le phénomène de la revictimisation chez des femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence. Plus précisément, il s'agit de comprendre comment l'objet social fonctionne et comment il se transforme en mettant l'accent sur les configurations des rapports sociaux, les mécanismes, les processus et les logiques d'action qui le caractérisent (Bertaux, 2005). En fait, le but du récit de vie est de comprendre un phénomène, en l'occurrence celui de la revictimisation, à travers les contextes sociaux au sein duquel il s'inscrit.

La spécificité du récit de vie réside dans la dimension diachronique, soit l'évolution de l'objet social au travers du temps. Le chercheur accorde une importance particulière à la description de la structure diachronique du parcours de vie des sujets de son étude. La méthode du récit de vie est particulièrement efficace pour comprendre les parcours de vie. Elle permet de saisir par quels mécanismes et processus des sujets en sont venus à se retrouver dans une situation (la revictimisation) et comment ils s'efforcent de gérer cette situation ou à s'en sortir (Bertaux, 2005). Ici, l'accent n'est pas mis sur l'intériorité du sujet

mais sur ce qui est extérieur, à savoir les contextes sociaux au sein duquel il s'inscrit (Bertaux, 2005), ce qui correspond tout à fait à nos objectifs de recherche.

Lorsque l'on parle d'entretiens de type récit de vie, il faut prendre en considération trois éléments. Premièrement, la forme narrative du récit de vie. Selon Bertaux (2005 : 36) : « *il y a récit de vie dès qu'un sujet raconte à une autre personne un épisode quelconque d'une expérience vécue* » (2005 : 36). À cet effet, nos entretiens sont de type qualitatif et semi-directif. Deuxièmement, il s'agit d'expériences vécues par les sujets de l'étude. Bertaux (2005) décrit le récit de vie comme une quête de connaissances acquises par les sujets au travers d'expériences en lien avec une situation sociale. Dans le cadre de cette étude, nous tenions à donner la parole aux femmes concernées pour qu'elles puissent s'exprimer sur leur expérience en lien avec le phénomène de la revictimisation. Enfin, troisièmement il faut considérer la ligne de vie. Cette dernière représente la colonne vertébrale de l'entretien selon la méthode du récit de vie. Bertaux (2005) affirme qu'il serait irréaliste d'étudier un sujet comme un individu isolé, car les êtres humains vivent en groupe, d'abord en famille durant l'enfance et à l'âge adulte avec leur propre famille, au travail, entre amis, etc. Plus précisément, selon Bertaux (2005), la ligne de vie comprend quatre domaines de l'existence : les relations familiales et interpersonnelles, l'expérience de l'école, l'insertion professionnelle et l'emploi. En ce qui nous concerne, les entretiens ont une structure diachronique et suivent la ligne de vie des femmes rencontrées. Toutefois, les domaines d'existence des sujets de l'étude diffèrent quelque peu de ceux de Bertaux (2005). Les domaines de l'existence retenus dans cette étude sont la famille d'origine, l'expérience à l'école, la famille actuelle de la répondante et l'expérience professionnelle.

3.2 Constitution de l'échantillon

Les femmes et les hommes présentent des particularités différentes quant aux agressions à caractère sexuel vécues. D'abord, les femmes sont plus sujettes à subir des agressions à caractère sexuel que les hommes. Ensuite, 80 % des femmes connaissent leur agresseur, tandis que c'est le cas pour seulement 49 % des hommes (Turgeon, 2003). La durée des agressions comporte aussi des différences. Les femmes subissent davantage d'agressions multiples et chroniques que les hommes, ces derniers subissant principalement des agressions

uniques. Pour toutes ces raisons, les femmes sont plus susceptibles que les hommes de vivre des abus sexuels dans l'enfance et à l'adolescence et par la suite d'être revictimisées. En considérant ce qui précède et afin d'avoir un échantillon homogène, mais aussi parce que nous désirions donner la parole aux femmes, nous avons retenu cette population cible pour notre étude. Pour constituer notre échantillon, nous avons établi certains critères de sélection :

1) avoir été victime d'abus sexuel durant l'enfance ou à l'adolescence et avoir été revictimisée (subir une seconde agression sexuelle ou physique durant l'enfance, à l'adolescence ou à l'âge adulte, commise par un agresseur différent et à un moment distinct); 2) être en maison d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale ou recevoir des services d'un organisme pour femmes victimes de violence conjugale, d'agressions à caractère sexuel ou d'actes criminels; 3) s'exprimer en français; 4) être un adulte de sexe féminin. Nous tenions à ce que les femmes rencontrées aient un suivi avec une intervenante sociale, car nous étions consciente que notre sujet pouvait soulever des émotions ou des souvenirs douloureux. Ainsi, nous voulions nous assurer que les femmes puissent bénéficier du soutien d'une intervenante sociale suite à notre entretien avec elle.

3.3 Recrutement des sujets

Nous avons contacté quatre organismes communautaires venant en aide aux femmes victimes d'agression à caractère sexuel situées sur l'île de Montréal. Nous avons parlé à trois directrices et une n'a jamais retourné notre appel. Deux organismes ont accepté que nous affichions notre publicité dans leurs locaux (voir appendice A), il s'agit de *Trêve pour Elles* et du *Mouvement contre le viol et l'inceste*. Un seul organisme a refusé de collaborer à notre étude, car il ne voulait pas être associé à des résultats de recherche sur lesquels il n'avait aucun contrôle. Notre recrutement s'est échelonné sur une période d'un an et demi et s'est fait uniquement à l'aide de l'affichage de notre publicité. Nous avons opté pour ce type de recrutement, car nous tenions à ce que les femmes participent à notre étude de façon volontaire et non pas pour faire plaisir à leur intervenante sociale. Au cours de cette période, seulement six femmes ont communiqué avec nous par téléphone pour participer à l'étude. Lors de la prise de contact, nous avons effectué une brève évaluation de la situation afin de nous assurer que la personne répondait aux critères de sélection et qu'elle comprenait bien les objectifs et les modalités de la recherche. Toutes les femmes ayant communiqué avec nous

ont participé à l'étude. Finalement, une compensation de 25 dollars a été remise à chacune des participantes.

Force est de constater que le recrutement a été laborieux en raison de notre sujet et du type de recrutement par affichage uniquement. D'emblée, nous savions que notre sujet comportait des difficultés, car il portait sur un vécu intime et douloureux. Suite à un an et demi d'affichage, nous avons cessé le recrutement. Notre échantillonnage se compose donc de six femmes qui proviennent toutes de l'organisme d'aide aux victimes d'agressions à caractère sexuel *Trêves pour Elle*.

3.4 Méthode de collecte

Nous avons réalisé six entretiens semi-dirigés de type récit de vie. La durée des entretiens varie de 68 à 143 minutes. Tous les entretiens se sont déroulés dans l'organisme communautaire *Trêves pour Elle*. Avant de procéder à l'entretien, nous rappelions les objectifs de recherche en soulignant qu'il n'était pas nécessaire de décrire les abus sexuels ou les agressions sexuelles en détail. Notre intérêt était le contexte social au sein duquel les abus sexuels ou les agressions sexuelles avaient été commis. Nous prenions le temps de souligner à la répondante qu'elle était libre de répondre ou non à une question ou à un sujet en particulier. Le formulaire de consentement était préalablement signé (voir appendice B) afin d'assurer la confidentialité et la compréhension des procédures d'utilisation des données. Nous avons remis une copie du formulaire de consentement à chacune des répondantes. Elles complétaient ensuite le questionnaire sociodémographique (voir appendice C). Enfin, nous procédions aux entretiens qui ont tous été enregistrés.

Le schéma d'entretien (voir appendice D) avait pour objectif de nous guider lors de la réalisation des entretiens. Il reprenait les quatre domaines de l'existence des répondantes en lien avec les quatre systèmes de l'approche écologique. Les domaines de l'existence sont devenus les quatre thèmes du schéma d'entretien, soit la famille d'origine, la scolarisation, la famille actuelle et l'expérience professionnelle.

Pour le premier thème, la famille d'origine, notons qu'entre les familles, il existe des différences considérables qui influencent la personnalité, le comportement et les valeurs des

enfants qui y grandissent (Bertaux, 2005). Afin de tracer les parcours de vie des répondantes, il fallait recueillir de l'information sur leur famille d'origine et sur leur enfance. Dans l'approche écologique, la famille d'origine se situe au niveau du microsystème (environnement immédiat de la répondante). Notre question de départ se formulait ainsi : « *Pouvez-vous nous décrire votre enfance ?* ». Cette question ouverte laissait place à la libre expression de la répondante au sujet de sa famille, ainsi elle avait l'autonomie nécessaire pour souligner les éléments importants à ses yeux.

Le deuxième thème, la scolarisation, permet d'explorer un lieu important de socialisation et de développement dans la vie d'une personne. Connaître le parcours scolaire de la répondante devait nous permettre de mieux comprendre certains de ses comportements. Dans l'approche écologique, ce thème correspond au microsystème (environnement immédiat de la répondante), mais aussi au système ontogénique (propre à la personne). Pour ce thème, nous avons posé la question suivante : « *Pouvez-vous nous décrire votre expérience à l'école ?* ».

En ce qui concerne le troisième thème, nous avons modifié le modèle de Bertaux (2005) pour inclure un thème plus en lien avec notre question de recherche, il s'agissait de la famille actuelle de la répondante. Ce thème permettait de comprendre le phénomène de la revictimisation chez la répondante, son réseau social, son statut social, les conséquences des ASDEA, etc. Pour l'approche écologique, ce thème correspond au système ontogénique et au microsystème. Enfin, nous avons posé la question qui suit : « *Pouvez-vous nous décrire votre famille actuelle ?* ».

L'expérience professionnelle est aussi un domaine révélateur dans le parcours de vie des personnes. L'emploi est un bon indicateur de l'accès à des ressources économiques, culturelles et relationnelles (Bertaux, 2005). Ce thème correspond au système ontogénique et au microsystème de l'approche écologique. Pour celles qui ont exercé un emploi nous posions la question.

Pour explorer l'exosystème de l'approche écologique qui fait référence, nous avons prévu des sous-questions sur le dévoilement des abus sexuels, la dénonciation des agressions et le support psychologique dont a pu bénéficier la répondante. Ceci nous permettait de voir

l'implication des instances judiciaires et des services sociaux dans la vie des répondantes. De plus, afin de couvrir toutes les sphères de l'approche écologique, nous avons ajouté dans nos entretiens une section qui permettait d'explorer le macrosystème. Dans cette partie, des questions permettaient à la répondante de partager sa perception de ce que la société projette au sujet des femmes victimes d'agression à caractère sexuel. Notre objectif était d'identifier certains mythes et stéréotypes véhiculés dans notre société sur les abus sexuels, les agressions sexuelles et la revictimisation.

Fidèle à la méthode qualitative, notre schéma d'entretien contient des questions ouvertes qui laisse beaucoup de latitude à la répondante tant qu'à la forme et au fond de la réponse. Au besoin, nous avons prévu des sous-questions afin d'aider la répondante à élaborer sur certains sujets. Dans certains cas, nous avons dû poser des questions afin que la répondante approfondisse davantage sa réponse. Les questions ont été posées selon l'ordre des thèmes présentés ultérieurement. Toutefois, à quelques reprises certaines ont répondu par elles-mêmes à des questions subséquentes. Au cours des entretiens, nous avons toujours suivi le rythme des répondantes et en aucun cas nous n'avons forcé la répondante à élaborer sur un sujet qu'elle ne voulait pas partager. À la fin de chaque entretien, nous nous sommes assurée de l'état psychologique et émotionnel de la répondante et nous avons vérifié si elle souhaitait rencontrer son intervenante sociale. Aucune des répondantes n'a demandé à la rencontrer. Elles ont toutes quitté l'entretien en disant qu'elles avaient apprécié partager leur vécu et qu'elles espéraient que leur histoire puisse aider d'autres femmes. Somme toute, la majorité des répondantes racontaient avec aisance leur vécu et nous ont partagé leur histoire avec beaucoup de générosité. Toutefois, une répondante avait de la difficulté à le faire, son discours était plutôt confus, censurant de grands pans de sa vie.

3.5 Caractéristiques sociodémographiques

Chacune des répondantes a complété une fiche sociodémographique au début de l'entretien. Nous avons recueilli des informations sur leur âge, leur lieu de naissance, leur langue maternelle, leur état civil, leur niveau de scolarité, leur source de revenus, leur revenu annuel et les conditions économiques durant l'enfance.

L'âge des répondantes varie de 31 à 52 ans. Le lieu de naissance des répondantes est la province de Québec pour quatre d'entre elles. Deux sont nées à l'extérieur de la province, à savoir l'une en Ontario et l'autre en Asie de l'Est. Pour celles qui sont nées au Québec, deux proviennent de Montréal, l'une a grandi en banlieue et l'autre dans la ville de Québec. Trois répondantes ont pour langue maternelle le français, une l'anglais, une autre l'anglais et le français et la dernière le français et le néerlandais. Quatre répondantes se disent célibataires, l'une est mariée et la dernière est en union libre. Enfin, deux ont un enfant. Les niveaux de scolarité complétés par les répondantes sont le primaire pour une répondante, deux ont un secondaire, deux un collégial et une possède un diplôme universitaire. La sécurité du revenu est la source de revenu pour la majorité des répondantes, soit quatre. Une répondante a pour source de revenu l'indemnisation pour victimes d'actes criminels (IVAC) et une travaille à temps partiel comme travailleur autonome. Conséquemment, pour la majorité des répondantes (4), le revenu annuel se situe à moins de 20 000 \$ par année. Une répondante gagne entre 20 000 \$ et 39 000 \$ et finalement, une dernière gagne entre 40 000 \$ et 60 000 \$ par année. En lien avec la trajectoire de vie des répondantes, nous les avons questionnées sur leurs conditions économiques durant l'enfance. Les participantes ont grandi dans un milieu familial pauvre pour deux répondantes, modeste pour une, moyen pour deux et bien nanti pour une.

3.6 Analyse des données

L'analyse du matériel a débuté au moment de la transcription. À cet égard, nous avons retranscrit intégralement la totalité des entretiens. Cette transcription nous a permis d'avoir un premier contact avec le matériel. Pour traiter et analyser le matériel, nous avons opté pour l'analyse thématique de Paillé et Mucchielli (2008). Ces derniers définissent l'analyse thématique ainsi : « *Procéder à une analyse thématique, c'est donc attribuer des thèmes en lien avec un matériau soumis à une analyse. Il s'agit de cerner par une série de courtes expressions (les thèmes) l'essentiel d'un propos ou d'un document* » (2008 : 164). Partant de ce fait, l'analyse des données se réalise en quatre étapes : 1) la transcription des entrevues; 2) la codification (le marquage du texte en fonction des thèmes, sous-thèmes et catégories); 3) l'analyse verticale du matériel qui permet d'analyser en profondeur et 4) l'analyse horizontale du matériel.

La codification consiste à lire à plusieurs reprises les entretiens, dans le but d'avoir une vue d'ensemble des données de l'étude (Paillé et Mucchielli, 2008). Donc pour chaque entretien, nous annotions dans la marge chaque unité de sens, qui est une phrase ou un ensemble de phrases liés à un même thème. Pour la codification du premier entretien, nous nous sommes inspirée du schéma d'entretien afin de bien cerner les thèmes. La codification étant un travail progressif, nous avons graduellement construit la grille d'analyse. Dès la codification terminée, nous nous sommes retrouvée avec une quantité considérable de thèmes que nous devions classer afin de pouvoir les utiliser pour l'analyse. À cet effet, nous avons consigné ces thèmes dans un relevé de thèmes. Ce dernier se divise en sept colonnes; soit la catégorie, la sous-catégorie, le nom de la répondante, l'extrait du verbatim, les thèmes et les sous-thèmes. Par conséquent, nous avons consigné chaque thème à la place appropriée, comme nous classerions des chaussettes par couleur et dans le bon tiroir.

Pour ce qui est de l'analyse, nous avons procédé à l'analyse verticale et horizontale. L'analyse verticale veut répondre à la question de recherche en reliant les thèmes, sous-thèmes et catégories aux objectifs de recherche ainsi qu'au cadre théorique. Tant qu'à l'analyse horizontale, elle souligne les convergences et les divergences dans le discours des répondantes.

3.7 Considérations éthiques

Le projet a été approuvé par le Comité institutionnel d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQAM. Les répondantes ont également pris connaissance et signé un formulaire de consentement leur expliquant le but et les conditions de la recherche. Elles avaient la possibilité de se retirer à tout moment, sans avoir à se justifier. Pour assurer la confidentialité des répondantes, toutes les informations permettant de les reconnaître ont été retirées ou modifiées afin qu'il soit impossible de les identifier. Tous les prénoms sont fictifs et les lieux ont été modifiés. Enfin, les bandes audio et les verbatims seront conservés dans un endroit sous clé pendant un an, puis ils seront détruits.

CHAPITRE IV

RÉCITS DE VIE DES RÉPONDANTES DE L'ÉTUDE

Dans ce chapitre, seront présentés les récits de vie des répondantes, en prenant soin de soulever les éléments-clés de leur parcours. Ces récits nous permettront, d'une part, de mieux contextualiser la présentation et l'analyse des résultats et, d'autre part, d'être cohérente avec la méthode du récit de vie retenue pour la collecte des données. C'est à travers les récits d'Annie, de Béatrice, de Carole, de Dorothée, d'Émilie et de Fanny¹ que nous répondrons à la question centrale de cette recherche : Quelles sont les trajectoires de vie des femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence qui ont été revictimisées ?

4.1 Le récit d'Annie : Cogner à des portes qui se ferment

Annie provient d'une famille de cinq enfants, elle a grandi en banlieue de Montréal. Les trois premiers sont les enfants biologiques du couple, dont Annie fait partie et les deux derniers ont été adoptés. La famille est de classe moyenne, les deux parents travaillaient à l'extérieur de la maison. Annie décrit sa mère comme une personne rigide, sévère et froide. Par contre, elle dépeint son père comme un homme réservé, plutôt absent, mais affectueux envers ses enfants.

À l'âge de cinq ans, Annie subit ses premiers abus sexuels commis par sa sœur et son frère aînés. Avant de l'abuser, sa sœur avait abusé sexuellement ce frère. Les abus sexuels se sont perpétrés pendant plusieurs années et ont cessé au moment où Annie en a parlé. À l'âge

¹ La confidentialité des personnes interviewées a été préservée par des prénoms fictifs.

de 13 ans, elle dévoile pour la première fois les abus sexuels à sa mère. Au lieu de lui venir en aide, celle-ci minimise la situation et considère que ce sont simplement des jeux d'enfants. Face à cette inaction, Annie demande l'aide des policiers, mais ne reçoit aucun soutien de leur part. Elle se tourne alors vers son psychiatre qui la suit depuis plusieurs années en raison d'un handicap. Il lui suggère une thérapie familiale que sa mère refuse. Suite aux abus sexuel de sa sœur et de son frère, Annie a subi un abus sexuel ponctuel de la part de son oncle. Ce dernier avait auparavant abusé sexuellement sa sœur aînée. Jusqu'à tout récemment, Annie a subi du harcèlement sexuel de la part de cet oncle.

Durant son enfance et son adolescence, Annie n'a aucun ami, elle est solitaire et renfermée. De plus, elle est victime de rejet social, de violence verbale, psychologique et physique de la part des autres enfants à l'école. Tant qu'à sa réussite scolaire, elle a de sérieux troubles d'apprentissage, elle est placée dans une classe à cheminement particulier, mais non adaptée à ses besoins. Ceci l'amènera à quitter l'école à 15 ans.

Annie a eu une adolescence difficile. Elle quitte le foyer familial à 15 ans, fait des aller-retour entre le foyer familial et un appartement à Montréal. Elle affirme être hypersexuée, puisqu'elle s'habille de vêtements aguichants et est sexuellement active avec de nombreux partenaires. Elle consomme beaucoup de SPA, elle avance même avoir touché à toutes les SPA, à l'exception de l'héroïne. Dans l'année de ses 17 ans, elle fait une tentative de suicide par pendaison. Cette même année, elle subit un autre abus sexuel commis par un jeune homme rencontré dans un bar. Il la drogue, l'abuse sexuellement et photographie l'évènement à son insu. Subséquemment, elle se confie à sa travailleuse sociale de la protection de la jeunesse qui, selon Annie, ne la croit pas.

À 18 ans, Annie est sous l'emprise d'un gang de rue. Les membres la violent à plusieurs reprises et la contraignent à se prostituer. Moins d'un an plus tard, elle parvient à quitter le gang avec l'aide d'un homme plus âgé. Par la suite, elle développe une relation amoureuse avec cet homme. La violence conjugale s'installe rapidement dans le couple; la relation perdurera pendant plusieurs années. Durant cette période, Annie gagne sa vie comme danseuse nue dans un bar. À 24 ans, elle veut se défaire de cette relation empreinte de violence et quitte pour l'Europe. Quelques mois plus tard, elle est de retour au Québec et

s'installe chez ses parents. Sa vie prend alors une nouvelle tournure, elle retourne aux études à temps plein. Elle termine ses études secondaires, puis obtient un diplôme d'études collégiales et finalement un baccalauréat. Tout au long de ses études, Annie habite chez ses parents et reçoit des prêts et bourses.

Suite à un épisode de dissociation sévère, Annie est hospitalisée et obtient pour la première fois un diagnostic de trouble de stress post-traumatique (TSPT). Pourtant, au cours de sa vie, elle s'est vue attribuer plus d'une dizaine de diagnostics psychiatriques, sans jamais avoir été informée sur le TSPT. Selon elle, les psychiatres ne prenaient pas le temps de l'écouter et ne croyaient pas le peu qu'elle arrivait à raconter, en raison de son lourd passé psychiatrique. En fait, elle considère que les mauvais diagnostics reçus ont fait en sorte qu'elle n'a pas reçu l'aide dont elle avait besoin.

Actuellement, Annie est célibataire, n'a pas d'enfants et est toujours aussi isolée en raison d'un réseau social déficient. Financièrement, elle bénéficie de prestations du service d'indemnisation pour les victimes d'actes criminels (IVAC) car elle est en congé de maladie en lien avec un diagnostic de TSPT. Enfin, Annie travaille sur elle, elle a un suivi thérapeutique et participe à un groupe de soutien pour victimes d'agressions à caractère sexuel.

4.2 Le récit de Béatrice : La soif des voyages

Béatrice provient d'une famille de cinq enfants et a grandi à Montréal, dans un quartier de classe moyenne. Le père est le pourvoyeur de la famille, tandis que la mère est au foyer et élève les enfants. Béatrice décrit son milieu familial comme strict, sévère et pieux. Heureusement, elle entretient une bonne relation avec sa mère, car avec son père c'est tout le contraire. Régulièrement, le père violence physiquement ses enfants et Béatrice en a très peur. Au sein de sa propre famille, Béatrice se sent isolée et rejetée par sa fratrie. À l'école, elle est victime de rejet social et n'obtient pas de bons résultats scolaires, ce qui affecte son estime d'elle-même.

C'est à l'âge de 10 ans que Béatrice subit son premier abus sexuel qui a été commis par un homme inconnu dans la ruelle derrière chez elle. De la fenêtre, sa mère est partiellement

témoin de l'évènement. Elle porte immédiatement secours à sa fille, mais l'agresseur arrive à s'enfuir. La mère montre ensuite à Béatrice des articles de journaux portant sur le viol et l'assassinat de femmes, en lui disant que c'est ce qui aurait pu lui arriver. Subséquemment, elle appelle les policiers, mais malgré tous ses efforts, Béatrice est incapable de décrire adéquatement son agresseur, donc aucun suspect ne sera arrêté.

À l'âge de 17 ans, Béatrice subit d'autres abus sexuels. Lors de sa première relation sexuelle avec un garçon qui lui plaît, un homme plus âgé se joint à eux et se met à caresser Béatrice. Elle refuse d'avoir des rapports sexuels avec cet homme et quitte l'appartement. Peu de temps après, elle est victime d'abus sexuel de la part de son père. Dès qu'ils sont seuls, son père lui caresse les seins. Jusqu'à l'âge de 23 ans, Béatrice est victime d'abus sexuel de la part de son père. Il cesse les abus sexuels à partir du moment où elle le confronte sur son comportement. Plusieurs années plus tard, la sœur benjamine de Béatrice lui confie avoir aussi été victime d'abus sexuel de la part de leur père. À l'aube de sa majorité, Béatrice veut se faire des amis à tout prix car elle a beaucoup souffert de rejet social durant son enfance et son adolescence. L'été de ses 17 ans, elle se lie d'amitié avec des utilisateurs de drogues injectables (UDI). Avec ces derniers, elle expérimente plusieurs SPA dont l'héroïne, toutefois elle considère n'avoir jamais eu de problèmes de dépendance aux SPA. Finalement, ses amitiés sont de courte durée mais lui confirment qu'elle est capable de créer des liens.

À 18 ans, Béatrice subit une nouvelle agression sexuelle, commise cette fois par un jeune homme qu'elle rencontre à une fête de la Saint-Jean-Baptiste. Il l'invite à son appartement en lui proposant de lui lire sa carte du ciel. À son arrivée à l'appartement, Béatrice a un mauvais pressentiment. Le jeune homme verrouille la porte, se rue sur elle et l'agresse sexuellement. Béatrice le repousse, mais réalise rapidement que plus elle se défend plus il devient violent. Elle n'a jamais porté plainte à la police, car elle se disait que les policiers allaient lui reprocher de s'être rendue volontairement chez son agresseur.

À 22 ans, elle travaille comme secrétaire au centre-ville de Montréal. Cependant, elle n'est pas comblée par son emploi et caresse le rêve de voyager. Dans le but d'acquiescer de la confiance en elle, elle s'inscrit à un cours d'auto-défense qui changera sa vie. Passionnée, elle s'investit corps et âme dans ses cours et devient par la suite instructrice. À 24 ans, Béatrice

réalise son rêve : elle part visiter l'Europe avec d'autres instructrices du cours d'auto-défense. Au cours de son voyage, elle rencontre une Française avec qui elle développe une relation amoureuse. Lors de la rupture, Béatrice vit une grande peine d'amour.

Quelques années plus tard, Béatrice devient enceinte, son conjoint l'abandonne au début de la grossesse. Par la suite, elle se consacre uniquement à l'éducation de son fils et n'accepte plus aucun homme dans sa vie. Sept années suivant la naissance de son fils, elle reçoit pour la première fois un appel du père de son fils; elle s'effondre et consulte une travailleuse sociale. En thérapie, Béatrice parle de ses multiples agressions à caractère sexuel et prend conscience de leurs conséquences dans sa vie.

Actuellement, Béatrice est en thérapie au Centre d'aide pour victimes d'agressions à caractère sexuel. Elle a rencontré un homme avec qui elle entretient une relation amoureuse saine et respectueuse. Selon elle, cette relation amoureuse n'aurait pas été possible sans la thérapie.

4.3 Le récit de Carole : Vivre en marge de la société

Carole est née en Ontario, mais a grandi en Abitibi. Les parents de Carole ont eu trois enfants, deux garçons et une fille. Plusieurs années plus tard, la mère de Carole a eu une fille avec un nouveau conjoint. Elle décrit sa famille comme étant marginale, car ils ont vécu dans une secte et ont «squatté des immeubles abandonnés». Ses parents se sont séparés lorsqu'elle avait trois ans. Suite à la séparation, Carole et ses frères habitent avec leur mère et visitent leur père l'été. Elle n'a pas beaucoup élaboré sur sa relation avec sa mère, mais il semble que cette dernière n'était pas en mesure de protéger ses enfants. Elle décrit la relation avec son père comme malsaine, car il lui aurait infligé de nombreux sévices, dont des abus sexuels. Carole dépeint ses parents comme des hypocrites, des menteurs et des manipulateurs.

Carole a commencé à être abusée sexuellement pratiquement à sa naissance. Selon elle, son grand-père maternel par alliance est le premier à l'avoir abusée, suivi de près par son père. Les abus sexuels ont perduré pendant plusieurs années. Carole nous confie que, durant son enfance, son père était impliqué dans le crime organisé, dont le trafic humain et le proxénétisme. Vers l'âge de six ans, il l'a contrainte, elle et son petit frère, à se prostituer.

Plusieurs années plus tard, Carole a appris que son grand-père maternel par alliance avait abusé sexuellement d'autres membres de la famille, dont sa cousine. Cette dernière a porté plainte à la police, ce qui a donné lieu à des poursuites criminelles.

Lorsque Carole a sept ans, sa mère rencontre un homme alcoolique et violent. La mère vit de la violence conjugale et Carole subit des abus sexuels empreints de violence physique de la part de son beau-père. La mère de Carole savait que sa fille était abusée sexuellement par son conjoint, elle a même été témoin d'un abus sexuel sans toutefois intervenir. Carole a vécu le comportement de sa mère comme une double agression.

À l'école, Carole et ses frères sont victimes de rejet social. Durant l'enfance, Carole n'a aucun ami. À l'adolescence, elle mentionne avoir de la difficulté à créer des liens avec les autres jeunes, mais arrive à se faire un petit cercle d'amis. À quelques reprises, elle est victime d'abus sexuel de la part d'autres jeunes de l'école. Comparativement aux jeunes de son âge, Carole est plus expérimentée et active sexuellement. À cet effet, elle subit les moqueries des autres jeunes. Au cours de son adolescence et de sa vie de jeune femme, elle multiplie les partenaires sexuels, principalement pour obtenir de l'affection. En ce qui concerne sa réussite scolaire, Carole n'a pas élaboré sur le sujet, toutefois nos données nous indiquent qu'elle a abandonné l'école secondaire avant l'obtention de son diplôme.

Entre l'âge de 12 à 18 ans, Carole expérimente plusieurs SPA (alcool, marijuana, LSD, cocaïne, ecstasy et mescaline) sans toutefois en abuser. À 18 ans, elle se lie d'amitié avec de jeunes punks de Montréal et consomme de la mescaline avec eux. Devenue adulte, elle adhère à l'idéologie punk et adopte leur style vie. D'ailleurs, elle « squatte des immeubles » de Montréal avec d'autres punks. Elle décrit ces lieux comme étant des endroits sales, où les jeunes consomment de la drogue et pratiquent des orgies. À 25 ans, Carole cesse de consommer des SPA. À partir du moment où elle devient abstinente, son groupe se désintéresse d'elle, elle rompt alors tous liens avec eux.

Financièrement, Carole a toujours bénéficié de la sécurité du revenu. Depuis un an, elle habite dans un logement social avec son bébé. Récemment, elle a quitté le père de sa fille, car il était violent psychologiquement et physiquement envers elle. En ce moment, elle est en thérapie dans un centre d'aide pour victimes d'agression à caractère sexuel.

4.4 Le récit de Dorothée : Entre plusieurs cultures

Dorothée est née en Asie de l'Est et a été adoptée à l'âge de quatre ans par une famille européenne. Elle est l'aînée d'une famille de quatre enfants, tous adoptés dans le même pays. Sa famille est fortunée, habite un quartier cossu en banlieue d'une grande ville européenne et ses deux parents travaillent à l'extérieur. Selon Dorothée, elle n'a pas été adoptée pour les bonnes raisons, sa mère voulait sauver des enfants du Tiers-Monde et avoir des enfants comme on possède des biens matériels. Quant au père, il ne voulait pas adopter d'enfants, mais il l'a fait pour faire plaisir à sa femme. Durant son enfance, Dorothée entretient une bonne relation avec sa mère. La relation se détériore à partir du moment où elle se questionne sur ses origines ethniques. Sa mère devient alors raciste, elle est aussi violente psychologiquement et physiquement envers ses enfants. Entre autres, elle dit que les femmes asiatiques sont des « putes » et menace ses enfants de les retourner dans leur pays d'origine en soulignant qu'elle leur a sauvé la vie en les adoptant. Dorothée prend ces menaces au sérieux et est convaincue qu'elle doit être reconnaissante envers sa mère en se soumettant à elle. En ce qui a trait au père, il entretient une relation distante avec ses enfants, il quittera le foyer familial lorsque Dorothée a une dizaine d'années, par la suite elle le verra rarement.

À l'âge de 9 ans, Dorothée subit son premier abus sexuel commis par son grand-père maternel. Les abus sexuels se poursuivront pendant plusieurs années. Dorothée est âgée de 11 ans lorsque son frère cadet l'abuse sexuellement et la violence physiquement. Cette situation perdurera aussi pendant plusieurs années. Son frère est également violent physiquement envers sa sœur cadette. À 12 ans, Dorothée est plus grande que sa mère et, selon elle, cette différence de taille est l'élément déclencheur pour que sa mère commette ses premiers abus sexuels envers elle. À titre indicatif, Dorothée nous confie que ses deux parents sont bisexuels.

Avant de subir des abus sexuels, Dorothée considère qu'elle réussissait bien à l'école, mais ses résultats scolaires ont drastiquement diminué par la suite. À 15 ans, elle triple son année scolaire. Malgré ses difficultés, elle n'a jamais abandonné l'école et, grâce à sa persévérance, elle obtient son diplôme d'études collégiales. Au primaire et au secondaire,

Dorothée est victime de rejet social et de racisme de la part des autres enfants. Durant l'enfance et l'adolescence, elle est solitaire et s'isole constamment dans sa chambre.

À 16 ans, elle fuit le foyer familial en raison de la violence de son frère envers elle. Dès lors, elle s'installe chez sa tante qui veut bien l'accueillir. Toutefois, cette tante a des problèmes de santé mentale qui l'amèneront à commettre plusieurs tentatives de suicide en présence de Dorothée. Un an et demi plus tard, comme elle ne tolère plus les comportements de sa tante, elle la quitte et se retrouve dans la rue pour une période de six mois. Elle arrive ensuite à prendre un appartement, tout en travaillant dans un restaurant et en poursuivant ses études. À 18 ans, elle subit une autre agression sexuelle à la sortie d'un bar par trois inconnus qui l'abordent et l'agressent sexuellement dans une ruelle. À ses yeux, elle a été agressée sexuellement car elle était vêtue d'une mini-jupe et d'un chandail moulant. Suite à cette agression sexuelle, Dorothée change complètement sa manière de se vêtir et opte pour un style vestimentaire androgyne.

Quelques années plus tard, elle quitte l'Europe pour retourner dans son pays d'origine où elle restera pendant 13 ans. Peu de temps après son arrivée, elle subit une agression sexuelle par un homme originaire de ce pays. Dorothée est convaincue que sa mauvaise compréhension des codes culturels du nouveau pays est la cause de l'agression sexuelle. Durant son séjour, elle apprend la langue et crée une association pour les enfants adoptés. Au cours de cette période, elle sort du placard et développe sa première relation homosexuelle qui sera empreinte de violence psychologique et physique.

Avec pour objectif de vivre son homosexualité ouvertement, Dorothée s'installe au Québec il y a deux ans. Elle se retrouve de nouveau dans une relation empreinte de violence à laquelle elle a mis fin il y a quelques mois. Professionnellement, Dorothée gagne bien sa vie en tant qu'artiste, elle pratique la calligraphie ainsi que la photographie. Elle se décrit comme une militante féministe par son art. Depuis qu'elle habite Montréal, elle expose dans des galeries d'art et réussit bien professionnellement. En ce qui concerne sa famille, Dorothée n'a plus de contact à l'exception de sa sœur cadette, avec qui elle entretient un contact uniquement sur *Facebook*. Pour la première fois de sa vie, Dorothée bénéficie d'une thérapie au centre d'aide pour les victimes d'agression à caractère sexuel. La thérapie est une

démarche qu'elle voulait entreprendre depuis longtemps, mais qu'elle a constamment repoussée.

4.5 Le récit d'Émilie : L'absence d'une famille

Émilie est née dans l'un des quartiers les plus défavorisés de Montréal. Elle est l'aînée d'une famille de quatre enfants. Les parents d'Émilie sont pauvres et louent un modeste appartement à Pointe-St-Charles. Elle a 12 ans lorsque la famille déménage définitivement dans un chalet de la région de Lanaudière. Deux ans plus tard, sa mère tombe gravement malade du lupus et en mourra une quinzaine d'années plus tard. À cause de son état de santé, elle ne peut s'occuper des enfants. Quant au père, il est souvent absent puisqu'il travaille à Montréal. Ainsi, il confie ses enfants à leur tante.

La tante d'Émilie a trois enfants et est famille d'accueil. Elle héberge un adolescent à temps plein et d'autres enfants à temps partiel. Le couple possède une grande maison avec une ferme, sa tante s'occupe de la maisonnée et l'oncle travaille sur la ferme. La relation entre Émilie et sa tante est adéquate, elle répond à ses besoins d'être nourrie, logée et vêtue. Toutefois, Émilie mentionne avoir manqué d'affection et d'amour durant son adolescence, car sa tante devait répondre aux besoins de plusieurs enfants. Quant à l'oncle d'Émilie, il est plutôt absent, car il travaille de longues heures sur la ferme.

Émilie subit son premier abus sexuel à l'âge de 16 ans, il a été commis par l'adolescent hébergé par sa tante. Un soir, l'adolescent entre dans la chambre d'Émilie, baisse son pantalon et lui expose son sexe. Sous la menace, il exige qu'elle lui fasse une fellation et Émilie s'exécute. Suite à l'abus sexuel, Émilie se met à grossir et porte dorénavant des vêtements amples.

À l'école, Émilie est studieuse et obtient de bons résultats. À l'adolescence, elle a beaucoup d'amis et se décrit comme le leader de sa bande de copains. Suite à l'abus sexuel, elle délaisse son rôle de leader et s'isole. À 18 ans, Émilie consulte un psychologue, car elle ne se sent pas bien dans sa peau. Dans la soixantaine, le psychologue fait des avances sexuelles à Émilie et tente de lui caresser les seins. Depuis, elle n'a plus jamais consulté.

À 21 ans, Émilie déménage à Montréal et décroche un diplôme d'études professionnelles en coiffure et esthétique. Grâce à sa sœur, Émilie déniché un emploi de commis de bureau dans une firme d'avocats au centre-ville de Montréal. Par la suite, elle obtient un poste de gérante dans un salon de bronzage. En plus de sa semaine de travail, Émilie fait de la promotion dans les bars pour le salon de bronzage les soirs et les fins de semaine. Quelques années plus tard, Émilie termine des études en secrétariat juridique et travaille pour des avocats à Montréal en tant que secrétaire juridique. Dans tous ses emplois, Émilie s'est toujours beaucoup investie et elle était très appréciée.

Pendant vingt ans, Émilie souffre de problèmes sexuels, tels qu'un manque de libido et de plaisir. Pourtant à travers les années, elle multiplie les amants, car elle ne peut refuser une avance sexuelle. De surcroît, la majorité des conjoints d'Émilie sont violents verbalement, psychologiquement et contrôlants. Elle a toujours été à la recherche de sa sexualité, jusqu'à ce qu'elle rencontre son conjoint actuel. À 45 ans, Émilie découvre sa sexualité et affirme que la consommation de drogue (cocaïne, ecstasy, marijuana, etc.) y a joué un rôle important.

Émilie expérimente plusieurs SPA avec son conjoint polytoxicomane. Elle consomme des SPA et visionne des films pornographiques toutes les fins de semaine avec son conjoint. Avec le temps, elle développe une dépendance à la cocaïne ainsi qu'à l'ecstasy. Émilie réalise qu'elle a atteint sa limite de consommation de cocaïne lorsqu'elle agresse physiquement une collègue de travail de son conjoint. Après cet événement, Émilie cesse de consommer de la cocaïne, mais augmente sa consommation d'ecstasy. Fortement intoxiquée à l'ecstasy, Émilie a un malaise et décide de suivre une cure fermée. En ce qui concerne son conjoint, il est impliqué dans le crime organisé et est présentement en prison.

Aujourd'hui, Émilie ne consomme plus et elle bénéficie d'une thérapie dans un centre d'aide pour victimes d'agression à caractère sexuel. Elle n'a pas d'enfants, car elle veut jouir d'une vie libre et indépendante. De plus, elle affirme que son expérience en foyer nourricier a eu un impact sur son désir d'avoir des enfants, car elle a peur de reproduire le comportement de ses parents. Pour le moment, elle est toujours amoureuse de son conjoint et elle attend impatiemment sa sortie de prison.

4.6 Le récit de Fanny : Une enfance et une adolescence empreintes de négligence

Fanny est native de la ville de Québec et a déménagé à maintes reprises durant son enfance et son adolescence. Ses parents se sont séparés lorsqu'elle avait quatre ans. Lorsque Fanny a 10 ans, sa mère donne naissance à sa demi-sœur. Ses deux parents sont pauvres, son père est étudiant et sa mère est danseuse de ballet professionnel. Fanny a une relation douloureuse avec sa mère, qu'elle explique par les multiples abandons et la négligence qu'elle lui a fait subir. À l'âge de deux ans, Fanny vit son premier traumatisme en étant témoin de l'agression sexuelle de sa mère. Elle est âgée de six ans lorsque son père obtient la garde. À partir de ce moment, elle voit rarement sa mère, car son père la prive de tout contact avec elle. Durant son enfance et son adolescence, Fanny grandit dans une famille monoparentale. En ce qui concerne la relation avec son père, elle est problématique, car Fanny subit des abus sexuels, de la violence physique et de la négligence de sa part.

Les premiers abus sexuels envers Fanny ont été commis par son père, lorsqu'elle était très jeune. En plus des abus sexuels, son père est violent physiquement et psychologiquement et il est négligeant. D'ailleurs, la violence physique a été signalée à la DPJ par la mère d'une amie de Fanny, toutefois la travailleuse sociale n'a pas retenu le signalement. En ce qui concerne la négligence, Fanny ne mange pas à sa faim, son père n'assure pas les trois repas par jour et le réfrigérateur est vide. De plus, elle vit beaucoup d'isolement, car son père contrôle ses appels téléphoniques.

À 14 ans, Fanny va habiter avec sa mère. Durant cette année, elle subit de la violence psychologique, physique ainsi que de la négligence de sa part. La violence psychologique se résume à du dénigrement envers Fanny. En ce qui concerne la violence physique, la mère la gifle à quelques reprises et tente même de l'étrangler. Enfin, au sujet de la négligence, Fanny a pour chambre une minuscule pièce réservée au chauffe-eau. De plus, elle ne mange pas à sa faim. Malgré une année difficile, Fanny développe une belle relation avec sa demi-sœur, relation qu'elles entretiennent toujours.

L'année suivante, Fanny retourne vivre avec son père sur une réserve indienne. Ils habitent dans une famille autochtone pour ensuite déménager à plusieurs reprises au cours des mois qui suivent. Sur la réserve indienne, son père l'oblige à dormir avec lui et en profite

pour l'abuser sexuellement, ce qui l'amène, pour fuir son père, à découcher ou à entrer tardivement. Fanny subira deux abus sexuels commis par des autochtones de la réserve. Un matin, elle croise sur la rue un voisin accompagné de ses amis. Ils sont tous très intoxiqués, ayant passé la nuit à consommer de la drogue et de l'alcool. Le voisin invite Fanny chez lui et l'abuse sexuellement. Le second abus sexuel a été commis par le beau-frère de son copain. En entrant le soir après une fête, Fanny le croise et il en profite pour l'abuser sexuellement derrière un buisson. Fanny se sent tellement coupable envers son copain qu'elle ne parle de l'abus sexuel à personne.

Tout au long de son parcours scolaire, Fanny a de sérieux troubles de concentration. Forcément, elle n'a pas de bons résultats et est recalée à plusieurs reprises. L'école intervient uniquement en raison de la mauvaise hygiène de Fanny, c'est-à-dire une toilette corporelle insuffisante et des vêtements malpropres. La direction de l'école réfère Fanny à une psychologue qu'elle ne rencontre qu'une seule fois. À 15 ans, Fanny abandonne l'école car elle ne supporte plus les railleries des autres étudiants de l'école autochtone qu'elle fréquente.

À 18 ans, Fanny déménage à Montréal avec son père. Elle est à nouveau victime de violence physique de sa part. Suite à cette agression, Fanny se réfugie en maison d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale. Par la suite, elle fait une demande à la sécurité du revenu et va vivre en colocation avec une amie.

Il y a une dizaine d'années, Fanny a développé une relation amoureuse avec un Japonais, qui est un homme respectueux et attentionné. Quelques années plus tard, ils se marient et quittent pour aller vivre au Japon. Après deux ans au Japon, Fanny revient au Québec pour régler des affaires personnelles. Au cours de l'été passé au Québec, elle se trouve un emploi et un collègue de travail lui offre de s'installer dans son studio. Elle accepte la proposition et le soir même de son déménagement, il l'agresse sexuellement. Suite à cette agression, Fanny subit son premier choc post-traumatique. Elle retourne au Japon retrouver son mari. Le couple se dispute constamment, Fanny prend la décision de le quitter et de revenir vivre au Québec. En arrivant au Québec, elle revoit son agresseur et développe une relation amoureuse avec lui. Cet homme est extrêmement violent et va jusqu'à commettre une tentative de meurtre sur elle. Après cet incident, elle se sent complètement détruite et

demande de l'aide pour la première fois en faisant appel au Centre d'aide pour victimes d'actes criminels (CAVAC). Fanny ne porte pas plainte à la police, mais elle fait une demande d'indemnisation pour victimes d'actes criminels (IVAC). Aujourd'hui, Fanny se dit encore très fragile et elle poursuit une thérapie avec une psychologue ainsi qu'un suivi avec une intervenante sociale au centre d'aide pour victimes d'agression à caractère sexuel.

Conclusion

En somme, cette présentation des récits de vie des répondantes nous donne une vision holistique du phénomène de la revictimisation. Ces récits de vie permettent aussi de dégager les éléments-clés pour chaque parcours de vie et ils sont en lien avec notre méthode de cueillette de données. Nous avons apprécié donner la parole à celles qui ont vécu de la revictimisation, car nous croyions qu'elles sont les mieux placées pour nous en parler. De plus, les récits de vie sont dynamiques et enrichissants car ils sont teintés par la vision des répondantes. À la suite de la lecture de ces histoires de vie, nous tenons à souligner un élément important dans le parcours de vie des répondantes de l'étude. Elles ont toutes fait mention du manque de soutien de la part de leur mère; pour certaines leur mère ont mal réagit lors du dévoilement, pour d'autres leur mère a été témoin de l'abus sexuel et n'ont rien fait, enfin certaine mère était simplement absente de la vie de leur fille. La qualité du soutien parental serait en lien avec la présence de conséquences suite au dévoilement des abus sexuels (Yancey et Hansen, 2010). Ainsi, en ce qui concerne nos répondantes plus le parent non agresseur était susceptible d'offrir un soutien adéquat à l'enfant victime, moins celui-ci a démontre des difficultés d'adaptation. Pour ce qui est des répondantes de l'étude, elles nous ont nommé avoir souffert du soutien parental inadéquat de la part de leur mère. Sans vouloir jeter le blâme, il semble que le manque de soutien maternel ait été significatif dans la trajectoire de vie pour les répondantes. Reste à savoir, si les répondantes avaient bénéficié du soutien de leur mère suite au dévoilement des abus sexuels, leur trajectoire de vie aurait-elle été différente? Ce chapitre nous permet aussi de rendre compte de la singularité des trajectoires de vie, chacune a vécu différemment le phénomène de la revictimisation, cependant nous notons des thèmes récurrents sur lesquels nous reviendrons dans les prochains chapitres.

CHAPITRE V

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

Le chapitre qui suit présente les données recueillies au cours des entretiens effectuées auprès des répondantes de l'étude. Après avoir dégagé les éléments de sens et procédé à une catégorisation du matériel, nous avons choisi de présenter les résultats obtenus en dix grands thèmes. Le premier thème est la victimisation initiale, c'est-à-dire les abus sexuels durant l'enfance et à l'adolescence. Le deuxième traite de la maltraitance envers les répondantes durant l'enfance et à l'adolescence. Le troisième thème parle des abus sexuels perpétrés dans la famille de génération en génération. Le quatrième traite de la famille d'origine, il comprend la structure familiale et les relations entre les membres de la famille. Le cinquième souligne les conséquences des abus sexuels du point de vue des répondantes. Le sixième décrit les situations de revictimisation durant l'enfance, à l'adolescence et à l'âge adulte. Le septième aborde les facteurs de vulnérabilité à la revictimisation et le huitième traite des facteurs de protection. Le neuvième regarde la question des plaintes à la police et des signalements à la DPJ. Enfin, le dixième thème aborde l'impression des répondantes d'être l'instigatrice des agressions à caractère sexuel. Tout au long du chapitre, nous illustrerons nos propos par des extraits d'entretiens.

5.1 Les abus sexuels durant l'enfance et à l'adolescence

Les informations recueillies sur les premiers abus sexuels durant l'enfance ou à l'adolescence nous permettent de constater la diversité des vécus des répondantes en regard de leur âge lors du premier abus sexuel, de la fréquence des abus sexuels ainsi que de la nature du lien entre la victime et son premier agresseur.

À l'exception d'Émilie, qui a été abusée pour la première fois à l'adolescence, toutes les répondantes ont été abusées sexuellement durant l'enfance. L'âge du premier abus sexuel varie entre la naissance et l'âge de 16 ans. Carole est celle qui était la plus jeune lors du premier abus sexuel, soit pratiquement dès la naissance. Elle décrit le moment des premiers abus sexuels ainsi : *« Je pense depuis la naissance, je ne pense pas directe à la naissance, mais après que je sois sortie de l'hôpital. [...] Je pense que mon grand-père adoptif, c'était un des premiers probablement. Mais je vois sa face en tout cas à lui »*. Annie, quant à elle, a été abusée sexuellement à partir de l'âge de cinq ans. En ce qui a trait à Fanny, elle n'a pas été en mesure de nous dire à quel âge les abus sexuels ont commencé. Elle mentionne cependant qu'elle était très jeune car les abus sexuels étaient commis dans le bain :

Ouais ben moi j'ai pas beaucoup de souvenir [...], mais la première fois que c'est arrivé ça je m'en souviens par exemple c'était dans le bain, j'étais avec lui, y'était en érection puis il m'a demandé si je voulais toucher pis il s'était mis à pleurer puis y'avait souvent des moments ensemble où heu dans le lit où il se mettait à pleurer puis heu tous les soirs en me faisant mon hygiène heu mon hygiène génitale heu... des choses comme ça [...] c'était vraiment au quotidien (Fanny).

Pour Dorothée, les abus sexuels ont commencé lorsqu'elle était âgée de 9 ans. Béatrice nous confie que la première fois elle avait 10 ans. Finalement, la plus âgée lors du premier abus sexuel est Émilie qui avait 16 ans et elle décrit son premier abus sexuel de la manière suivante :

Faqu'à un moment donné là c'est ça lui j'pense qu'il avait 17 ans moi j'ai comme, j'ai 16 ans [...]. Faque là y'é rentré dans ma chambre y'a refermé la porte [...] c'est que y m'a pas agressé physiquement [...] tsé y'a comme, y'a baissé son pantalon tsé pis bon ben r'garde y m'a braqué son pénis dans bouche et y m'a dit r'garde si tu parles m'a le dire à matante, parce que j'y avais donné le droit y'a 2-3 jours de m'embrasser sur le voyage de foins ben y s'est permis en revenant y'avait tsé l'expression « la poche pleine là » [...] on s'croisait dans maison pis on s'parlait pas, on s'parlait pas (Émilie).

En ce qui concerne la fréquence des abus sexuels commis par le premier agresseur, les répondantes parlent d'agressions ponctuelles et chroniques étalées sur plusieurs années. Deux ont subi une agression unique de la part de leur premier abuseur, il s'agit d'Émilie et de Béatrice. Tandis qu'Annie, Carole, Dorothée et Fanny ont été victimes d'agressions

chroniques de la part de leur premier abuseur. Voici un extrait des agressions chroniques étalées sur plusieurs années relaté par une répondante lors de l'entretien :

Ça commencé avec ma sœur pis mon frère, qui abusaient de moi quand j'avais 5 ans. C'est ma sœur qui a commencé. [...] La dernière fois qu'il m'a touchée, j'avais à peu près 12 ans ou 13 ans. Il m'a accroché dans les escaliers pour me violer et mon autre frère lui a demandé ce qu'il était en train de faire. Après ça, ça arrêté (Annie).

La nature du lien entre la victime et le premier agresseur varie énormément d'une répondante à l'autre. Dès les premiers entretiens, nous avons été frappée par la diversité des agresseurs. Les répondantes nous ont nommé avoir été abusées sexuellement par la fratrie, le père, le grand-père, une personne inconnue et une connaissance. Deux répondantes ont été victimes d'abus sexuels pour la première fois par leur grand-père. Pour l'une, il s'agit du grand-père maternel par alliance (conjoint de sa grand-mère) et pour l'autre du grand-père maternel. Il est important de mentionner que dans les deux cas, le grand-père avait préalablement agressé sexuellement d'autres membres de la famille. Voici comment l'une d'elles décrit son expérience :

Mon grand-père adoptif, qui m'a abusé pendant cette période-là, lui y avait une maison à trois étages pis y avait un petit appartement dans la cave un petit 3 et demi. Pis on dormait toute là, on vivait tous là dans le 3 et demi. Pis magiquement ma mère a pu s'acheter une maison de même. Elle ne travaillait pas pis, moi je pense qu'encore là il s'est passé des affaires que j'ai travaillé sans le vouloir dans la prostitution pour qu'elle s'achète une nouvelle maison (Carole).

Pour Émilie, son premier abus sexuel a été commis par un adolescent que sa tante hébergeait. L'agresseur ne faisait pas partie de la famille, mais c'était un proche. Elle le décrit d'ailleurs comme un membre de sa famille :

Pourquoi c'était enfoui longtemps dans ma tête, j'en ai aucune espèce d'idée, mais toute ma vie je savais qui s'était passé de quoi parce que j'avais des problèmes sexuels. Comment ça dérivé ? Bon, le gars que ma tante gardait, en même temps que nous les 4 enfants, qui étaient considérés comme de la famille là, lui y'avait un an plus vieux que moi et pis c'était le gars que je trouvais beau (Émilie).

En ce qui concerne Béatrice, elle est la seule qui a été abusée sexuellement pour la première fois par un inconnu : « *Moi j'ai eu un abus sexuel de la part d'un inconnu quand*

j'étais jeune, j'avais dix à peu près ». Quant à Fanny, son père a été son premier agresseur sexuel. Enfin, Annie a subi son premier abus sexuel par sa sœur et son frère aînés.

5.2 La présence de maltraitance durant l'enfance et à l'adolescence

À l'exception d'Émilie, toutes les répondantes ont été victimes au cours de leur enfance et à l'adolescence d'au moins une forme de maltraitance, soit de mauvais traitements psychologique, physique ou encore de la négligence. Les différences concernent les auteurs de cette maltraitance et la nature de la violence. Durant l'enfance, Béatrice a subi de la violence physique de la part de son père. Elle relate cette violence ainsi :

Heuuu, mon père, on en avait peur et moi j'en avais peur en tout cas. Heuuu, j'ai des souvenirs que c'est angoissant à chaque fois qu'il rentrait le soir. Avant qu'il rentre le soir, j'avais tout le temps peur, c'était comme un, il donnait des volées. C'était si y nous pognait en train de faire quelque chose ou dire quelque chose. Je marchais tout le temps les fesses serrées (Béatrice).

Fanny, quant à elle, a été victime de violence psychologique, physique et de négligence de la part de ses deux parents. Elle décrit d'abord la violence physique qu'elle a subie et s'attarde ensuite sur la négligence :

Ben c'est surtout me faire secouer, me faire repousser ou me faire pas jeter des objets directement dessus, mais à côté ou être témoin de toute la vaisselle qui se fait casser en l'espace de 5 minutes et des cris, c'était des choses comme ça. Ma mère m'a giflé souvent, elle a essayé de m'étrangler... (Fanny).

Pis à un moment donné, j'me souviens elle (mère) m'avait laissé avec ma petite sœur quatre jours, toute seule à 14 ans [...] j'étais prise, je devais m'en occuper tsé ma mère était pas là mais j'avais même pas de bouffe pis à un moment donné j'me souviens que ma sœur m'avait fait une crise parce qu'elle avait faim puis moi j'étais habitué comme : « *ben si t'as faim tu te fermes la gueule* » tsé faque j'lui disais : « *mais arrête de me demander de la bouffe, t'aura pas à manger c'est tout! Faut que tu te fasses à l'idée...* » mais tsé moi j'étais déjà habitué, mais elle avait quatre ans pis chez son père elle mangeait correctement tsé faque c'était difficile, c'était pas mal difficile... (Fanny).

Dorothée a été victime de violence physique de la part de son frère cadet et de sa mère ainsi que de violence psychologique de la part de sa mère. Elle résume la violence physique de son frère dans ces termes :

Oui agressé, sexuellement pour les deux filles, j'sais pas pour mon frère, on en a pas parlé, mais en tout cas physiquement oui. En nous tapant dessus, en essayant de nous étrangler, en nous tirant avec un revolver, même si c'était un truc à plomb, mais quand même ça faisait mal (Dorothée).

Elle relate ensuite la violence psychologique et physique dont faisait preuve sa mère : *« J'ai vécu aussi des agressions par rapport au fait qu'elle dénigrait ma race en disant que toutes les filles asiatiques étaient de toute façon des putes »*. La violence physique s'illustre comme suit : *« Mais c'était pas avec une ceinture donc elle disait que c'était pas grave, parce que elle, elle se faisait taper par son père et par sa mère avec une ceinture donc heu elle c'était juste avec son diamant, sa bague en diamant »* (Dorothée).

En ce qui concerne Carole, elle a été témoin de violence conjugale et elle a été victime de violence physique de la part de son beau-père. Elle décrit ainsi la violence de son beau-père :

Ben il ne battait pas mon grand frère parce que ma mère ne le laissait pas faire. Y a pas battu mon petit frère parce que mon petit frère était docile. Il m'a battu moi-même parce que moi je ne coopérais pas quand il voulait me sodomiser, pis qui voulait genre que je le suce ou que je fasse des affaires de même (Carole).

Finalement, Annie a été victime de violence psychologique et physique de la part de certains étudiants de son école primaire. Elle explique cette violence ainsi : *« Ben à cause de mon handicap, j'étais ça reject. On me battait dans la cour d'école »* (Annie).

5.3 Des abus sexuels de génération en génération

Nous avons constaté que le cycle intergénérationnel des abus sexuels était présent dans certaines familles des répondantes. On parle de cycle intergénérationnel des abus sexuels lorsqu'ils se perpétuent de génération en génération. La famille d'Annie, de Carole, de Dorothée et de Fanny ont vécu le phénomène du cycle intergénérationnel des abus sexuels.

Pour Annie, la situation est un peu différente, car c'est son oncle qui a abusé sexuellement de sa sœur aînée, et cette dernière a ensuite abusé sexuellement Annie puis son frère aîné : *« C'est ma sœur qui a commencé. J'ai su des années plus tard qu'elle a été abusée par mon oncle. Donc, elle a l'a reproduit les choses. C'est pour ça que je pardonne à*

ma sœur et mon frère ». Par la suite, le frère aîné et l'oncle l'ont abusée sexuellement, Annie décrit la reproduction des abus de son frère dans les termes suivants : « *Pas lui, c'est ma sœur qui a reproduit ce qui c'était passé dans la famille, quand ma sœur a lâché mon frère, mon frère s'est plus défoulé sur moi* ».

De plus, dans sa fiche sociodémographique, Annie nous informe que sa mère a été victime d'abus sexuel durant l'enfance, bien qu'elle n'ait pas abordé le sujet lors de l'entretien. Tout comme Annie, Carole nous indique dans la fiche sociodémographique que sa mère a été abusée sexuellement durant l'enfance, mais elle n'a pas élaboré le sujet lors de l'entretien.

Durant son enfance, la mère de Dorothée a vécu des abus sexuels de la part de son père qui a abusé sexuellement subséquemment sa petite fille :

Donc ma mère ben elle, elle avait été touchée, j'pense qu'elle de toute façon si ça lui arrivait à elle c'était normal que ça arrive aux autres, mais c'est elle qui me mettait chez lui (grand-père maternel) heu pour dormir. Bon j'pense que c'est ça vengeance à elle et comme elle disait : « de toute façon lui les asiatiques ils les aiment pas les asiatiques ». Donc heu... mais c'est pas grave, une personne c'est une personne (Dorothée).

Enfin, Fanny croit que sa mère a été abusée sexuellement par son grand-père, bien qu'elle ne le lui ait jamais avoué. Par contre, sa tante a révélé avoir été victime d'abus sexuels de la part de cette personne, pendant plusieurs années. Fanny a donc de la difficulté à croire que sa mère a été épargnée. En ce qui concerne son père, Fanny est convaincue qu'il a été victime d'abus sexuels durant son enfance, car il a une réaction démesurée lorsqu'il parle des prêtres de son pensionnat.

Mon père, je sais pas s'il a été abusé, j'suis porté à croire que oui, quand il a été pensionnaire parce qu'il dit tout le temps que son grand frère refusait des relations sexuelles avec un prêtre pis qu'il a triplé une année à cause de ça pis, mais il était tellement fâché contre ça, mais c'est à se demander [...] mais je sais que l'autre fois je lui demandais c'était quoi le nom de son pensionnat pis y'étais « J'VAIS JAMAIS TE DIRE ÇA! » il m'engueule là oui, oui, oui, oui, « ÇA M'ECOEURRAIS PIS JE VEUX PAS Y PENSER! » là t'as l'impression d'avoir comme un monstre-là qui sort de lui (Fanny).

5.4 La famille d'origine

Lors des entretiens, nous questionnions les répondantes dans le but de recueillir de l'information pour dresser un portrait de leur famille d'origine. Nous nous sommes penchée sur la structure familiale et les relations entre les membres de la famille. C'est dans cet ordre que nous présenterons nos données.

5.4.1 La structure familiale

Deux grands thèmes émanent des données sur la structure familiale : le type de famille et le nombre d'enfants dans la fratrie. Plusieurs types de famille se retrouvent chez les répondantes de cette étude, soit des familles nucléaires, monoparentales et recomposées. Deux répondantes ont grandi au sein de familles intactes de type traditionnel, c'est-à-dire que le père était le pourvoyeur et la mère était au foyer. L'une d'elle décrit sa famille de la manière suivante :

Le monde de campagne, on dirait que c'est souvent les femmes hein qui prend les guides, si on revoit nos grands-mères, la grand-mère à 5, 6, 7, 8 ribambelles faque c'est qui a les guides dans maison ben c'est la femme tsé, l'homme suit là, c'est elle qui a l'autorité de la cuisine. [...] Oui, oui y (oncle) travaillait sur la ferme le gros du travail, le gros de la manipulation... pas de la manipulation... mais comment j'te dirais ben ça... Heu le plus gros du contrat c'était ma tante qui l'avait là tsé faque mon oncle suivait là (Émilie).

Pour trois répondantes, leurs parents se sont séparés lorsqu'elles étaient enfant. Suite à cette séparation, les familles de Dorothée et de Fanny sont devenues des familles monoparentales. Dès lors, Dorothée habite avec sa mère et Fanny avec son père.

Oui, c'était pas une vraie séparation dans le sens relationnel, mais séparation pour des besoins professionnels, mais ensuite par contre quand j'suis revenue à Québec à l'âge de 4 ans, là y'a eu une réelle séparation de couple [...]. Non, à ce moment-là ma mère m'a quittée, ben nous a quittés pour retourner à Toronto et là j'ai été seule avec mon père (Fanny).

Finalement, suite à la sa séparation de ses parents, Carole habite avec sa mère dans une famille recomposée et voit son père uniquement l'été. Voici comment la famille recomposée s'est construite :

Ma mère elle, ben elle a laissé mon père, elle a habité dans du logement social, elle a été dans un genre de duplex en Ontario [...], ça ne se passait pas super bien. Ça s'est empiré quand elle a rencontré le père de ma sœur, pis lui c'est un alcoolique violent. Pis elle est tombée enceinte (Carole).

À l'exception de Fanny, toutes les répondantes proviennent d'une famille composée de quatre ou cinq enfants. En ce qui a trait à la différence d'âge entre les membres de la fratrie, elle varie d'un à dix ans.

Enfin pour deux répondantes, l'adoption fait partie de leur histoire familiale. Pour Annie, trois des cinq enfants ont été adoptés et quant à Dorothée, les quatre enfants ont été adoptés dans le même pays d'Asie de l'Est. Dorothée nous a décrit ainsi sa fratrie :

J'ai été adoptée à l'âge d'officiallement 4 ans et demi, mais j'avais 1 an et demi. J'étais la première de quatre enfants adoptés dans une famille occidentale blanche *européenne* [...] Ouais donc on est 4 enfants de l'*Asie de l'est* adoptés pas reliés. Heum après moi y'a eu une fille qui en fait avait son vrai âge donc elle avait vraiment 4 ans et demi, quand elle est arrivée. Puis j'ai eu un frère qui avait 4 ans et demi aussi officiellement, mais j pense qu'il était plus âgé. Puis, j'ai un plus petit frère qui avait 3 ans et demi quand il est arrivé, mais je pense qu'il était plus jeune. Donc y'a pas beaucoup de différence (Dorothée).

5.4.2 Les relations entre les membres de la famille

Nous avons accordé une attention particulière aux relations entre les membres de la famille, plus précisément à celle de la répondante avec sa mère, son père et sa fratrie. On peut dire que la relation entre les répondantes et leur mère diffère d'une à l'autre. Annie nous parle de sa relation avec sa mère et son père :

Mes parents, ma mère c'est le genre de personne très contrôlante, mon père est plus effacé, c'était plutôt ma mère qui prenait les décisions. Je viens quand même, malgré de toute ce qui s'est passé, j'ai quand même de très bons souvenirs de ma jeunesse. Mon père travaillait beaucoup, ma mère aussi. Ma mère c'était une personne qui était très indépendante financièrement, c'était très important. C'était les années où les femmes se libéraient beaucoup. Heuuu, au niveau de l'amour en eux autres, c'était la guerre froide, aucune chicane, aucune émotion, j'ai vue mes parents s'embrasser pour la première fois à 23 ans. Hummm, aucune tendresse entre eux autres, jamais. (Annie).

Béatrice estime avoir eu une bonne relation avec sa mère :

Ma mère était présente, c'était elle qui était à la maison tout le temps. Humm, je peux dire que j'ai eu un bon contact avec elle, relativement bon contact selon les circonstances, l'époque et puis le style d'éducation. J'ai appris récemment à ne pas blâmer, elle était l'héritière de ce qu'elle a reçu aussi (Béatrice).

Au cours de l'entretien, Carole n'a pas décrit sa relation avec sa mère. Néanmoins, elle nous a dit à plusieurs reprises que sa mère ne l'avait pas protégée contre les abus sexuels et qu'elle avait même été témoin de l'un deux, sans toutefois intervenir. Voici, comment Carole commente sa relation avec sa mère : *« Elle le savait pis elle n'a rien fait. Faque ça là bâti une jalousie, je me pose beaucoup de questions par rapport à ma famille, je me demande même si ma mère, c'est ma mère, si c'est pas quelqu'un d'autre, parce qu'il y a tellement de mensonges, je ne sais plus »* (Carole).

Quant à Dorothée, elle évoque qu'elle entretenait une belle relation avec sa mère durant l'enfance mais qu'au début de l'adolescence, la relation s'est détériorée. Elle parle de la relation avec sa mère dans les termes suivants :

À partir du moment où on était petit ça allait, tant qu'on fermait notre gueule, entre guillemets. Mais à partir du moment où j'ai essayé de revendiquer le fait que j'étais *d'origine d'un pays de l'Asie de l'est*. [...] j'ai vécu aussi des agressions par rapport au fait qu'elle dénigrait ma race en disant que toutes les filles asiatiques étaient de toute façon des putes en faite c'était déjà pas mal et que donc que mon père était un américain puisqu'il avait épousé ma mère comme ça et puis que il était parti (Dorothée).

Émilie, quant à elle, a vécu une situation familiale particulière, puisqu'elle a été confiée à sa tante à l'âge de 15 ans. Durant l'entretien, Émilie nous dépeint sa relation avec sa mère et sa tante :

Elle (mère) a toujours été malade [...] c'était pas une maladie qui était guérissable, [...] comme le lupus aussi sauf que s'tune maladie qui atteint les organes faque a moment donné ben est décédé [...] j'avais 30 ans quand est morte, faque elle a été malade comme une quinzaine d'années. [...] J pense qu'à quelque part ça me faisait mal de la voir malade, ça me faisait mal, j'aurais aimé ça avoir une mère en santé du fait qu'aussi j'm'éloignais d'elle tranquillement parce qu'elle était pas à mes côtés, pis ben aussi j'vivais renfermé avec tout ça, j'le disais pas, je l'évacuais pas, faque ma façon à moi ben c'était d'aller danser, pis de prendre de la boisson (Émilie).

Finalement, Fanny mentionne que sa relation avec sa mère a été douloureuse et empreinte de multiples abandons, de violence et de négligence :

Ma relation avec ma mère [...] a été hyper douloureuse, y'a eu de nombreuses séparations aussi [...] mon père m'empêchait de la voir. Mon père lui a fait croire que je ne désirais pas la voir. Mon père m'a fait croire que ma mère m'avait abandonné et donc y'a comme toute une espèce de construction de mensonges qui s'est créé autour de ma mère donc ma famille paternelle évidemment ont cru mon père (Fanny).

En lien avec la relation des répondantes avec leur père, nous avons été frappée par les différences. Il y avait un père affectueux, des pères absents, abuseurs et des pères violents. Dorothée et Émilie ont eu des pères absents. Le père d'Émilie travaillait et habitait à Montréal, pendant que ses enfants vivaient dans la région de Lanaudière. Elle illustre sa relation paternelle de cette manière :

Ben mon père ça se passait bien, dans le sens que c'est sûr que lui voulait qu'on manque de rien. Faque quand y arrivait en campagne, ben quand y venait nous chercher ben y nous achetait nos biscuits préférés, nos gâteaux, c'est sûr qui voulait qu'on reste à la maison [...]. On s'éloigne, on commence à faire nos vies, nos gangs, notre monde, on veut s'affirmer faque je pense que ça mon père trouvait ça dur un peu ça. Faque ça été un bout qui a été comme dur à passer (Émilie).

Annie décrit son père comme un homme effacé et absent, mais affectueux : « *Heuu, mon père était très affectueux, on s'entend affectueux normal. Ma mère était plutôt froide, des signes de tendresse il y en avait pas, très rare. C'était plus le côté intellectuel, je m'assoiais avec elle et on parlait des heures et des heures* » (Annie).

Contrairement à Annie, Béatrice subissait de la violence physique et des abus sexuels de la part de son père. Pendant l'entretien, elle souligne qu'il la terrorisait et voici comment elle parle de sa relation avec lui :

Lui je me rappelle quand j'étais toute petite, je pouvais pisser dans mes culottes à terre là, avant même qu'il ait détaché sa ceinture, qui est fini de détacher sa ceinture. [...] Aussitôt qu'il faisait le geste de détacher sa ceinture, je pissais là, là et je n'avais même pas reçu un coup. Faque c'était l'état de peur dans lequel l'enfant est mis (Béatrice).

Fanny nous a partagé avoir été victime d'abus sexuels, de violence physique et de négligence de la part de son père. Elle relate un de ses abus : « *Pis un soir je me souviens,*

j'avais demandé à mon père : « Fait moi un câlin s'il te plaît heu vient me border ou... », puis heu il m'a repoussé assez fort pour que j'me fende la tête, c'est pas » (Fanny).

Enfin, Carole a aussi subi de sévères abus sexuels de la part de son père, tellement qu'à l'âge de six ans, il la contraint à la prostitution :

Mon père avait des liens, je pense, avec le crime organisé, pis ça pouvait aller jusqu'au trafic d'humains pour la prostitution ou pour le test sur des humains, des affaires de même. Pis moi et mon frère on passait au travers de ça (prostitution) pour qu'il se fasse de l'argent. [...] Pis je sais qu'une de mes cousines, je ne sais pas si c'est une de mes cousines ou que c'est une autre petite fille, j'ai été témoin d'une excision. C'est très large ce qu'il faisait (Carole).

À propos de la relation entre les membres de la fratrie et les répondantes, certaines similitudes ressortent de leur discours, soit un manque de cohésion entre les membres de la fratrie et de l'isolement. Durant l'enfance, Carole entretenait une belle relation avec ses frères, mais la relation avec son frère aîné s'est détériorée avec le temps. Elle nous relate la relation avec ses frères :

La dynamique que j'ai été élevé c'est qu'un (frère aîné) a comme 4 ans de différence avec moi, pis il a été le petit préféré de mes parents, parce qu'il est vraiment devenu comme eux autres, tsé comme être hypocrite, manipulateur, pis tout le kit. [...] Pis en même temps, mon père avait la mentalité comme mon frère me disait ça il y a une couple d'années, mon père pensait que Jésus Christ allait naître dans la famille. Pis moi, je pense que mon père a pensé que c'était mon grand frère parce qu'il l'a traité vraiment comme, il l'a mis sur un pied d'estale, pis moi et mon frère a été traité comme de la merde (Carole).

Béatrice nous mentionne qu'elle se sentait isolée dans sa fratrie, elle le précise ainsi :

J'ai trouvé ça difficile dans le sens que ça faisait très isolé. J'étais tout le temps trop jeune pour jouer avec les plus vieux, ben selon eux autres là. J'étais trop jeune pour les suivre c'était traîner le bébé. Pis c'était la même chose pour moi, ma petite sœur, je trouvais ça plate. Non ça été à ce niveau-là dans le milieu familial, j'ai été extrêmement isolée, je trouve. Je trouvais que mon frère aîné pis ma sœur aînée jouaient souvent ensemble, faque moi j'étais tout le temps toute seule (Béatrice).

Quant à Émilie, elle décrit sa relation avec ses frères et sœurs comme étant distante, ils habitaient sous le même toit, mais chacun vivait indépendamment des autres.

Ben heu dans l'fond, on vivait tous sous le même toit, mais on faisait ce qu'on avait à faire. Parce que c'est sûr qu'on était différent en âge ok, pis s'est sûr que même si on a vécu les mêmes affaires, on les a vécus différemment [...] moi j'étais à l'âge de l'adolescence, plus vieille faque moi ben, j'étais toujours plus à l'extérieur de la maison. J'avais ma p'tite gang d'amis, mes amis heu, j'ai pris soin de ma p'tite sœur, la dernière, mais la deuxième j'étais plus loin d'elle. Pis mon frère, ben y'était plus jeune faque on s'est comme un p'tit peu distancé (Émilie).

Annie n'avait pas non plus une belle relation avec ses frères et sœurs. Elle a d'ailleurs été victime d'abus sexuels de la part de sa sœur et de son frère aînés. Voici comment elle décrit sa relation avec sa fratrie : « *Bien sauf que mon frère adoptif, pis même encore c'est problématique (la relation). Pour d'autres raisons, sans toucher [...]. Ça (les abus sexuels) commencé avec ma sœur pis mon frère, qui abusaient de moi quand j'avais 5 ans* » (Annie).

Dorothée avait une relation douloureuse avec son frère cadet, qui l'abusait sexuellement et la violentait physiquement, avec les autres membres de la fratrie, la relation était distante. Elle décrit sa relation avec sa fratrie de cette façon :

Ben en faite avec ma sœur c'était des relations normales de sœur à sœur c'est-à-dire on se disputait pour des vêtements des trucs comme ça. On se disputait jamais pour la bouffe par contre, mais elle se disputait souvent heu... en faite elle était assez proche de mon frère aîné jusqu'au moment où il l'a violé. Et donc heu, j'pense qu'à partir de ce moment-là, il est venu chez moi [...] il a des problèmes psychologiques et donc il était super violent. Il nous a enfermés, mis à part les assauts sexuels. [...] Il voulait nous tués donc ma mère lui avait acheté un revolver, ça n'a pas arrangé les choses et donc moi j'suis partie à l'âge de 13 ans (Dorothée).

Finalement, Fanny a été enfant unique jusqu'à l'âge de 10 ans, moment de la naissance de sa demi-sœur. Au fil des années, elles ont maintenu une relation positive, Fanny se sent proche de sa sœur :

Non, j'étais enfant unique à ce moment-là pis heu jusqu'à l'âge de 10 ans, ensuite ma mère a eu une petite fille avec un autre homme que mon père et puis là je suis devenu vraiment, on peut dire la grande sœur, on peut dire que je m'occupais souvent de ma demi-sœur, je l'aimais beaucoup, c'était mon rêve d'avoir une petite sœur (Fanny).

Faque c'était ça mais... ma petite sœur et moi on a finalement développé un lien, sur le tard, mais on s'parle aujourd'hui puis c'est cool, on s'apprécie beaucoup (Fanny).

5.5 Les conséquences des abus sexuels

Durant nos entretiens, nous évitions de questionner les répondantes sur les conséquences des abus sexuels décrites dans la documentation, car nous voulions que les femmes abordent d'elles-mêmes les conséquences pertinentes à leurs yeux. De plus, nous désirions éviter d'induire un biais ou soulever de l'inconfort. Néanmoins, nous avons jugé important de poser à toutes une question ouverte sur la consommation de SPA, afin d'en connaître davantage sur leurs conditions de vie. Trois types de conséquences ont été nommés : psychologiques, sexuelles et interpersonnelles. Plus précisément, les conséquences psychologiques sont la consommation de SPA, des difficultés scolaires, de la dissociation, une faible estime de soi et des troubles du sommeil. En ce qui concerne les conséquences sexuelles, il s'agit d'être sexuellement très active, de l'hypersexualisation, de l'abstinence et du manque de libido. Enfin les conséquences interpersonnelles comprennent être victime de rejet social, souffrir d'isolement et avoir de mauvaises fréquentations. Il est essentiel de mentionner que les répondantes de cette étude souffrent de plusieurs de ces conséquences.

5.5.1 *Les conséquences psychologiques*

À l'exception de Dorothée, toutes les répondantes ont consommé des SPA avec différentes intensités. Annie affirme avoir consommé en grande quantité toutes les SPA, à l'exception de l'héroïne. Toutefois, elle a cessé de consommer à l'âge de 19 ans. Elle relate ainsi son expérience avec les SPA :

J'avais beaucoup de partenaires, je prenais beaucoup de drogue. Humm, j'ai fait plusieurs tentatives de suicide, pis comme je manquais mon coup, je me suis même pendue. On s'entend qu'habituellement, quand on se pend, on ne manque pas notre coup. J'ai manqué mon coup, la branche s'est cassée. Pis la branche était solide, en tout cas je n'ai pas compris. C'est là que j'ai dit que j'allais partir en me droguant. Mais j'étais prudente parce que je ne voulais pas avoir de dépendance physique donc je n'ai jamais touché à l'héroïne (Annie).

Béatrice a aussi consommé plusieurs types de drogues. Pour ne pas sombrer dans la dépendance, elle avait comme principe d'essayer plusieurs drogues, mais de ne jamais consommer la même plus d'une fois, sauf pour la marijuana, qu'elle a adoptée à l'adolescence :

Je me suis mis à fumer du pot, j'avais 17 ans. Je n'ai jamais eu des problèmes de consommation, parce que je les prenais parce que je voulais, pis j'ai arrêté quand j'ai voulu [...]. Faque j'ai essayé plusieurs sortes de drogues pour faire l'expérience moi-même pour savoir si on me contait des menteries ou pas. Mais je m'étais fait un pacte avec moi-même, [...] je m'étais imposée d'essayer juste une fois chaque affaire. [...] Après, j'avais essayé les pilules, après j'avais essayé de l'acide, de la mescaline, pis j'avais essayé toutes sortes d'affaire. [...] Ça fait que c'est comme ça, entre 17-18 j'ai essayé beaucoup de choses, mais c'était vraiment des expériences, sauf pour le pot. Le pot, je l'avais adopté pour des raisons médicales, parce que le doctor me donnait des pilules pour le mal de ventre quand j'étais menstruée. [...] Le pot c'est excellent pour les douleurs menstruelles, y a rien de mieux... (Béatrice).

Carole, quant à elle, a essayé plusieurs SPA entre l'âge de 12 à 17 ans. Elle en a consommé en grande quantité jusqu'à ce qu'elle devienne abstinente à l'âge de 25 ans:

Ouais, j'ai commencé quand même tard comparativement à bien du monde à consommer de la drogue, mais j'ai commencé jeune à boire, j'ai commencé à 12 ans. Mais c'était vraiment occasionnel à 12 ans. La drogue c'était à 14 ans, j'avais quasiment 15 ans, c'était du pot. J'avais déjà fait de la « mess » à 15 ans mais ça m'avait rien fait. À 16 ans, je trippais sur l'acide [...] À (ville dans les Laurentides), c'est là que les drogues étaient accessibles, avant j'avais fumé la cigarette à 11 ans. La drogue que j'ai consommée en gros, c'est plus ici à Montréal quand je suis déménagée à l'âge de 19 (Carole).

Pour Émilie, la consommation de SPA est venue plus tard dans sa vie puisqu'à l'adolescence, elle consommait uniquement de l'alcool avec ses amis. À 45 ans, elle rencontre un homme polytoxicomane qui deviendra son conjoint. Ce dernier a initié Émilie à certaines drogues, ce qui l'amène à développer une dépendance à la cocaïne et à l'ecstasy. Émilie nous confie que la drogue lui a permis de s'épanouir sexuellement. Elle décrit son expérience avec la drogue ainsi :

Faque y (conjoint) commence à me faire fumer [...] faque là les bécotages pis la j'vois que ça m'allume sexuellement... [...] Faque là y commence à me faire prendre de la coke, là c'est à toutes les fins de semaines. J'ai hâte que les fins de semaines arrivent là, mais moi j'travaillais tout le temps les fins de semaines, faque lâche un contrat, pis lâche un contrat pis j'veux pu aller travailler pis là je commence à maigrir pis là wow! [...] En tout cas bref, j'ai la « shape » que je veux, [...] Pis là on commence l'ecstasy [...]. Parce que là nous autres on tripait sur les films de cul, faque là ben on aimait la coke, l'ecstasy pis on avait notre pote pis les films de cul, on avait les 3 pis pardessus ça j'buvais du vin... parce que moi j'ai toujours été une fille qui prenait ses 2 ou 3 verres de vin par soir (Carole).

Finalement, Fanny a également expérimenté plusieurs drogues au cours de son adolescence. Entre l'âge de 16 et 17 ans, Fanny habite une réserve indienne, cette période est celle où elle consomme la plus grande quantité de drogues. Elle cesse de consommer peu avant l'âge de 18 ans, croyant que les agressions sexuelles cesseraient à sa majorité et qu'ainsi elle n'aurait plus besoin de consommer. Fanny raconte :

Ouais, peut-être qu'à un moment donné j'suis allée un peu fort (la consommation) dans le fond, vers 16-17 ans sur la réserve. Pis après la réserve, j'suis allée comme un petit peu plus fort que mais je me suis arrêtée parce que je savais que j'allais bientôt avoir 18 ans pis qu'à 18 ans dans ma tête toute va être fini. Mon cauchemar va être fini faque ouais j'ai consommé quand même [...]. Mais de l'âge de 12 à 17 ans j'avais commencé, ben oui c'était pour oublier (Fanny).

Mise à part Émilie, toutes les répondantes ont eu des difficultés scolaires. Annie avait un sérieux trouble d'apprentissage durant ses études primaires et secondaires. À 15 ans, elle abandonne l'école et y retourne à l'âge de 24 ans.

Non, j'avais un trouble sérieux d'apprentissage [...]. Seulement en secondaire 3, ils m'ont amené dans une classe, à l'époque ça s'appelait Médiégo, aujourd'hui c'est cheminement particulier. [...] ils voulaient me faire montrer un métier, secrétaire, quand j'étais analphabète fonctionnelle. J'ai lâché d'ailleurs, j'avais 15 ans (Annie).

Quant à Béatrice, elle n'obtient pas de bons résultats et est continuellement parmi les dernières de la classe. Elle affirme que cette difficulté scolaire a eu un impact négatif sur son estime de soi :

Moi je n'étais pas, dans ce temps-là on disait, qu'il y en avait des bons pis des pas bons. Moi j'étais dans les pas bonnes, c'était les notes dans ce temps, ça fait que moi j'étais toujours dans les cinq dernières. Quand c'était les bulletins là, ils les appelaient par ordre, la meilleure allait chercher son bulletin la note était donné jusqu'à la dernière et j'étais toujours dans les cinq dernières. Faque c'est lourd à porter. [...] Ça fait que ça aussi ça l'a alimenté la non estime (Béatrice).

Carole n'élabore pas sur son rendement scolaire mais elle nous informe qu'elle a quitté l'école avant même d'avoir complété ses études secondaires. En ce qui concerne Dorothee, elle réussissait bien à l'école avant d'être victime d'abus sexuels. Suite aux premiers abus sexuels, ses résultats scolaires diminuent drastiquement. Elle décrit cette situation ainsi : « *En faite, jusqu'à la quatrième, jusqu'au moment où je me suis fait, ça allait quand même j'avais*

des B, des B+ et puis à partir du moment où j'ai commencé à avoir des problèmes avec mon frère et puis là ça a « dropé » » (Dorothée).

Tant qu'à Fanny, elle avait un sérieux trouble de concentration à l'école, ce qui entraîna de mauvais résultats et des échecs scolaires. À la fin de ses études secondaires, elle est placée dans une classe à cheminement particulier. Au sein de cette classe, elle n'obtient toujours pas de bons résultats et abandonne finalement l'école à 15 ans. Par la suite, elle fait des études collégiales mais elle n'élabore pas sur le sujet. Fanny illustre son trouble de concentration de cette manière :

Moi à l'école, j'étais très absente. J'étais incapable de me concentrer, j'avais des troubles d'apprentissage. Je n'avais pas vraiment des troubles d'apprentissage, mais j'avais des troubles de mémoire, y'avait des choses que je ne me souvenais pas. On disait : « Fanny elle fait des fautes d'inattention des fois » mon esprit partait ailleurs. J'ai très peu de souvenirs à l'école, vraiment j'me souviens pas de grand-chose [...] on m'a toujours dit : « T'es dans ta bulle ». Non, non je réussissais très mal (Fanny).

Lors des entretiens, certaines répondantes disent souffrir de dissociation. Annie, Béatrice et Carole ont oublié plusieurs détails de leurs agressions à caractère sexuel, elles ont même effacé complètement de leur mémoire certaines d'entre elles. En raison de la thérapie, certains détails refont surface, ce qui les amène à reconstituer leur histoire. Annie raconte comment elle a réalisé qu'elle faisait de la dissociation :

J'ai essayé de mettre cela de côté, et puis à un moment donné, [...] c'était la première fois que je réalisais que je faisais de la dissociation, j'ai eu peur avec un homme et puis, je me suis retrouvée quatre heures plus tard dans ma voiture en train de conduire sur le pont Jacques Cartier et puis je ne savais même pas ce qui c'était passé. C'était la première fois que je le réalisais (Annie).

D'après Carole et Émilie, leur estime de soi a diminué suite aux abus sexuels. Avant le premier abus sexuel, Émilie était le leader de son groupe d'amis, elle aimait se vêtir de vêtements moulants et courts. Suite à l'abus sexuel, elle ne se sent plus en mesure d'assumer son rôle de leader, elle grossit et s'habille de vêtements amples. Émilie relate :

Oui ça m'a changé parce que moi j'étais la fille, [...] j'étais une fille entreprenante, j'étais une fille de gang, pis si je me souviens à la polyvalente j'étais une meneuse [...]. Pis c'est vrai que quand le geste m'est arrivé, tu le vois pas du jour au lendemain, mais c'est vrai que j'ai perdu comme un petit

peu une identité, la meneuse on dirait que ça s'est comme estompé. Parce que j'ai comme eu l'impression de perdre un estime de moi, mais là sur le coup tu t'en rends pas compte, mais là c'est avec le recul là oui j'peux faire une comparaison (Émilie).

Pour Carole, cela se manifeste dans ses rapports avec les hommes. Elle ne se sent pas à la hauteur de certains hommes et ne se croit pas assez bien pour eux. En outre, elle dit mériter d'être avec des hommes violents comme ceux qu'elle a connus, elle l'exprime ainsi :

Je me suis souvent imaginée dans ma tête, avant de rencontrer le père de ma fille, je me disais que je méritais juste de me trouver un *asshole* qui me battrait et qui me traiterait comme de la merde, pis que je devrais me soumettre genre à ces désirs qui soient n'importe quels (Carole).

Deux des répondantes nous ont fait part de leurs troubles du sommeil. Durant l'adolescence, Béatrice fait de l'insomnie. Pour pallier à son problème, elle consomme de la marijuana tous les jours. Depuis l'enfance, Fanny fait aussi de l'insomnie et des cauchemars à répétition. Suite à sa dernière agression, Fanny souffre de stress post-traumatique et ne dort pratiquement plus. Elle décrit son état après l'agression :

Ben surtout ce qui est difficile c'est que ça prend tellement de place que j'arrive pas à travailler ou quelque chose. C'est surtout de l'aide au niveau financier pis qui est difficile à aller chercher. Ça commence à aller mieux parce que en faite, j'arrivais pu à dormir depuis une coupe d'années pis j'commence à dormir, à pu me réveiller. J'ai encore des cauchemars qui me réveillent, mais à un moment donné c'était comme plus possible de dormir, mon système est devenu comme complètement capoté là (Fanny).

5.5.2 Les conséquences sexuelles

Lors des entretiens, nous avons été étonnée par la quantité de problèmes sexuels développés par les répondantes suite aux abus sexuels. Carole, Émilie, Dorothée et Fanny ont eu beaucoup de partenaires sexuels. Elles ont de la difficulté à dire non à une avance sexuelle car, selon elles, c'est la seule manière d'obtenir de l'affection de la part des hommes, le propos d'Émilie l'illustre bien :

Par après (abus sexuel), j'étais une fille qui avait la jambe légère parce que r'garde le premier geste que j'avais eu ... pour moi un gars qui m'aimait pis qui me donnait de l'attention c'est un gars qui me pognait les seins parce que j'avais eu ça comme première impression (Émilie).

À l'adolescence, Annie et Carolé se décrivent comme des jeunes filles hypersexuées. Elles sont très actives sexuellement et les autres jeunes les taquent à ce sujet. Annie nous parle de son adolescence :

J'étais hypersexualisée. Ça me fait rire, qui se réveille, parce que ça existait dans mon temps. Les chandails à bedaine ça toujours existé à ce que je sache. Hummm, j'étais incapable de dire non à un gars. J'avais beaucoup de partenaires, je prenais beaucoup de drogue [...] Je faisais des jeux sexuels dans les parcs pis tout ça. J'étais étiquetée comme une salope (Annie).

Quant à Béatrice, elle ferme la porte à la sexualité suite à l'abandon de son conjoint en début de grossesse. Elle ne laisse aucun homme entrer dans sa vie et se dédie entièrement à son fils. Avec le temps, elle se construit des barrières pour se protéger. Voici comment Béatrice décrit son problème sexuel :

En fait, si j'ai commencé à consulter y a peut-être dix ans de ça, une travailleuse sociale, parce que y remontait des affaires à la surface que je comprenais pas par rapport à ma sexualité. Parce que j'ai mis une clé sur ma sexualité, j'ai fermé la porte à toutes relations possibles avec les hommes il y a 20 ans de ça à peu près. [...] J'ai claqué la porte, les gars s'était fini, les hommes c'était fini, pis même c'était les femmes aussi, c'était les relations sexuelles. Parce qu'en fait après la relation que j'ai eu avec une femme, je ne voulais plus de relation avec les femmes non plus. [...] Mais j'ai construit des barrières pis je ne suis pas rendue compte à quel point ces barrières-là seraient un jour dure à déconstruire (Béatrice).

En ce qui concerne Émilie, elle a souffert d'un manque de libido et de plaisir sexuel pendant plusieurs années. Elle raconte :

Ça me faisait pas de bien, j'avais cette relation-là, c'était pour avoir l'attention d'un homme pis l'affection d'un homme. Mais coté sexuel, je ne jouissais pas. Si j'étais deux semaines sans le voir ben r'garde s'pas grave chu pas en manque pis chu pas en train d'arracher les murs parce que je n'ai pas ta sexualité (Émilie).

5.5.3 Les conséquences interpersonnelles

Annie, Béatrice, Carole et Dorothée ont été victimes de rejet social et d'intimidation au cours de leur enfance et à l'adolescence. Elles ont eu très peu d'amis et vécu beaucoup de solitude. Annie a même subi de la violence physique de la part des autres enfants. Carole explique le rejet social qu'elle a vécu de cette façon :

À l'école depuis un jeune âge, on (elle et ses frères) s'est fait niaisé. On s'est fait nourrir par l'idéologie de secte, qu'à un moment donné, il va y avoir un gros changement dans le monde. Pis tout le monde méchant allait mourir, y aurait juste les bons, pis là on pourrait se métamorphoser en bibittes. [...] Faque le monde nous prenait un peu comme des freaks (Carole).

Contrairement aux autres répondantes, Dorothée et Fanny ont aussi été victimes de racisme de la part des autres enfants de l'école. Dorothée raconte : « *À l'école, ça allait, j'me souviens pas vraiment qu'on se soit fait vraiment tabasser, mais on s'est fait souvent insulté de : « ching-chang-chong » heu : « retourne dans ton pays » des trucs comme ça* » (Dorothée).

Suite au rejet social, l'isolement fait partie de la vie de toutes les répondantes, hormis Émilie. Durant l'enfance et à l'adolescence, Annie est très réservée, solitaire et ne parle pas beaucoup. Elle a de la difficulté à créer des liens car elle est incapable d'aimer et de faire confiance aux autres. Aujourd'hui, elle est toujours solitaire, néanmoins elle dit bien vivre avec cette solitude : « *J'étais une petite fille très réservée, je ne parlais pas. D'ailleurs j'avais un trouble de langage, donc ça aidait pas. J'étais très très renfermée. Très solitaire, je pouvais m'amuser toute seule pendant des heures et des heures chez nous* » (Annie).

Dorothée était aussi une enfant excessivement solitaire, souvent confinée seule dans sa chambre. À l'école, elle a une seule amie et la voit uniquement à cet endroit. Voici comment Dorothée parle de sa solitude :

Non j'étais assez solitaire, c'est-à-dire ma sœur c'était le seul contact puisqu'elle elle avait pleins d'amies et puis moi j'étais contente qu'elle ait des amies et puis heu ça me suffisait parce que j'étais toujours enfermé dans ma chambre. J'avais qu'une amie qui avait un bec de lièvre avec qui on discutait un petit peu, mais c'était toujours à l'école, elle venait rarement à la maison aussi, parce que mes parents n'ont pas d'amis non plus. Mon père avait un ami, mais on pense que c'était son amant, ma mère disait toujours que c'était son amant et donc c'était un petit peu... et lui venait parfois à la maison (Dorothée).

Finalement, Carole vit de l'isolement durant son enfance. Elle aurait aimé créer des liens avec les jeunes de son école, mais elle sentait qu'il y avait un mur qui la séparait d'eux. Aujourd'hui, Carole s'isole volontairement pour se protéger de son ex-conjoint. Elle fait des crises de panique lorsqu'elle est en contact avec son passé. Elle décrit sa situation actuelle :

J'ai eu un appartement social, il y a un petit bout, ben depuis le mois de septembre, ben j'habite là c'est beau c'est propre mais je ne suis pas contente d'être là. Je me sens comme si j'étais réfugiée là-bas. Il faut que je me cache, parce que quand je vois le monde qui fait les choses qui m'ont faite, comme les affaires qui sont plus récente, comme par rapport au père de ma fille. Ben là je pique des crises d'angoisse, je les haïs tellement, pis j'ai honte pis je sens toute sorte d'affaire que je ne veux pas sentir, faque je m'isole (Carole).

Au cours de leur adolescence et au début de leur vie adulte, Béatrice, Carole et Fanny ont de mauvaises fréquentations. Pour une courte période, Béatrice côtoie des utilisateurs de drogues injectables. Béatrice est tellement désespérée de se faire des amis, qu'elle se tourne vers des consommateurs, les seuls à bien vouloir d'elle :

Oui ça m'avait tellement manqué des amis, qu'un jour j'ai rencontré une gang d'amis qui voulait bien être mes amis, c'était une gang de junkies. Ça fait que je me suis tenue avec une gang de junkies, sauf qu'heureusement je ne suis jamais devenue junkie. Je me suis jamais piquée malgré que j'ai fait une fois l'expérience de, mais ça n'avait pas marché, pis j'avais pas recommencé là. Mais j'ai pris des pilules avec eux autres (Béatrice).

Fanny fréquente également des jeunes délinquants pour une courte période. Pour elle, l'isolement est également la raison qui l'a poussée vers eux. Au cours de son adolescence et au début de sa vie adulte, Carole adopte le mode de vie punk. Elle a des amis punks avec qui elle squatte des immeubles à Montréal et elle consomme des SPA. De plus, certaines personnes de son groupe l'agressent sexuellement. Carole décrit ainsi le milieu punk :

Je dirais que c'était une maison de débauche dans le fond, c'était un appartement, comme y a gros dans le milieu punk, des blocs appartements qui ont été monopolisé par des punks qui trippent pas mal *crosty*. Les lieux sont très sales, pas ordonnés, pis ils se saoulent la gueule, pis ils font plein de drogue, pis ils font du sexe avec tout le monde. On peut même filmer des petits films *porn* pis des affaires de même, c'est dans le genre. Pis on va tsé, ils font beaucoup de stéréotypage, si tu ne rentres pas dans un certain stéréotype, qui est considéré une bonne personne, ben on va te traiter comme de la marde, même si tu n'as rien fait à personne vraiment (Carole).

5.6 Les situations de revictimisation durant l'enfance, à l'adolescence ou à l'âge adulte

Rappelons que l'on parle de revictimisation dès la deuxième agression par un nouvel agresseur. Les répondantes de cette étude ont toutes vécu une situation de revictimisation, soit durant l'enfance, à l'adolescence ou à l'âge adulte. Nous avons identifié quatre types de

revictimisation : l'abus sexuel durant l'enfance et à l'adolescence, l'agression sexuelle à l'âge adulte, la violence conjugale et les réactions des proches en lien avec les abus sexuels.

À l'exception d'Émilie, toutes ont été revictimisées durant l'enfance et à l'adolescence puisqu'elles ont vécu d'autres abus sexuels. Vers l'âge de 10 ans, Annie a été victime d'un abus sexuel ponctuel de la part de son oncle. Par la suite, elle a subi du harcèlement sexuel de la part de cet oncle et ce, jusqu'à tout récemment. À 17 ans, elle est abusée sexuellement par un garçon qu'elle rencontre dans un bar. Annie décrit cet abus sexuel :

Cette agression-là, la seule chose que je souviens c'est que j'étais dans un bar, j'ai pris un verre avec un gars et je me suis sentie comme bizarre. Je suis sûre et certaine qu'il a mis quelque chose dans mon verre, par le *feeling* que j'ai. Et je me suis retrouvée chez lui en train de me faire enculer. Et quand il s'est endormi, y avait des photos sur la table, j'ai pris les photos et j'ai parti (Annie).

À 17 ans, Béatrice vit de la revictimisation, c'est dans ce contexte qu'elle perd sa virginité. Elle raconte :

C'était dans un logement quelque part où on pouvait faire l'amour ensemble et puis on est entré dans cette chambre-là. Puis je me suis couchée, puis là il s'est couché par-dessus moi, puis il a commencé à essayer de me pénétrer. Mais ça me faisait mal parce que c'était la première fois, puis il continuait à s'essayer là. Tout d'un coup, pendant que je suis dans cette position-là, j'ai les deux jambes en l'air et puis j'ai lui par-dessus moi et puis là, je sentais qu'il essayait de me pénétrer mais je sentais d'autres touchers autour qui n'étaient pas normal. J'allais toucher là où je sentais, c'est quand j'ai enlevé mes mains, je les sentais encore. Je me dis : « Voyons donc, qu'est-ce qui se passe? », puis là je m'étire, *criss* y avait un autre gars dans la pièce qui avait réussi à rentrer sans qu'on l'entende et puis il me touchait pendant que l'autre essayait de me pénétrer, lui y me touchait, faque là j'ai capoté (Béatrice).

Peu de temps après, le père de Béatrice commence à l'abuser sexuellement. Les abus sexuels se poursuivent jusqu'à temps qu'elle le confronte à l'âge de 23 ans. Selon Béatrice, son père commence à l'abuser sexuellement dès qu'il a réalisé qu'elle n'est plus vierge :

Je ne sais pas, je pense qu'il a dû commencer avec moi. Parce que j'en avais 17 pis, elle (sœur) en avait 13, et pis je pense qu'il s'est aperçu probablement que je n'étais plus vierge, y a dû se rendre compte que j'avais déjà commencé. Alors il s'est dit qu'il salissait rien, pis c'est là que les abus ont commencé (Béatrice).

En ce qui concerne Carole, la revictimisation débute durant l'enfance, puisqu'avant l'âge de 3 ans, elle a été abusée sexuellement à répétition par son père et son grand-père. À 6 ans, son père prostitue Carole et son jeune frère. Aujourd'hui, elle a très peu de souvenirs de cette période, mais en garde quelques images. Par la suite, elle a vécu de la violence physique mais aussi des abus sexuels de la part du conjoint de sa mère. Carole décrit dans ses termes les cours d'éducation sexuelle de son père :

Mon père, je pense qu'il nous montrait c'était quoi l'éducation sexuelle entre moi et mes frères. Faque il nous montrait graphiquement, alors mes frères auraient participé mais ils ne savaient pas vraiment ce qu'ils faisaient, ils faisaient ce qu'on leur montrait. Ouais genre c'est comme ça qu'on fait ça, regarde check je vais te le montrer. Et puis c'est allé loin? Je pense la pénétration et puis ça c'était plus quand on était, pas quand j'étais bébé, quand on était un peu plus vieux, j'avais comme 4 ou 5 ans (Carole).

À 11 ans, Dorothée est revictimisée en raison des abus sexuels commis par sa mère. Elle les décrit ainsi :

J'ai grandi plus grande que la moyenne des asiatiques. J pense qu'elle (mère) est bisexuelle, mais l'a elle a voulu afficher sa bisexualité donc heu j'ai vécu aussi des attouchements par elle, mais à partir du moment où j'ai grandi, j'étais plus grande qu'elle (Dorothée).

Quant à Fanny, elle est revictimisée à 14 ans par deux hommes d'une trentaine d'années qu'elle rencontre dans un café, ils la droguent et l'abusent sexuellement. C'était la première fois que Fanny avait une relation sexuelle avec pénétration. L'année suivante, demeurant dans une réserve indienne, elle est victime de deux nouveaux abus sexuels. Elle raconte l'abus sexuel du beau-frère de son copain :

Oui c'était le chum de la sœur de mon amoureux, je rentrais chez nous le soir et il m'a pris dans un sous-bois pis ça s'est passé comme ça. J pense ce soir-là j'avais faite la fête un peu. J'avais bu peut-être 3-4 bières et j'étais plus ou moins comme, après une bière j'suis déjà un peu, faque là j'avais comme quatre bières dans le corps c'était comme un... il m'a violé pis j'suis partie pis j'étais tellement mal après. Surtout je me sentais coupable vis-à-vis ma belle-sœur, j'avais l'impression d'avoir tricher avec son mari parce qu'ils étaient mariés pis face à mon copain (Fanny).

En plus des situations de revictimisation durant l'enfance et à l'adolescence, toutes les répondantes, sauf Émilie, ont été victimes d'agressions sexuelles à l'âge adulte. À 18 ans, Annie a été sous l'emprise d'un gang de rue, ils l'ont violée et obligée à se prostituer : « Je

me suis faite agresser à l'âge de 18 ans, par une gang, ils m'ont obligé à faire de la prostitution, je me suis enfuie et ils m'ont retrouvé, ils m'ont reviolée » (Annie).

Béatrice, quant à elle, a été victime de plus d'une dizaine d'agressions sexuelles. Elle garde très peu de souvenirs de certaines d'entre elles, mais tranquillement, avec la thérapie, les souvenirs refont surface. À 18 ans, elle rencontre des jeunes hommes le soir de la Saint-Jean-Baptiste. L'un d'eux l'invite chez lui, elle le suit et il l'agresse sexuellement. Béatrice décrit cette agression sexuelle :

Pis là tout d'un coup, chacun prend son bord. Y avait ce gars-là qui me disait que chez lui, il avait tout ce qu'il fallait pour faire la carte du ciel et pis il m'a attiré chez lui. Ben là, aussitôt que j'ai rentré un pas dans sa chambre, y a barré la porte en arrière de moi, pis il m'a violé. Cette fois-là j'ai essayé de me défendre violemment. J'ai senti que, plus je serais violente, plus qu'il le serait. J'ai appelé ça mon premier viol parce que pour moi celui-là c'était évident. C'est évident que s'en était un (Béatrice).

Carole est dans la vingtaine lorsqu'elle est agressée sexuellement à une fête chez des amis. Au cours de la soirée, elle consomme beaucoup d'alcool et un garçon met de la drogue dans son verre. Carole relate son agression sexuelle :

Pis là il dit : « Ah! J'ai mis de quoi en passant dedans ». Pis là j'ai dit : « Quoi, là », il me dit : « Il y a de la mess », pis là j'étais comme je vais le boire, je ne pouvais plus me sentir. Pis là, je lui ai demandé de la bière à tout le monde deux ou trois fois après avoir bu le fond de bière parce que ça goûtait tellement fort pis c'était *dégeulasse* pis là je voulais le rincer pis en même temps je voulais me saouler la gueule, parce que je voulais plus rien sentir. Pis là quand je me suis réveillée, ben y avait pu personne, pis ce gars-là était en train de me lécher le trou de cul. Il voulait que j'aille baiser avec lui dans le lit du gars que je venais juste de lui faire une déclaration. Pis je lui disais : « Non, non, non », pis en fin de compte il me l'a demandé et en fin de compte j'ai cédé. Pis là, ça a fait le gros scandale (Carole).

À 18 ans, Dorothee se fait agresser sexuellement à la sortie d'un bar par trois jeunes hommes. Elle relate l'agression sexuelle comme suit :

Ben vers 18 ans, c'était un truc malchanceux je pense, j'étais sortie en boîte, parce qu'il y avait une boîte tout près de chez moi et puis je suis rentrée et comme je m'habillais plus féminine, j'avais une mini-jupe et des hauts talons ben là je me suis fait agressé par trois gars. Mais c'est tout après cet événement-là j'ai plus porté de jupes, j'ai décidé de porter juste des pantalons et des souliers pour courir vite (Dorothee).

C'est à 18 ans qu'Émilie consulte un psychologue qui lui fait des avances sexuelles et tente de l'agresser sexuellement. Elle décrit sa rencontre avec le psychologue :

R'garde à 18 ans, j'avais voulu aller consulter, j'avais eu un rendez-vous avec un psychologue à l'hôpital [...], un bonhomme d'une soixantaine d'années pis y'avait voulu me pogner les seins. [...] Ouais, ouais, lui m'avait dit : « Moi j'fonctionne pas de la même façon que mes confrères », [...] mais y dit : « moé j'reste pas ici en arrière de mon bureau », y dit : « j'm'assois toujours en face de mes patientes comme nous on est assis ». [...] Et pis l'a y m'racontait qu'y allait dans les camps de nudistes et puis que depuis qu'il avait découvert les camps de nudistes quand on se promène tout nu ou avec un maillot de bain si on est bien dans notre peau ça nous dérange pas et pis là y'a voulu me pogner les seins pis j'me suis reculée pis y dit le jour où ça te dérangera pas de te faire pogner les seins tu vas être bien dans ta peau (Émilie).

Hormis Béatrice, toutes les répondantes ont vécu de la violence conjugale. Annie a également vécu de la violence psychologique et sexuelle de la part d'un conjoint et elle a une peur excessive de cet ex-conjoint. À chaque fois qu'ils se voient, il l'agresse sexuellement. Elle décrit cette relation de la manière suivante : « *Hummm, j'ai fait beaucoup de in and out. J'ai réussi à partir à 24 ans. Et puis il a fallu que je parte en Europe, pour pouvoir. [...] il était violent psychologiquement et sexuellement* » (Annie).

Tout comme Annie, Carole a subi de la violence psychologique et sexuelle de la part du père de sa fille. Tout au long de leur relation, son conjoint désirait garder leur relation amoureuse secrète. Ils n'ont jamais habité ensemble et il s'est introduit chez elle pour l'agresser sexuellement. Enfin, elle mentionne que son ex-conjoint ressemble à son père, c'est-à-dire qu'il est menteur, manipulateur et voleur :

Ben, il me manipulait ben gros pour obtenir ce qu'il voulait de moi, il me mentait, il m'a manipulé et menti pour se servir de moi, pour me voler pis il me trompait [...]. Pis là quand je me sentais mieux, ben il m'a quasiment battu ce gars-là, il s'est retenu mais il m'a pogné la mâchoire de même à la place. Ça c'était comme dans les deux derniers mois, ça s'en venait, il m'aurait battu, il a battu sa blonde d'avant. Faque ça aurait juste dégringolé plus si j'avais resté avec lui (Carole).

En ce qui concerne Dorothée, elle a vécu de la violence de la part de deux conjointes. La première consommait beaucoup d'alcool et était violente physiquement. Dorothée décrit la violence de cette conjointe : « *Elle tapait, elle tapait puis à un moment elle a cassé une vitre*

et puis elle a commencé à vouloir me couper et puis j'ai dit là « j'veux pas me suicider pour toi et puis j'vais pas non plus avoir de marque » j'ai quelque marques puis là j'ai décidé de rompre » (Dorothée). La deuxième conjointe de Dorothée est violente psychologiquement. Au moment de l'entretien, elles s'étaient quittées quelques mois auparavant.

Émilie, quant à elle, a eu plusieurs conjoints manipulateurs et contrôlants. Elle décrit son comportement de soumission à ses conjoints :

Le contrôle ben r'garde-moi quand j'les rencontrais j'avais une identité, mais finalement quand j'le laissais j'tais rendu avec une autre identité qu'eux autres voulaient ben tsé. Comme un entre autre, quand je l'ai rencontré, y mangeait juste du poulet pis du poisson genre un peu « grano » si tu veux là, qui fumait pas. Moi j'fumais deux paquets par jours, faque là quand je l'ai laissé ben j'fumais plus, j'mangeais plus de viande. J'avais perdu 15 livres parce qu'y aimait pas les grosses, parce qu'y aimait pas les filles qui fument j'avais arrêté de fumer tsé [...]. Pis là ben pourtant j'avais une belle identité, mais là était changé pour l'identité qui aurait voulu (Émilie).

Fanny a aussi eu une relation amoureuse empreinte de violence sexuelle, psychologique et physique. Cette relation a débuté par une agression sexuelle et s'est terminée par une tentative de meurtre. Elle décrit cette relation : *« J'ai revu ce gars-là finalement, pis y'a eu des agressions de sa part, qui ont même été jusqu'à une tentative de meurtre au mois de janvier. Faque là, moi j'ai décliqué, j'ai finalement décliqué, j'ai consulté, j'ai eu IVAC en tout cas... »* (Fanny).

Finalement, certaines répondantes considèrent avoir été revictimisées par la réaction de leurs proches au sujet des abus sexuels. Fait important, ce type de revictimisation émerge des données de cette étude et est décrit par les répondantes. À l'âge de 10 ans, Béatrice est victime d'abus sexuels de la part d'un inconnu dans la ruelle derrière sa maison. Sa mère, qui a été partiellement témoin de l'événement, questionne ensuite sa fille sur les circonstances. Béatrice nous relate que la réaction de sa mère a été plus traumatisante que l'abus sexuel lui-même :

Là, là elle me faisait capoter, à chaque fois que je lui racontais, elle me forçait à raconter, mais à chaque fois que je lui disais ce qui c'était passé, a criait, criait. Faque a m'a fait peur, pis je lui ai jamais raconté, je lui ai jamais dit la vérité. Et puis, je n'ai jamais dit parce que c'était comme, je ne sais pas, je le prenais comme si c'était moi qui n'étais pas correct et pis c'était un

péché à cette époque-là, même si elle ne me le disait pas, je veux dire j'ai compris.[...] Faque moi j'ai compris que j'étais peut-être mieux de me taire. Mais là, moman s'est mis en devoir de me dire ce qui aurait pu m'arriver. Là j'aurais pu me faire violer, mais je ne sais pas c'est quoi se faire violer. Pis suite au viol, j'aurais pu me faire tuer, et pis là elle a sorti des articles de journaux et puis là elle m'a montré, c'était l'histoire à cette époque-là, [...]. Y a eu neuf infirmières qui se sont faites violer et tuer. [...] J'ai eu tous les détails de l'histoire. C'est ce qui aurait pu m'arriver. Pis y en a eu d'autres histoires qu'elle a rajouté, et des histoires de viol, puis des histoires de meurtre après le viol, ça été ça mon éducation sexuelle (Béatrice).

Carole parle aussi de l'attitude revictimisante de sa mère. Elle a été témoin des abus sexuels commis envers Carole et n'est pas intervenue. Le comportement de sa mère a eu l'effet d'une double agression, comme l'explique Carole :

Oui, il (beau-père) me sodomisait. Je me rappelle une fois qu'il m'a sodomisé, ma mère me disait que je le méritais pis elle était drette à côté de moi. Tsé c'était comme une double agression. Pis ma mère a été jalouse de moi pendant pas mal tout le temps, tsé comme pendant toute ma vie genre (Carole).

5.7 Les facteurs de vulnérabilité à la revictimisation

Nous avons constaté qu'il est parfois difficile de dissocier les conséquences des abus sexuels des facteurs de vulnérabilité à la revictimisation, puisqu'une conséquence peut aussi jouer le rôle de facteur de vulnérabilité à la revictimisation. Dans cette section, nous présenterons les facteurs de vulnérabilité tels qu'identifiés par les répondantes. Il s'agit des demandes d'aide non répondues, de l'isolement social, du départ hâtif du foyer familial, de plusieurs déménagements, de l'itinérance, de l'exploitation sexuelle et des comportements sexuels problématiques.

5.7.1 Demandes d'aide non répondues

Deux des répondantes ont eu des contacts avec des professionnels de la santé et des services sociaux, desquelles elles n'ont pas reçu l'aide escomptée. Au cours de son enfance et de son adolescence, Annie avait un suivi à l'hôpital en raison d'un handicap. Elle se rappelle avoir dénoncé les abus sexuels subis par son frère et sa sœur aux professionnels de la santé, mais aucun n'est intervenu. Lorsqu'Annie avait 19 ans, elle a consulté un psychologue

concernant les agressions sexuelles qu'elle subissait de la part de son conjoint. Le psychologue n'a pas su lui venir en aide. Par la suite, elle est allée à l'hôpital pour se protéger de son conjoint violent. Encore une fois, Annie s'est confiée au personnel soignant sur la violence sexuelle qu'elle subissait de la part de son conjoint. Selon Annie, ils ne l'ont pas crue à cause de son volumineux dossier psychiatrique et ils l'ont renvoyée chez elle. Force est de constater qu'Annie a cherché de l'aide à plusieurs reprises dans sa vie, mais personne n'a répondu à sa demande. Dans cet extrait, Annie explique l'indifférence du personnel soignant de l'hôpital lorsqu'elle a dénoncé la violence subie de la part son conjoint :

À 21 ans 22 ans, j'étais à l'hôpital général, pour me protéger de mon ex, je m'en rappelle, je racontais ce que mon ex me faisait dans le lit, pis y m'ont renvoyé. Pis y marquait que j'étais peut-être psychotique. Je trouvais cela épouvantable. J'allais chercher de l'aide. J'ai été à l'hôpital pour me protéger de mon ex, y ont jamais pensé que je me faisais battre. Si on m'avait aidé à cette époque-là, je ne serais pas rendue où je suis rendue aujourd'hui (Annie).

Quant à Fanny, elle a rencontré une travailleuse sociale de la DPJ, suite à un signalement au sujet de la violence physique de son père envers elle. La travailleuse sociale a fermé le dossier, car elle considérait que Fanny inventait des histoires. Fanny raconte sa rencontre avec la travailleuse sociale :

C'est que j'me souviens que quand il (père) m'a jeté sur le mur, j'en ai parlé à une de mes amies pour la première fois parce que j'avais saigné, j'avais la tête fendue, mais j'ai pas été emmené à l'hôpital, on m'emmenait jamais à l'hôpital quand il m'arrivait des affaires. [...] mais là c'est la mère de mon amie qui s'en est mêlée. [...] Elle m'a même envoyé la travailleuse sociale, la DPJ sauf que moi je ne mangeais même pas à ma faim là chez nous. Pis y'a réussi à la manipuler, elle est vraiment partie de d'là presque en me chicanant tsé en me disant que je faisais des histoires (Fanny).

Selon Carole et Dorothée, leur mère ne les a pas protégées contre les abus sexuels vécus durant l'enfance. Pour Carole, sa mère était au courant des abus sexuels, mais elle ne s'est jamais mobilisée pour l'aider. Elle a grandi dans un environnement empreint d'abus sexuels et de violence, ces derniers faisaient partie de son quotidien. Elle croit en avoir été l'instigatrice : « *Je pense que je me suis mise dans des situations inconsciemment parce que j'ai été élevé là-dedans, je me suis comme identifiée à ça, pis je me suis pas donné de valeur* ». Quant à Dorothée, dont la mère a été abusée sexuellement durant l'enfance par son

père (le grand-père de Dorothée), des années plus tard, elle n'hésite pas à confier sa fille à son agresseur :

Donc ma mère avait été touchée, j pense qu'elle de toute façon que si ça lui arrivait à elle c'était normal que ça arrive aux autres, mais c'est elle qui me mettait chez lui heu pour dormir. Bon j pense que c'est ça vengeance à elle et comme elle disait : « de toute façon lui les Asiatiques ils les aiment pas les Asiatiques ». Donc heu... mais c'est pas grave (Dorothée).

5.7.2 Isolement social

Pour certaines répondantes, l'isolement social est une conséquence des abus sexuels durant l'enfance, tandis que pour d'autres, il s'agit d'un facteur de vulnérabilité à la revictimisation. Au cours de son enfance et de son adolescence, Béatrice a été victime de rejet social ce qui l'a isolée socialement. Selon elle, l'isolement a fait naître chez elle un désir démesuré d'avoir des amis et pour satisfaire ce désir, elle s'est exposée à des dangers : « *Sauf que c'est ça l'affaire, je voulais tellement me faire des amis que c'est là que je me suis retrouvée à me faire violer. Tsé ma soif d'avoir des amis* » (Béatrice).

En ce qui concerne Fanny, elle n'a pas appris à se socialiser à cause de l'isolement créé par son père. Selon elle, cette absence d'occasion de se socialiser a engendré une mauvaise compréhension des comportements sociaux considérés normaux ou anormaux :

Tout l'isolement que j'ai vécu, j'ai pas assez sociabilisé dans mon enfance et à mon adolescence parce que mon père me retenait, je n'ai pas appris non plus à savoir ce qui est normal de ce qui est pas normal [...] c'était tellement long avant de comprendre juste simplement ce qui est normal de ce qui est pas normal tsé j'ai été ben isolé, j'ai vécu des situations ben marginales avec mon père (Fanny).

5.7.3 Départ hâtif du foyer familial

Deux des répondantes quittent le foyer familial à l'adolescence. Annie le fuit à 15 ans pour vivre en colocation à Montréal. Toutefois, elle ne quitte pas définitivement sa famille car elle fait plusieurs aller-retour entre le foyer familial et l'appartement. Quant à Dorothée, elle quitte le foyer familial à 16 ans pour se soustraire à la violence de son frère. Contrairement à Annie, Dorothée ne retournera jamais vivre dans sa famille. Elle raconte comment elle a quitté le foyer familial : « *Ça n'a pas arrangé les choses et donc moi j'suis*

partie à l'âge de 13 ans. [...] Officiellement à 16 ans donc, puisque j'savais qu'à 16 ans ils ne pouvaient pas me poursuivre donc, j'pouvais avoir une indépendance familiale » (Dorothée).

5.7.4 Plusieurs déménagements

Le déménagement a aussi été présent dans la vie de plusieurs répondantes. Au cours de son enfance et de son adolescence, Carole a tellement déménagé qu'elle perd le fil de son histoire. Jusqu'à présent, Dorothée a habité trois pays différents, elle a grandi dans une grande ville européenne, vécu une dizaine d'années en Asie de l'Est et habite aujourd'hui au Québec. En ce qui concerne Fanny, elle a aussi déménagé à plusieurs reprises au cours de sa vie, voici comment elle nous en fait part :

J'suis née à Montréal, puis on est parti à Québec, puis c'est pour ça que j'dis que j'ai quand même beaucoup bougé, on est allé à Toronto, sur la côte nord, on est revenu à Québec [...]. Montréal jusqu'à l'âge d'un an, Sainte-Catherine de Portneuf jusqu'à l'âge de 2 ans, Toronto de l'âge de 2 à 3 ans et demi et puis Québec de l'âge de 4 ans approximativement, Toronto 3 ans et demi et disons qu'on est arrivé à Québec au début de mes 4 ans. Là ça a été tout l'épisode scolaire et pis jusqu'à l'âge de 14 ans et ensuite on voyageait l'été sur la côte nord là... (Fanny).

5.7.5 De l'itinérance

Trois répondantes ont vécu des périodes d'itinérance dans leur vie. Entre sa naissance et l'âge de 3 ans, Carole a squatté des immeubles en Abitibi avec ses parents. Elle relate ainsi cette période : « *Ouais pendant un bout avec ma mère et mon père, mais quand elle l'a laissé, ça (le squat) été fini* ». Par la suite, au cours de sa vie de jeune femme, elle a squatté des immeubles à Montréal avec son groupe d'amis punks. Nous présumons qu'il s'agit de courtes périodes entre 19 et 25 ans.

Vers 18 ans, Dorothée se retrouve à la rue pour six mois lorsqu'elle quitte le domicile de sa tante. Elle raconte comment elle survivait dans la rue :

Je suis restée dans la rue pendant 6 mois. Puis après, j'ai épargné, puisqu'en fait j'travaillais dans un restaurant qui me permettait de manger une fois par jour et puis dans une boîte qui me permettait de rester au chaud et puis de 5

heures à 6 heures et demie ben là j'allais me laver dans la gare et puis après j'allais à l'école (Dorothée).

5.7.6 De l'exploitation sexuelle et des comportements sexuels problématiques

Certaines répondantes ont vécu une forme d'exploitation sexuelle ou ont développé des comportements sexuels problématiques. À 19 ans, Annie a été victime de proxénétisme par un gang de rue. Entre l'âge de 24 à 28 ans, elle gagne sa vie en dansant nue dans un bar. Elle affirme qu'elle dansait nue uniquement pour l'argent. Carole a aussi été victime de proxénétisme de la part de son père, bien qu'elle n'ait pas spécifié à quel âge, tout porte à croire qu'elle était très jeune. Béatrice, Carole et Émilie ont eu des comportements sexuels problématiques, elles avaient de la difficulté à refuser une avance sexuelle. Plus précisément, elles avaient des relations sexuelles avec les hommes, non pas par désir sexuel mais pour obtenir de l'affection. En lien avec ce comportement sexuel problématique, ces répondantes ont multiplié les partenaires sexuels au cours de leur vie. Carole illustre ce comportement :

Pis quand je suis ressortie, le gars, qui m'avait pogné le cul, y a commencé à me *cruiser*, pis moi au lieu de heuu, j'ai baisé avec. [...] Ben c'était comme il est *cute* et il me veut faque je devrais lui donner ce qu'il veut, c'est ça l'attention que je vais avoir de lui. Je pense que j'aurais voulu avoir d'autres attentions que ça. Mais j'ai beaucoup été comme ça, de me contenter de ce que je pouvais avoir. Pas genre, je peux dire non, pis lui exiger d'être proche de moi ben je veux que tu me colles à la place. J'ai fait ça peut-être une fois dans ma vie, dire non à un gars, ou peut-être deux fois (Carole).

Une de nos répondantes associe le phénomène de la revictimisation au niveau sexuel à un manque d'éducation au sujet des abus sexuels et sur la sexualité en général. Béatrice considère ne pas avoir appris à les identifier et à s'en protéger. Il y a quelques années, elle a lu un document sur les agressions à caractère sexuel qui a été très révélateur pour elle. Pour la première fois, elle a fait des liens entre les différentes formes d'agressions sexuelles et son vécu. Elle s'explique :

En lisant le livre, ça m'a fait réaliser une autre agression que j'ai déjà vécue, pis que j'avais jamais qualifié d'agression, pis ça m'en sortait d'autres, pis c'est une autre que je lui (intervenante) ai racontée. Je lui ai dit : « On n'est pas éduqué, l'éducation ne se fait pas ». [...] Les petites filles ne sont pas éduquées à avoir confiance en soi. L'estime de soi ne s'enseigne pas à l'école (Béatrice).

Fanny abonde dans le même sens que Béatrice. Durant l'adolescence, elle a eu des cours portant sur la protection contre les infections transmissibles sexuellement et les grossesses non désirées. Or ces cours ne comprenaient pas d'informations sur les relations sexuelles ou sur les abus sexuels. Jusqu'à tout récemment, Fanny n'avait aucune connaissance sur les abus sexuels et elle n'a pas reconnu certains abus sexuels car ils n'étaient pas empreints de violence physique : « *Ouin c'est ça, faque moi j'ai comme pas pu reconnaître parce que j'me suis dit y'a pas eu de coup, y'a pas eu de blessures.* » (Fanny).

5.8 Les facteurs de protection des répondantes

Durant l'entretien, toutes les répondantes de cette étude ont identifié des facteurs de protection à la revictimisation. Ces facteurs protègent les répondantes quant à d'éventuelles agressions. Pour certaines, ils permettent de construire une confiance en soi. Souvent, ces facteurs de protection sont des sources d'équilibre dans leur vie. Les facteurs de protection amenés par les répondantes de cette étude sont d'avoir un suivi thérapeutique, de réussir sur le plan scolaire ou professionnel, de suivre des cours d'autodéfense, de voyager ou de pratiquer un sport.

Trois répondantes ont mentionné les bienfaits de la thérapie. Depuis son diagnostic de TSPT, Annie bénéficie d'une thérapie avec une psychologue. Annie et Fanny ont fait une demande à l'IVAC et elles reçoivent aujourd'hui des indemnités de cet organisme. Fanny fait aussi une thérapie avec une psychologue payé par IVAC. Annie dit que la thérapie l'aide, mais elle a davantage de flashbacks et de crises de panique. Elle a confiance en sa psychologue et a un bon lien avec elle. De plus, elle assiste aux rencontres de groupe du centre pour victimes d'agression à caractère sexuel. Selon elle, ces rencontres lui apportent davantage que sa thérapie individuelle, car elle échange avec des femmes qui ont vécu des situations similaires. De cette manière, elle se sent moins isolée et anormale :

Selon moi oui, même si c'est difficile parce que j'ai de plus en plus de flashbacks. De plus en plus de crises d'angoisse. [...] À toutes les semaines, j'ai ici (l'organisme d'aide pour les femmes victimes d'agression à caractère sexuel), pis ça me fait du bien parce que je me sens moins extra-terrestre (Annie).

En ce qui concerne Béatrice, elle a consulté une travailleuse sociale il y a dix ans. Cette travailleuse sociale l'a référée au centre d'aide pour victimes d'agressions à caractère sexuel *Trêves pour Elle*. Pendant plusieurs semaines, Béatrice a consulté une intervenante sociale de ce centre en lien avec les abus sexuels de son père. Par la suite, elle a ouvert sur plusieurs agressions à caractère sexuel qu'elle avait enfouie. Auparavant, Béatrice n'avait pas réalisé qu'elle avait été victime d'un si grand nombre d'agressions à caractère sexuel et des conséquences en lien avec les abus sexuels et la revictimisation :

Grâce au fait que je suis venue ici (Trêves pour Elle) je suis sûre, j'ai été capable dans le début de ma relation avec cette personne-là, là où avant pour moi ça toujours accroché. Comme exemple, j'avais jamais remarqué cela avant, je faisais sans m'en rendre compte de la dissociation. Et pis, dans ma relation, vue que je l'entamais ben dans les premiers jours, je pouvais voir quand j'étais partie, d'un coup je me rendais compte que j'étais partie, je pouvais me ramener mais en étant consciente que j'étais partie, je pouvais me ramener. Grâce au fait que j'ai été capable de lire les effets secondaires, que j'avais, ce n'est pas des effets secondaires c'est des conséquences. Mais humm, si je n'avais pas lu toutes les conséquences, je ne les aurais pas identifiées au fait que c'était des conséquences. Et pis c'est ça je ne les avais pas identifiées et c'était des attitudes que je pouvais avoir dans certaine relation (Béatrice).

Pour certaines répondantes, la réussite scolaire ou professionnelle leur a permis de s'épanouir. À l'âge de 24 ans, Annie retourne vivre chez ses parents pour terminer ses études. De fil en aiguille, elle obtient un diplôme d'études secondaire (DES), puis d'études collégiales (DEC) et enfin un baccalauréat. Tenant compte de son trouble d'apprentissage sévère, Annie a accompli un exploit en obtenant tous ces diplômes. Elle raconte :

Quand je suis revenue, ma mère revenait chez mon père, ma mère m'a offert une chambre parce que je voulais retourner aux études, faque que je suis retournée aux études. En passant, à 21 ans, j'ai fait une classe pour apprendre à lire et écrire. Heuuu, j'ai lâché, j'ai fait *in and out* aussi au niveau de l'école. Et j'ai retourné également à 24 ans. [...] Oui, j'ai fait mon secondaire 5, après ça j'ai été au cégep, pis après ça à l'Université (Annie).

Quant à Dorothée, c'est une artiste militante très prometteuse. En Asie de l'Est, elle a mis sur pied une association pour les enfants adoptés. Elle nous renseigne sur la création de son association :

Donc, c'était le seul lieu où on pouvait se retrouver et donc c'est là qu'on a eu le premier réseau des asiatiques de l'est adoptés informel et puis

finalement j'ai dit qu'il fallait faire une association parce que comme on serait reconnu au moins par le gouvernement et puis pour ceux qui aiment l'Asie de l'est parce que c'était pas seulement pour les adoptés c'était pour les européens qui aimaient l'Asie de l'est (Dorothee).

En ce qui concerne Émilie, elle réussit tant au niveau scolaire que professionnel. Au niveau scolaire, elle obtient de bons résultats scolaires. Au niveau professionnel, elle s'investit énormément dans tous ses emplois et fait des heures supplémentaires. Ses employeurs soulignent et apprécient son travail, ils lui attribuent plus de responsabilités. En fait, Émilie se réalise au travail et sa vie tourne presque exclusivement autour de celui-ci :

Faque j'suis devenue *workaholic*, j'étais une fille qui aimait travailler. J'aime toujours travailler, mais là à partir de là j'étais devenue *workaholic* au bureau. J'pouvais faire comme de l'*overtime*, j'en ai faite. [...] À un moment donné, chu parti d'là, j'me suis retrouvée gérante dans un salon de bronzage faque, là gérait le salon de bronzage, les partys le soir, les fins de semaines on faisait notre promotion dans les discothèques, pis là tsé on donnait des 15 minutes gratuites et des abonnements (Émilie).

Les voyages ont été décrits comme des expériences positives par plusieurs répondantes. À 24 ans et avec l'objectif de fuir son conjoint violent, Annie part en Europe pour plusieurs mois. Quant à Béatrice, elle caressait le rêve de voyager pendant plusieurs années. À partir du moment où elle a fait son premier voyage, elle a eu la piqure. Elle relate ce que les voyages lui apportent :

Pis là moi j'ai continué à voyager. Je suis vraiment retournée dans ma vie de voyage. Pis j'avais aussi réussi à me retrouver, tsé moi mon âme à moi de personne, qui était solitaire depuis l'enfance, mais tsé qui retrouvait un peu. Faque un jour, j'ai accompli mon rêve, c'est-à-dire partir en voyage toute seule. Dans tous les voyages que j'ai fait avant, j'étais toujours avec d'autres personnes. Ben là à un moment donné, ça me hantais quasiment, là je me disais il va falloir que j'arrête de fuir la solitude pis que je le fasse. Pis c'est ça je l'ai fait, je suis retournée dans le sud (Béatrice).

À 23 ans, Béatrice s'inscrit pour la première fois à des cours d'auto-défense pour femmes. Ces cours ont été révélateurs pour elle, car grâce à eux elle a acquis beaucoup de confiance en elle. Elle s'est impliquée à fond dans ses cours et après un certain temps, elle est devenue instructrice. Béatrice décrit son expérience des cours d'auto-défense :

Ah oui, ça (les cours d'auto-défense) changé ma vie, j'avais 23 ans pis c'est la fin de semaine qui a changé ma vie, [...] effectivement ça été une révélation

pour moi. Pis j'ai embarqué à planche là-dedans, pis je me suis pratiquée à toutes les semaines, à tous les jours en fait, mais j'allais aux pratiques toutes les semaines. Pis après ça, je suis devenue moi-même instructrice d'auto-défense de ce cours-là. Pis j'ai fait ça pendant une couple d'années, pis effectivement ça m'a donné toute la confiance qui était là mais pas là tsé, ça fait sortir toute la confiance. Ça fait que c'est ça, ça m'a donné la confiance que ça me prenait pour me séparer de mon chum pour partir en voyage, pour accomplir mes rêves (Béatrice).

Depuis qu'elle est petite, Fanny pratique la gymnastique et le ballet. Elle a beaucoup de talent et ses entraîneurs la dirigent vers la compétition de haut niveau. À 12 ans, elle se blesse et doit cesser temporairement l'entraînement, c'est à ce moment que son père lui annonce qu'il ne paiera plus pour ses activités sportives. Fanny est dévastée et se met à consommer des SPA :

Le ballet a arrêté... la gymnastique a arrêté à l'âge de 12 ans, mais oui c'est resté en moi. Ben moi c'était ma bouée de sauvetage, la première année à un moment donné j'me suis blessé pis heu j'étais mêlée là, j'savais pu ce que je voulais et puis j'ai fait une genre de dépression. Quand j'ai été assez en forme pour recommencer, j'étais super contente sauf qu'à moment donné mon père a dit : « Moi j'paye plus » là c'est là que j'ai commencé à consommer de la drogue, c'était insoutenable (Fanny).

5.9 Les plaintes à la police et les signalements à la DPJ

L'implication des instances judiciaires mentionnées par les répondantes sont la plainte à la police, des procédures judiciaires au criminel et l'intervention de la direction de la protection de la jeunesse.

Seulement deux répondantes ont porté plainte à la police pour des agressions à caractère sexuel. Annie s'est présentée à deux reprises au poste de police pour porter plainte au sujet des abus sexuels. La première fois, elle avait 12 ans et voulait porter plainte pour les abus sexuels subis par sa sœur et son frère. Les policiers ne l'ont pas crue et aucune plainte n'a été déposée. Il y a quelques années, elle s'est présentée pour la deuxième fois au poste de police pour porter plainte contre son ex-conjoint violent. Selon elle, les policiers ne l'ont pas crue à cause de son dossier psychiatrique volumineux. Annie décrit : « *Je suis allée porter plainte v'là un an à la police, pis comme j'ai un dossier psychiatrique, ils m'ont pas pris au sérieux.* »

[..] Ils n'ont pas pris ma plainte. Ils m'ont dit que si mes professionnels étaient d'accords, des choses comme ça, j'ai dit ça rien avoir » (Annie).

En ce qui concerne Béatrice, elle a porté plainte à la police dès son premier abus sexuel, soit à l'âge de 10 ans. Les policiers ont demandé une description détaillée de l'agresseur, mais elle n'a pu le faire. Conséquemment, l'agresseur n'a jamais été arrêté. Par la suite, Béatrice n'a jamais porté plainte à la police pour les agressions ultérieures car elle croyait que les policiers lui auraient reproché de ne pas avoir été prudente. Elle illustre cette décision concernant la plainte à la police :

Non, j'avais trop honte, pis surtout moi je ne voulais surtout pas le dire à la police, parce qu'à cette époque-là on m'aurait dit : « Pourquoi tu es allée chez lui ». C'était ce qu'on entendait d'ailleurs, à chaque fois : « ben oui mais t'es allée chez lui, tu es entrée dans sa maison, dans son logement, dans sa chambre ». Faque c'était comme à cette époque-là, c'était presque excuser l'agresseur (Béatrice).

Carole n'a pas porté plainte à la police, car elle n'a pas eu le soutien de sa mère dont elle avait besoin pour le faire. En ce qui concerne Dorothée, elle n'a jamais porté plainte car elle ne voulait pas revoir ses agresseurs. Émilie également n'a jamais porté plainte, mais elle n'a pas élaboré sur le sujet. Fanny, quant à elle, n'a jamais porté plainte à la police parce qu'elle n'en sentait pas le besoin, elle souhaitait plutôt entreprendre une thérapie.

Aucune répondante n'a eu recours aux procédures judiciaires au criminel pour les agressions à caractère sexuel subies, car la majorité n'a pas porté plainte à la police. Pour celles qui l'ont fait, la police n'a pas procédé à l'arrestation de l'agresseur.

En ce qui a trait à la protection de la jeunesse, aucun signalement pour abus sexuel n'a été retenu. Pour trois répondantes, la DPJ est intervenue dans leur famille, suite à un signalement. Toutefois, l'intervention de la DPJ n'était pas en lien avec les abus sexuels, mais en raison de la violence physique envers Fanny, les troubles de comportements d'Annie et de la négligence envers Carole. Carole nous décrit son expérience avec la DPJ :

Non, la DPJ est entrée dans le portrait quand j'avais 8 ou 9 ans, parce que la femme de mon père avait appelé la DPJ. [...] Ben quand elle avait appelé la DPJ c'est parce que quand elle venait nous voir pour Noël, elle nous trouvait franchement maigre. Elle nous trouvait presque squelettique, elle nous

disait : « Je ne crois pas que votre mère vous fait manger. ». Pis la DPJ sont entrés dans le portrait mais ils n'ont pas vraiment aidé, ils ont plus faites du trouble. Ben moi à l'âge de 7 ans, j'ai commencé à faire du psoriasis, pis c'était pas mal sévère par période. Pis la DPJ une des travailleuses, [...] pis là elle m'avait fait la promesse qu'elle allait m'amener dans un centre pis qu'on allait me faire passer au rayon laser pis que ça allait tout partir. Parce que ça aussi ça causé beaucoup de problème dans mon enfance (Carole).

5.10 L'impression d'être l'instigatrice des agressions à caractère sexuel

Trois répondantes se sont blâmées pour certaines agressions sexuelles et abus sexuels subis. Selon Béatrice, dans la société, les victimes sont souvent perçues comme les instigatrices des agressions. Voici comment elle l'explique :

Y m'est arrivé de parler de certaines agressions, pas de chacune parce qu'il en avait quasiment c'était moi qui se blâmait. Y a une couple que c'était moi qui se blâmait, pis y en avait une couple que je savais même pas que c'était des agressions. [...] C'est la non information de notre société par rapport à qu'est-ce qu'une agression et par rapport à qu'est-ce qui est notre territoire humain, jusqu'où on a le droit jusqu'où on n'a pas le droit. Comme par exemple, quand je te dis je ne suis pas allée porter plainte parce qu'on m'aurait blâmé moi (Béatrice).

Pour Dorothee, les causes de certaines agressions sexuelles ou de certains abus sexuels sont en lien avec ses comportements, tels son habillement, ses heures de sortie tardives, le non-respect des coutumes d'un pays, etc. De plus, elle affirme que trop souvent les femmes sont blâmées pour les agressions sexuelles qu'elles subissent :

J pense que beaucoup de gens se disent que c'est leurs fautes, c'est la faute à ces femmes-là qui se sont mise en situation. [...] Donc j pense que dans cette société c'est souvent ce qu'on dit et l'excuse c'est toujours à cause de la femme. Mais si un homme se fait violer on va jamais dire que c'est sa faute à lui donc c'est souvent comme ça c'est que c'est leur faute (Dorothee).

Émilie s'est aussi blâmée pour l'abus sexuel subi durant l'adolescence. Elle remet en questions ses comportements, tels que sa façon de se vêtir. Selon elle, si elle n'avait pas agi ainsi, peut-être que son agresseur n'aurait pas abusé sexuellement d'elle. De surcroît, Émilie n'a pas dénoncé cet abus sexuel car elle croyait que sa tante lui aurait reproché d'en être l'instigatrice :

Ben moi c'est sûr que j'ai pas voulu le dire à ma tante parce qu'elle m'aurait dit : « Ben oui avec ton p'tit chandail bedaine pis tes p'tites shorts là tsé genre tu trouves pas que tu l'as peut-être attiré ». Tsé pis c'est sûr que j'lui ai pas dit qu'on s'était embrassé sur le chose de foin parce qu'elle aurait dit : « Ben là tsé » comprends-tu faque ça été comme toute comme heuuu... des secrets enfouis, pis là après ça tu te dis ben là chu pas pour dire ça, y vont penser, ça, y vont penser ça faque tu vis tout le temps avec ça. J'le savais que c'était pas bien sauf que moi j'me disais j'peux pas le dire parce que là j'avais comme les réponses, j'avais comme les réponses qui me venaient en tête (Émilie).

Conclusion

Les données recueillies permettent d'avoir le point de vue des répondantes sur le phénomène de la revictimisation. Cette présentation permet de nommer plusieurs conséquences des abus sexuels durant l'enfance, des caractéristiques familiales, des indices de vulnérabilité à la revictimisation ainsi que des indices de protection à la revictimisation. Leurs récits démontrent une richesse de contenu et une singularité dans leur histoire. Malgré la singularité des trajectoires de vie des répondantes, nous pouvons constater plusieurs similitudes et ainsi faire des liens entre leur récit. Dans le chapitre suivant, nous analysons ces données en lien avec notre recension des écrits et notre cadre théorique.

CHAPITRE VI

ANALYSE DES RÉSULTATS ET DISCUSSION

Rappelons d'abord quels sont les objectifs de cette étude. L'objectif général est de mieux comprendre le phénomène de la revictimisation chez des femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence. Les objectifs spécifiques sont : 1) de cerner le parcours de vie des femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence qui ont été revictimisées; 2) d'analyser les liens entre les couches systémiques et le phénomène de la revictimisation; 3) d'explorer l'influence socioculturelle (les mythes et les stéréotypes) sur le phénomène de la revictimisation. Dans ce chapitre, nous reprendrons les points saillants des données recueillies et les interpréterons à la lumière de la recension des écrits et du cadre théorique. Nous analyserons nos résultats à l'aide des cinq couches de l'approche écologique. Nous aborderons d'abord le niveau ontogénique qui comprend les conséquences psychologiques et sexuelles des abus sexuels. Nous regarderons ensuite le microsysteme qui inclut les caractéristiques de la famille d'origine, le parcours scolaire, les facteurs de vulnérabilité à la revictimisation et les conséquences interpersonnelles. Puis, nous verrons l'exosystème au sujet de l'implication des instances judiciaires et du réseau de la santé et des services sociaux. Par la suite, il sera question du macrosystème afin de mettre en évidence l'influence des mythes, des stéréotypes, des croyances et des idéologies de la société. Enfin nous terminerons ce chapitre avec le chronosystème qui réfère à la trajectoire de vie des répondantes afin de voir le sens qu'elles accordent à leur vécu.

6.1 Le système ontogénique : les conséquences de l'abus sexuel et de la revictimisation

Le système ontogénique peut être défini comme l'ensemble des caractéristiques d'un individu (Bronfenbrenner, 1994). Ici, il fait référence aux caractéristiques de la répondante en lien avec l'abus sexuel et la revictimisation, c'est-à-dire les conséquences psychologiques et sexuelles des abus sexuels. Dans le discours des répondantes, nous avons retracé cinq conséquences psychologiques qui vont dans le même sens que notre recension des écrits. Il s'agit des symptômes post-traumatiques, des distorsions cognitives, de la dépression et de l'anxiété ainsi que de l'évitement. Pour ce qui est des conséquences sexuelles, plusieurs études rattachent la revictimisation à des comportements sexuels problématiques et des problèmes sexuels (Wyatt, Guthrie et Notgrass, 1992; Gidycz, Hanson et Layman, 1995; Arata, 2000; West, Williams et Siegel, 2000).

Conséquences psychologiques

Plusieurs auteurs s'entendent pour dire que les victimes d'ASDEA et les femmes revictimisées souffrent en grand nombre de symptômes du trouble de stress post-traumatique (TSPT) (Briere et Runtz, 1993; Koverola *et al.*, 1996; Gibson et Leitenberg, 2001; Banyard, Arnold et Smith, 2001). Dans notre étude, deux répondantes ont mentionné souffrir ou avoir souffert de TSPT. Par contre, il est probable que d'autres répondantes en ont souffert, mais ne l'ont pas mentionné dans l'entretien ou n'en sont pas conscientes.

En ce qui concerne la distorsion cognitive, il s'agit de la sous-estimation d'un danger imminent par la personne ou l'incapacité de la victime à faire face au danger (Briere et Runtz, 1993; Kessler et Bieschke, 1999; Wilson, Calhoun et Bernat, 1999). Wilson, Calhoun et Bernat (1999) concluent leur étude en affirmant que les femmes revictimisées prennent davantage de temps que les femmes non revictimisées à reconnaître une situation à risque. Aucune répondante de notre étude n'a exprimé concrètement souffrir de distorsion cognitive, donc cette conséquence soulevée dans les écrits ne fait pas écho dans l'analyse des entretiens de cette étude. Toutefois, nous pouvons faire des rapprochements entre les propos d'une répondante et la distorsion cognitive. À plusieurs reprises dans son entretien, Béatrice mentionne être naïve et que cette naïveté l'a menée à se faire agresser sexuellement.

La dépression et l'anxiété représentent les symptômes les plus courants chez les victimes d'abus sexuel et les femmes revictimisées. En effet, Briere et Runtz (1993) expliquent le haut taux de dépression chez les victimes d'abus sexuels par des pensées et des croyances négatives (honte et culpabilité) envers elles-mêmes qui se transforment souvent à l'âge adulte en dépression. Néanmoins, une seule répondante a relaté avoir fait des crises d'angoisse reliées aux agressions à caractère sexuel. Force est de constater que nos résultats ne concordent pas avec ceux des études sur la dépression et l'anxiété. Encore une fois, nous n'avons pas questionné les répondantes sur ces conséquences, peut-être qu'elles ont simplement omis de nous parler de la dépression et de l'anxiété ou qu'elles n'en ont jamais souffert.

Certains auteurs ont lié la revictimisation à un haut taux d'évitement (Briere et Runtz, 1993; Proulx *et al.*, 1995; Gibson et Leitenberg, 2001). Briere et Runtz (1993), notamment, identifient quatre types d'évitement : la consommation abusive de SPA, la dissociation, le suicide et les techniques réductrices de tension (les troubles alimentaires, l'automutilation, etc.). Tous ces types d'évitement ont été observés dans le récit des répondantes, à savoir une consommation abusive de SPA, la dissociation, la tentative de suicide et une technique de réductrices de tension.

Pour ce qui est de la consommation de SPA, les propos des répondantes corroborent les écrits, car à l'exception d'une personne, elles ont consommé des SPA de manière importante à une période de leur vie. D'ailleurs, la majorité d'entre elles ont touché pratiquement toutes les drogues. Annie, Béatrice, Carole et Fanny affirment avoir consommé pour « geler » leurs émotions. Elles ont consommé au cours de leur adolescence et au début de leur vie adulte. Quant à Émilie, elle a consommé pour la première fois à l'âge de 45 ans pour se libérer de ses problèmes sexuels, tels que la perte de plaisir sexuel et de libido. Cependant, en voulant régler un problème, elle en a créé un second, car à 45 ans Émilie est cocaïnomane et a développé une dépendance à l'ecstasy.

En ce qui a trait à la dissociation, dans leur entretien, Annie et Béatrice relatent avoir eu des épisodes dissociatifs suite aux agressions à caractère sexuel. Elles décrivent ces épisodes comme si elles déconnectaient de la réalité pour ne pas revivre un événement traumatisant.

Béatrice affirme même avoir complètement effacé plusieurs agressions à caractère sexuel de sa mémoire pour se protéger. En d'autres termes, il s'agit d'un processus inconscient servant à soulager une souffrance émotionnelle et l'anxiété.

Annie et Carole abordent le sujet du suicide et avouent même avoir fait des tentatives. Annie a mentionné qu'elle a tenté de se pendre à l'âge de 15 ans, toutefois elle n'a pas élaboré sur le sujet. Quant à Carole, elle a simplement dit avoir fait des tentatives de suicide, mais pas davantage. Nous présumons que ces tentatives avaient pour le but de mettre fin à leurs souffrances.

Enfin, en lien avec la technique de réduction de tension, Émilie nous a partagé avoir souffert d'un trouble alimentaire. Suite au premier abus sexuel, Émilie a volontairement pris du poids dans le but de ne plus être attirante et de se protéger d'abus sexuels subséquents.

Conséquences sexuelles

Plusieurs études rattachent la revictimisation à des comportements sexuels problématiques et à des problèmes sexuels (Wyatt, Guthrie et Notgrass, 1992; Gidycz, Hanson et Layman, 1995; Arata, 2000; West, Williams et Siegel, 2000). Les comportements sexuels problématiques présents dans les écrits et observés dans le discours des répondantes sont un nombre élevé de partenaires sexuels (Wyatt, Guthrie et Notgrass, 1992; Gidycz, Hanson et Layman, 1995; Arata, 2000), des relations amoureuses de courte durée (Wyatt, Guthrie et Notgrass, 1992), de la prostitution (West, Williams et Siegel, 2000) et être sexuellement très active (Wyatt, Guthrie et Notgrass, 1992). Toutes les répondantes de l'étude ont développé des problèmes sexuels suite aux abus sexuels. Carole, Émilie, Dorothée et Fanny ont eu beaucoup de partenaires sexuels au cours de leur vie. Comme Émilie le dit, elle avait la « jambe légère ». Elles ont de la difficulté à refuser une avance sexuelle car il s'agit d'une manière d'obtenir de l'affection des hommes. À l'adolescence, Annie et Carole se décrivent comme des jeunes filles hypersexuées. Elles sont très actives sexuellement et les autres jeunes les taquent à ce sujet.

La revictimisation est aussi associée à un grand nombre de problèmes sexuels, à savoir des grossesses imprévues ou des avortements (Wyatt, Guthrie et Notgrass, 1992; Maker,

Kemmelmeier et Peterson, 2001), des problèmes pour concevoir des enfants, des infections vaginales, de maladies transmises sexuellement et des relations sexuelles douloureuses (West, Williams et Siegel, 2000). Les répondantes n'ont pas rapporté les problèmes sexuels présents dans notre recension des écrits. Certaines soulèvent d'autres problèmes sexuels tels que l'abstinence sexuelle, un manque de libido et de plaisir sexuel. Quant à Béatrice, suite à l'abandon de son conjoint en début de grossesse, elle ferme la porte à la sexualité pendant plusieurs années. En ce qui concerne Émilie, elle souffre d'un second problème sexuel, à savoir un manque de libido et de plaisir sexuel. Pourtant elle est très active sexuellement mais n'en retire aucun plaisir.

6.2 Le microsystème : l'influence des milieux de vie des femmes sur le phénomène de la revictimisation

Le microsystème renvoie au milieu de vie immédiat de la femme, tel que la famille d'origine, le parcours scolaire, les conséquences interpersonnelles de l'abus sexuel et la revictimisation ainsi que les facteurs de vulnérabilité à la revictimisation. Ces derniers peuvent être des conséquences de l'abus sexuel et de la revictimisation, et jouer aussi le rôle de facteur de vulnérabilité. Par exemple, une consommation de SPA excessive peut être une conséquence et peut vulnérabiliser la femme à d'autres agressions. Dans les entretiens, il a été difficile pour les répondantes de lier directement les conséquences des abus sexuels ou les facteurs de vulnérabilité à la revictimisation, car il n'y a pas une cause unique à la revictimisation. Il est difficile d'identifier la source exacte de la conséquence ou du facteur de vulnérabilité à la revictimisation. Or, les répondantes nous ont nommé des conséquences et des facteurs de vulnérabilité cités dans la documentation. Ainsi, les facteurs de vulnérabilité nommés par les répondantes, qui ne sont pas des conséquences de l'abus sexuel et de la revictimisation, sont l'abus physique durant l'enfance, l'abus sexuel à l'adolescence, la sévérité des abus sexuels, la présence de problèmes de santé mentale chez la répondante et des traumatismes multiples.

6.2.1 La famille d'origine : les relations parentales et avec la fratrie

La famille est la première cellule qui contribue en grande partie au développement de la personnalité de l'individu. Dans un document présenté au Comité des problèmes sociaux de la ville de Montréal, Parazelli (2000 : 39) relate que : « *la famille demeure le relais de la transmission normative de la vie en société et c'est à travers elle que nous pouvons observer les conditions empiriques d'émergences du parcours des jeunes de la rue* ». Il a dégagé trois formes de relation parentale en lien avec les jeunes de la rue : il s'agit de la relation parentale incohérente, de la relation parentale de domination et de la relation parentale d'abandon. À nos yeux, la fonction de la famille et les types de relations familiales décrites par Parazelli (2000) peuvent s'appliquer à la réalité des femmes victimes d'ASDEA revictimisées. À la lecture des résultats de notre étude, nous avons fait un rapprochement entre ces trois formes de relation parentale et la description que les répondantes ont fait de leur famille d'origine. C'est pour cette raison que nous présentons à cette étape-ci de l'étude ces trois formes de relation parentale, telles que décrites par Parazelli (2000).

La relation parentale incohérente est caractérisée par des conditions socio-économiques difficiles ainsi qu'un style de vie marginalisé et une relation parentale non conforme aux normes dominantes (Parazelli, 2000). Concrètement, Parazelli (2000 : 39) ajoute : « *la relation parentale incohérente engage le jeune dans un rapport global avec son parent qui lui transmet des valeurs normatives incongrues à travers un mode de vie où la transgression constitue une valeur positive* ». Nous pouvons dire que quatre familles des répondantes sont de ce type. Carole et Fanny proviennent d'une famille à condition socio-économique difficile, autrement dit pauvre. D'ailleurs, Carole a squatté avec ses parents pendant quelques années et par la suite, elle vivait dans un logement social avec sa mère. De plus, depuis sa naissance, Carole a baigné dans un milieu violent sexuellement, physiquement et psychologiquement. Mentionnons entre autres qu'elle vécue des agressions de la part de son père, de son grand-père maternel par alliance et de son beau-père. La mère de Carole ne l'a jamais protégée. Béatrice, Dorothée et Fanny subissent aussi de la violence physique, sexuelle et psychologique de la part de leurs parents. Sur ce point, la relation parentale de Carole, Dorothée et Fanny transmettait des valeurs normatives incongrues car leur environnement familial était empreint de violence.

La deuxième forme de relation parentale identifiée par Parazelli (2000) correspond aux jeunes qui ont été placés en bas âge et qui n'ont pas connu de vie familiale stable étant donné leurs nombreux placements. Il s'agit de la forme de relation parentale d'abandon. En lien avec notre étude, une répondante a été placée chez sa tante par ses parents, aucune n'a été placée par la DPJ dans une famille ou dans un centre d'accueil. Bien que les répondantes n'aient pas vécu de placement par la DPJ, il n'en demeure pas moins qu'elles ont vécu des abandons de la part de leurs parents. À l'adolescence, Émilie a été placée chez sa tante par ses parents, car ils n'étaient plus en mesure de prendre soin de leurs enfants. Après son placement, elle a eu très peu de contacts avec ses parents et les liens parentaux se sont affaiblis. Émilie a souffert de l'abandon de ses parents, car elle mentionne qu'elle a manqué d'affection et elle enviait ses cousines de vivre avec leurs parents. Elle aurait aimé avoir une relation mère-fille et partager des sujets intimes avec elle. En ce qui concerne Fanny, elle nous a confié avoir souffert des multiples abandons de sa mère, elle était très jeune quand sa mère l'a quittée pour aller travailler en Ontario. Par la suite, elle habite seule avec son père et voit rarement sa mère. Plus tard, elle comprend que son père l'a manipulée afin qu'elle n'ait pas de contact avec sa mère. Toutefois, selon elle, sa mère aurait pu faire davantage d'effort pour la voir. En ce qui concerne les pères d'Annie et de Dorothée, ils sont effacés et absents. Elles ont donc vécu une sorte d'abandon de leur part car elles n'ont pas eu de relation avec lui. En somme, même si les répondantes n'ont pas été placées dans une famille ou dans un centre d'accueil, elles ont tout de même souffert d'abandon de la part de leurs parents.

La troisième forme de relation parentale dont parle Parazelli (2000) se rapporte à un contexte familial teinté d'autoritarisme, de grande superficialité ou d'incompatibilité dans les relations. Il s'agit de formes de relations parentales de domination, de superficialité et de détachement. Béatrice nous décrit ses parents comme étant autoritaires et rigides. Elle avait très peur de son père. Annie et Émilie ont été élevées par une mère et une tante présentes auprès de leurs enfants, mais décrites par les répondantes comme autoritaires. Pour Béatrice, Carole et Fanny, leur père est présent mais violent. En fait, Fanny résume sa relation avec ses parents, en disant qu'il n'y a pas de relation.

Quant à la relation entre les répondantes et leur fratrie, nous pouvons faire des rapprochements avec le contexte familial teinté d'autoritarisme, de détachement et de

superficialité pour toutes, sauf Fanny. Annie et Dorothée n'ont pas eu une bonne relation avec leurs frères et sœurs. Elles ont été abusées sexuellement par des membres de leur fratrie. Dorothée a été victime de violence physique de la part de son frère. Toutes les répondantes ont entretenu une relation distante avec leur fratrie. Béatrice s'est toujours sentie isolée par rapport à ses frères et sœurs. L'ordre dans la fratrie et la différence d'âge font en sorte que les plus âgés et les plus jeunes jouent en binôme, ce qui fait que Béatrice se retrouve seule. Quant à Dorothée, elle n'a pas de relation avec ses frères et sœurs, elle est constamment isolée dans sa chambre. Aujourd'hui, elle n'a aucun contact avec sa famille à l'exception de sa sœur cadette avec qui elle garde un lien sur *Facebook*. Au sujet d'Émilie, sa relation avec ses frères et sœurs est décrite comme détachée, ils habitaient sous le même toit, mais chacun vivait indépendamment les uns des autres. Finalement pour Carole, la relation avec son frère aîné s'est détériorée en vieillissant, car ses parents l'élevaient comme l' élu de Dieu. Selon elle, son frère aîné est devenu comme ses parents : manipulateur, hypocrite et menteur.

6.2.2 *L'école : un parcours scolaire parsemé d'embûches*

Outre la famille, l'école constitue un lieu de socialisation et d'apprentissage où se forge le développement intellectuel, social et affectif de l'enfant (Daignault et Hébert, 2005). Une étude portant sur des jeunes filles ayant vécu un abus sexuel suggère qu'une proportion importante de ces filles ont vu une détérioration de leur rendement scolaire (difficulté d'apprentissage et absentéisme), de leur comportement à l'école (difficulté à suivre les directives ou dérange les autres élèves) et enfin de leur adaptation sociale (rejet de la part des pairs) (Daignault et Hébert, 2005). En outre, des études ont démontré que les échecs et les faibles rendements académiques sont associés au décrochage scolaire, à l'affiliation à des pairs déviants, à la consommation de SPA et à des comportements sexuels à risque (Daignault et Hébert, 2005). L'étude de Daignault et Hébert (2005) suggère également que les jeunes filles abusées sexuellement sont plus à risque d'être en cheminement particulier que la population générale. Ces résultats font définitivement écho aux discours des répondantes, car à l'exception d'Émilie, toutes nous ont confié avoir eu des difficultés scolaires et certaines ont abandonné leur études secondaires avant même l'obtention de leur diplôme. En outre, Carole et Annie nous ont mentionné qu'elles ont été dans une classe à

cheminement particulier. Enfin, elles ont toutes, à l'exception d'Émilie, été victimes de rejet de la part des autres enfants de l'école.

6.2.3 Les conséquences interpersonnelles : un réseau social pauvre

Nombreuses sont les PASACS démontrant des problèmes d'ordre interpersonnel; elles ont de la difficulté à entreprendre et maintenir des relations avec autrui (Briere et Runtz, 1993; Cloitre, Scarvalone et Difede, 1997; Classen *et al.*, 2001). Dans les faits, à l'exception d'Émilie, toutes les répondantes ont souffert d'isolement. Annie, Carole et Dorothée en parlent comme d'une conséquence des abus sexuels ou des agressions sexuelles subies, alors que Béatrice et Fanny considèrent que leur isolement a été un facteur de vulnérabilité à la revictimisation. Béatrice mentionne qu'elle a été agressée sexuellement car elle voulait tellement se faire des amis qu'elle s'est mise en situation de danger.

Les FASDEA ont fréquemment un réseau social faible (Briere et Runtz, 1993; Cloitre, Scarvalone et Difede, 1997; Classen *et al.*, 2001) et s'allient souvent avec des personnes présentant des comportements problématiques tels que la violence, la dépendance aux SPA ou la criminalité. Ce type de relation peut augmenter les risques à la revictimisation (Briere et Runtz, 1993). Encore une fois, ces résultats sont corroborés par le discours des répondantes qui ont toutes un réseau social faible et, à l'exception de Dorothée, se sont toutes liées à un moment de leur vie à des personnes ayant des comportements problématiques.

6.2.4 Les facteurs de vulnérabilité à la revictimisation : des contextes fragilisants

À la section 1.3, nous avons souligné certains facteurs de vulnérabilité à la revictimisation présents dans la documentation, tels des répercussions de l'abus physique durant l'enfance et l'abus sexuel à l'adolescence, de l'accumulation des traumatismes, des caractéristiques familiales, de la sévérité des abus sexuels durant l'enfance et à l'adolescence et des problèmes de santé mentale sévère. Nous verrons maintenant si ces facteurs de vulnérabilité correspondent au discours des répondantes.

Comme nous l'avons vu précédemment, deux études s'entendent pour dire que l'abus physique durant l'enfance (Arata et Lindman, 2002; Jankowski *et al.*, 2002) et l'abus sexuel à

l'adolescence (Humphrey et White, 2000) placent la personne à haut risque d'être revictimisée. Ces études appuient le discours de nos répondantes. À l'exception d'Émilie, toutes ont vécu de la violence physique durant l'enfance et à l'adolescence, et toutes ont été abusées sexuellement à l'adolescence. Jankowski *et al.* (2002) rappellent que la probabilité d'être revictimisée augmente à chaque fois qu'on additionne un nouveau trauma. À cet effet, toutes les répondantes de l'étude ont cumulé plusieurs traumas, tels que la violence physique et la négligence des parents, la violence conjugale, la violence psychologique et physique de la part de l'entourage, etc.

Plusieurs études associent le phénomène de la revictimisation à certaines caractéristiques familiales (Koverola *et al.*, 1996; Kellogg et Hoffman, 1997; Nelson *et al.*, 2002; Swanston *et al.*, 2002). Or toutes les caractéristiques rapportées dans les écrits ne sont pas présentes dans le discours des répondantes. Celles mentionnées par nos répondantes sont la présence de violence au sein de la famille (Kellogg et Hoffman, 1997; Nelson *et al.*, 2002), la négligence des parents envers les enfants (Nelson *et al.*, 2002) ainsi qu'une cohésion faible entre les membres de la famille (Koverola *et al.*, 1996).

Selon certains auteurs, la sévérité des abus sexuels vécus durant l'enfance et à l'adolescence augmente considérablement le risque d'être revictimisée (Mayall et Gold, 1995; Koverola *et al.*, 1996; Fergusson, Horwood et Lynskey, 1997; Fleming *et al.*, 1999; Arata, 2000; West *et al.*, 2000; Nelson *et al.*, 2002). Dans les écrits, la sévérité de l'abus sexuel se résume à la nature du contact sexuel, de la relation avec l'agresseur, de la fréquence des abus sexuels, de la durée des abus sexuels et de l'utilisation de la force.

Plus le contact sexuel est intrusif, plus le risque de revictimisation est significatif (Mayall et Gold, 1995; Koverola *et al.*, 1996; Fergusson, Horwood et Lynskey, 1997; Fleming *et al.*, 1999; Arata, 2000; West *et al.*, 2000; Nelson *et al.*, 2002). Si l'on parle de coït, une répondante a spécifié avoir eu des coïts durant l'enfance et une seconde a mentionné avoir subi un coït durant l'adolescence. Pour les autres, Émilie nous a précisé qu'il n'y a pas eu de coït lors de son premier abus sexuel et les autres répondantes ne nous ont pas souligné la présence de coït lors des abus sexuels.

En ce qui concerne la relation entre la victime et son agresseur, Kessler et Bieschke (1999) ont démontré que l'inceste est associé à un plus haut risque de revictimisation. À l'exception d'Émilie et d'Annie, toutes les répondantes ont été abusées sexuellement durant l'enfance ou l'adolescence par un de leur parent.

Ensuite, Koverola *et al.* (1996) ainsi qu'Arata (2000) affirment que plus la fréquence et la durée des abus sexuel sont élevées, plus le risque de revictimisation augmente. Encore une fois, à l'exception d'Émilie, toutes les répondantes ont été victimes d'abus sexuel chronique durant l'enfance ou à l'adolescence.

Finalement, l'utilisation de la force représente le dernier élément pour expliquer la sévérité de l'abus sexuel. Selon deux études, l'utilisation de la force physique (serrer les bras, frapper, tirer les cheveux, etc.) augmente aussi le risque à la revictimisation (Koverola *et al.*, 1996; West, Williams et Siegel, 2000). Béatrice, Carole et Dorothee nous ont confié que leurs agresseurs ont utilisé la force physique lors des abus sexuels. Pour ce qui est des autres, elles ne l'ont pas précisé durant l'entretien.

6.3 L'exosystème : une réponse des institutions et des professionnels inadéquate

L'exosystème correspond aux environnements dans lesquels la personne n'est pas directement engagée, mais qui affectent le déroulement des événements pour cette personne (Bronfenbrenner, 1994; Damant, Poirier et Moreau, 2001). Ce niveau fait référence aux instances judiciaires et aux services de santé et services sociaux tels que le service de police, le système judiciaire, les médecins, les travailleurs sociaux, les psychologues, les organismes communautaires venants en aide aux victimes d'agression à caractère sexuels et la DPJ.

En ce qui concerne le service de police, il s'agit de la principale porte d'entrée dans le système judiciaire criminel. Bien souvent, le policier est la première personne rencontrée par la victime dans son processus de poursuite criminelle. Au sein de notre étude, seulement deux répondantes ont fait appel au service de police, toutefois ces plaintes n'ont pas abouti à une poursuite pénale. Pour l'une, les deux plaintes déposées n'ont pas été retenues par les policiers et pour l'autre, aucun suspect n'a été arrêté. Les autres répondantes n'ont jamais porté plainte à la police, pour quatre raisons. La première répondante n'a pas reçu le soutien

espéré de sa mère pour entamer les procédures judiciaires criminelles. Une seconde mentionne qu'elle n'a pas dévoilé l'abus sexuel à son parent par peur d'être jugée comme l'instigatrice de l'abus sexuel. Une troisième répondante nous confie ne plus vouloir revoir son agresseur et surtout ne pas vouloir le confronter à la cour. Enfin, la quatrième dit avoir peur des représailles de l'agresseur et que sa priorité est d'entreprendre une thérapie. Ce constat confirme les résultats d'Allen (2003), à savoir que, dans la majorité des cas, les abus sexuels et les agressions sexuelles ne sont pas rapportés aux autorités. Allen (2003) mentionne que 94 % des femmes agressées sexuellement n'ont pas rapporté l'incident aux autorités. Et de ce 6 % d'incidents rapportés, seulement 40 % des plaintes à la police ont été retenues (Allen, 2003).

Étant un critère de sélection pour cette étude, évidemment toutes les répondantes ont eu recours aux services d'un d'organisme communautaire venant en aide aux femmes victimes d'agressions à caractère sexuel. Toutefois, soit elles ont bénéficié d'un suivi avec une intervenante de l'organisme ou ont participé à un groupe de soutien pour femmes victimes d'agression à caractère sexuel. En fin d'entretien, elles nous ont toutes mentionné apprécier l'aide reçue par l'organisme.

En ce qui concerne le système de santé et de services sociaux, trois répondantes ont fait appel à leurs services. Deux répondantes relatent avoir eu une mauvaise expérience avec le système de santé et de services sociaux, tandis qu'une parle de manière positive de l'aide reçue. Pour celles qui ont eu une mauvaise expérience, une répondante a reçu plus d'une dizaine de diagnostics psychiatriques différents. Elle nous a souligné avoir dit au personnel soignant qu'elle avait été victime d'agressions à caractère sexuel. Non seulement, les psychiatres n'ont jamais tenu compte des agressions à caractère sexuel en posant leur diagnostic, mais elle ne s'est jamais sentie écoutée et crue par les psychiatres. Les dires de cette répondante corroborent les résultats de Khan (2004) et de Whipp (2004) ainsi que les répercussions de la victimisation secondaire dont parle Turgeon (2004). Pour ce qui est de l'autre répondante rapportant avoir une mauvaise expérience, il s'agit d'Émilie, qui a été victime d'agression sexuelle de la part de son psychologue.

En matière de protection de la jeunesse, la DPJ a été impliquée dans la vie de deux répondantes, mais non en raison des abus sexuels. Pour une courte période, Annie a été placée dans une famille d'accueil à cause de son trouble de comportement. Quant à Fanny, la mère d'une amie a fait un signalement à la DPJ pour la violence physique de son père à son endroit. Encore une fois, ces résultats corroborent ceux de Lavergne et Tourigny (2000), Tourigny *et al.* (2001) et du rapport annuel des Centres jeunesse de Montréal (2011). L'abus sexuel figure comme le type de maltraitance le moins signalé à la DPJ, ce qui représente environ 10 % des signalements retenus.

6.4 Le macrosystème : les mythes et les stéréotypes sur les abus sexuels et la revictimisation

Le macrosystème fait référence aux valeurs, croyances et idéologies présentes dans la société. Dans le cadre de cette étude, il fait référence aux mythes et stéréotypes envers les femmes victimes d'agression à caractère sexuel. Tel que mentionné par le Ministère de Sécurité publique (2012), les femmes représentent à 90 % les victimes d'agressions sexuelles et les agresseurs sont majoritairement des hommes.

Il s'avère qu'afin de se sentir acceptées dans la communauté ou dans la famille, plusieurs victimes de traumatismes sévères doivent s'adapter au jugement des autres (Whipp, 2004). Comme le précisent le MSSS (2003) et Whipp (2004), les mythes et les stéréotypes véhiculés dans la société sur les agressions à caractère sexuel blâment la femme victime et déresponsabilisent l'agresseur. Beaucoup de mythes et de stéréotypes traversent la problématique des agressions à caractère sexuel et ont un impact sur le phénomène de la revictimisation. Les impacts de ces mythes sur les femmes victimes d'agression à caractère sexuel sont multiples, elles vont hésiter à dénoncer les ACS car les mythes et les stéréotypes diminuent la crédibilité des victimes, alimentent les doutes de la victime envers les agressions à caractère sexuel et excusent les gestes de l'agresseur (MSSS, 2003). D'ailleurs, la conception mythique d'une « vraie agression à caractère sexuel » qui implique un dangereux inconnu et des blessures physiques encourage les mythes et les stéréotypes (Allan, 2003).

Au sein de nos entretiens, les répondantes nous ont partagé certains mythes et stéréotypes. À l'exception de Fanny, toutes se sont soit tenues responsable d'au moins une

agression à caractère sexuel, ont voulu minimiser l'abus sexuel ou blâmer la victime pour l'agression à caractère sexuel subie. Signalons à ce propos que la réaction des proches ou son anticipation fait en sorte que les répondantes ne les ont pas dénoncés. Nous pouvons dire que ces mythes et stéréotypes ont nui au rétablissement ou ont pu contribuer au phénomène de la revictimisation, les empêchant de recevoir l'aide dont elles avaient besoin.

6.5 Le chronosystème : des parcours de vie instructifs

Le chronosystème offre la perspective d'un phénomène à travers le temps. Dans cette étude, il fait référence aux récits de vie des six répondantes et au féminisme solidaire. Dans un premier temps, nous décrivons le lien entre le chronosystème et le récit de vie, pour ensuite illustrer ce qui a favorisé, selon les répondantes, l'émergence de situations de revictimisation dans leur trajectoire. Dans un deuxième temps, nous reviendrons sur le féminisme solidaire, en lien avec les trajectoires de vie des répondantes de cette étude.

Bertaux (2005) mentionne que la spécificité du récit de vie réside dans la dimension diachronique, soit l'évolution de l'objet social au travers du temps, ce qui est en lien direct avec le chronosystème de l'approche écologique. Dans le cadre de cette étude, nous avons accordé une importance particulière à la description de la structure diachronique des parcours de vie des répondantes. L'entretien a débuté par une description de l'enfance, ensuite de l'adolescence, puis de la vie d'adulte et finalement de la situation actuelle de la répondante. Selon Bertaux (2005), les trajectoires de vie permettent de saisir par quels mécanismes et processus des sujets en sont venus à se retrouver dans une situation et comment ils s'efforcent de gérer la situation ou de s'en sortir. Les répondantes nous ont raconté avec une grande générosité leur histoire et à la fin de chaque entretien, nous leur avons demandé de nous expliquer dans leurs mots leur compréhension de la présence du phénomène de la revictimisation dans leur vie.

Annie a conclu l'entretien en nous disant qu'elle est très en colère envers le système de santé. Selon elle, si elle avait été écoutée et crue dès la première dénonciation des abus sexuels, elle n'aurait pas subi toutes ces agressions à caractère sexuel. Selon Béatrice, le phénomène de la revictimisation s'est perpétué dans sa vie, car elle était naïve et non

informée sur les agressions à caractère sexuel. Elle dit avoir été tenue dans l'ignorance par rapport à la sexualité et aux agressions à caractère sexuel (ACS) tout au long de son enfance, de son adolescence et en tant que jeune adulte. Selon elle, si elle avait été mieux informée sur les ACS, elle aurait été plus à même de reconnaître des situations à risque et ainsi à en éviter certaines. En ce qui concerne Carole, elle affirme avoir baigné dans la violence depuis sa tendre enfance. Sa famille ne lui a pas donné les bases nécessaires pour construire son estime d'elle-même. À ses yeux, elle méritait de se faire maltraiter, elle s'est donc exposée au danger en s'alliant à des personnes violentes. En fait, la violence est tout ce qu'elle a connue depuis son enfance. Dorothée, quant à elle, avait de la difficulté à exprimer sa pensée sur la présence du phénomène de la revictimisation dans sa vie. Finalement, elle croit que la cause des abus sexuels est liée aux abus de pouvoir. Autrement dit, ses agresseurs ont profité de leur position de pouvoir ou d'autorité pour l'agresser. Selon Émilie, elle a été revictimisée parce qu'elle avait une faible estime d'elle-même. Elle dit avoir subi de la violence conjugale, car elle délaissait sa personnalité pour se conformer aux attentes de son conjoint. Enfin, Fanny considère que son premier traumatisme, celui d'avoir été témoin de l'agression sexuelle de sa mère, a ouvert la porte à tous les autres. De plus, elle nous apporte une réflexion fort intéressante sur le phénomène de la revictimisation. En voulant échapper aux abus sexuels de son père, elle évitait le foyer familial en entrant tard le soir ou en découchant, ce qui l'a exposée à des abus sexuels.

Les six femmes interviewées ont des parcours de vie bien différents mais avec des thèmes récurrents. Dans cette étude, nous voulions donner la parole aux femmes qui ont vécu des ASDEA et de la revictimisation, afin qu'elles transmettent leur connaissance sur le sujet. Tel que le mentionnent Corbeil et Marchand (2006), le féminisme solidaire porte un intérêt particulier à l'hétérogénéité des statuts sociaux et à l'expérience des femmes. Dans le cadre de cette étude, nous pouvons dire que l'échantillon est hétérogène quant aux conditions sociales des répondantes et à leur trajectoire de vie.

Au sujet des conditions sociales, tel que mentionné précédemment, malgré sa petite taille notre échantillon est assez hétérogène. Premièrement, les répondantes sont issues de toutes les classes sociales : populaire, moyenne et aisée. De plus, nous en avons certaines qui sont peu scolarisées, ont abandonné leurs études avant l'obtention du diplôme d'études

secondaires, d'autres sont très scolarisées et ont terminé des études universitaires. Ensuite, leurs sources de revenu sont aussi variées, allant de la sécurité du revenu à un revenu annuel situé entre 40 000 \$ et 60 000 \$. Nous avons aussi des répondantes provenant de plusieurs tranches d'âge : la trentaine, la quarantaine et la cinquantaine. Enfin les statuts sociaux varient d'une femme à l'autre, nous avons des répondantes célibataires sans enfant, célibataires avec enfant et une répondante mariée. Il est impossible de cibler une condition sociale en particulier lorsque l'on parle du phénomène de la revictimisation. Autrement dit, aucune femme n'est à l'abri de cette réalité.

En ce qui concerne l'hétérogénéité des trajectoires de vie des répondantes, nous ne reviendrons pas sur chacune des trajectoires car nous l'avons fait précédemment. Il apparaît évident que les trajectoires de vie se distinguent l'une par rapport à l'autre, mais que certains thèmes convergent. En ce qui concerne les conséquences, en majorité les répondantes ont consommé de manière abusive des SPA, ont souffert de rejet social et d'isolement, et elles ont toutes eu une vie sexuellement active. À propos des abus sexuels, la plupart des répondantes ont été abusées sexuellement par un parent, ont été victimes de violence physique durant l'enfance et à l'adolescence, et ont subi des abus sexuels de façon chronique. De plus, toutes les familles ont démontré un manque de cohésion entre les membres, plus particulièrement au sein de la fratrie. Quant au parcours scolaire, la majorité des répondantes ont eu des difficultés scolaires. Enfin, la plupart n'ont pas porté plainte à police et aucune n'a eu recours à des poursuites pénales.

6.6 Synthèse : les principaux résultats de l'étude

En guise de conclusion, nous constatons que nos résultats corroborent ceux de plusieurs études de notre recension des écrits. Même s'il n'existe pas une seule réponse pour expliquer le phénomène de la revictimisation, l'analyse des données propose plusieurs pistes. Rappelons que les répondantes de l'étude ont vécu plusieurs des conséquences citées dans la documentation reliée aux abus sexuels durant l'enfance et à l'adolescence. Par contre, certaines des conséquences décrites n'ont pas été identifiées et de nouvelles sont apparues.

Les propos de Parazelli (2000) concernant les familles d'origine des répondantes sont confirmés. Nous pouvons dire que toutes les familles d'origine des répondantes trouvent leur place dans l'une des relations parentales décrite par Parazelli (2000). Tout laisse croire que les familles ont favorisé l'émergence de situations de revictimisation chez les répondantes, puisqu'à l'intérieur de la cellule familiale, elles ont été violentées physiquement, abusées sexuellement, négligées, isolées, abandonnées, etc.

Le parcours scolaire des répondantes va dans le même sens que la documentation consultée. La majorité des répondantes ont des difficultés au niveau du rendement scolaire et vivent du rejet et de la victimisation de la part des camarades de classe. Il semble que la trajectoire scolaire durant l'enfance et à l'adolescence a aussi été un facteur de vulnérabilité à la revictimisation pour les répondantes.

En ce qui concerne les facteurs de vulnérabilité, la majorité de ceux relatés dans la documentation sont présents dans le discours des répondantes qui ont majoritairement vécu l'abus physique durant l'enfance et l'abus sexuel à l'adolescence, cumulé des traumatismes, ont des caractéristiques familiales, la sévérité des abus sexuels durant l'enfance et à l'adolescence et des problèmes sévères de santé mentale.

Tel que mentionné dans la documentation, une minorité de répondantes ont rapporté les ACS aux autorités et aucune plainte à police ne s'est conclue par l'arrestation de l'agresseur. Puis, dans la majorité des discours des répondantes, nous avons souligné la présence de mythes et de stéréotypes envers les victimes d'ACS présents dans notre société. Finalement, pour ce qui est des récits de vie des répondantes, il est facile de constater la singularité des parcours de chacune d'entre elles et que personne n'est à l'abri de la revictimisation.

Enfin, si nous regardons le tableau 6.2, il ressort que certaines répondantes ont vécu en plus grand nombre des conséquences des ASDEA et des facteurs de vulnérabilité. À l'intérieur de notre petit échantillon, nous observons certaines tendances que nous ne pouvons pas généraliser. Il est toutefois intéressant de les nommer. Entre les six répondantes, Émilie est celle qui a vécu le moins de conséquences des ASDEA et des facteurs de vulnérabilité, il s'agit de la répondante qui a subi en moins grand nombre des ACS. Et pour celles qui ont vécu en grand nombre des conséquences des ASDEA et des facteurs de vulnérabilité, elles

ont subi en plus grand nombre des ACS. De plus, il semble que la relation entre la mère et la répondante soit un élément important dans la trajectoire de vie des répondantes. Elles ont toutes mentionné avoir souffert soit de la réaction de leur mère lors du dévoilement ou de l'absence de protection de la part de leur mère. Inutile de dire que la réaction du parent lors du dévoilement des abus sexuels par la personne victime a une grande portée sur la reconstruction de cette dernière. En ce qui concerne les répondantes de cette étude, elles ont toutes vécues soit une réaction inadéquate de leur mère lors du dévoilement ou les mères ne les ont pas protégé contre les abus sexuels. Nous pouvons affirmer qu'elles n'ont pas bénéficié du soutien de leur mère suite à la révélation des abus sexuels, ce qui a un impact majeur sur la reconstruction des répondantes. Si les mères avaient été plus protectrices ou adéquates envers leurs filles, les trajectoires de vie de ces dernières, en lien avec le phénomène de revictimisation, auraient-elles été différentes?

Tableau 6.2
Synthèse des conséquences et indices de vulnérabilité à la revictimisation

	Annie	Béatrice	Carole	Dorothée	Émilie	Fanny
Ontogénique (conséquences psychologiques et sexuels des abus sexuels)						
Consommation de SPA	X	X	X		X	X
TSPT	X					X
Dépression et anxiété						X
Tentative de suicide	X		X			
Dissociation	X	X				
Perte de libido et de plaisir sexuel					X	
Hypersexualité	X	X				
Honte		X		X	X	
Abstinence sexuel		X				
Faible estime de soi		X	X		X	
Distorsion cognitive		X				
Vie sexuellement active (plusieurs partenaires et difficulté à refuser une avance sexuelle)	X	X	X	X	X	X
Prostitution	X		X			
Répondante souffre d'un problème sévère de santé mentale	X					
Microsystème (facteurs de vulnérabilité à la revictimisation et conséquences interpersonnels)						
Isolement	X	X	X	X		X
Rejet social	X	X	X	X		X
Famille d'origine relation parentale d'abandon					X	X
Famille d'origine relation parentale incohérente			X			
Famille d'origine relation parentale de domination		X		X		
Violence conjugale des parents		X				X
Manque de cohésion entre les membres de la famille	X	X	X	X	X	X
Abus physique dans l'enfance	X	X	X	X		X
Abus sexuel dans l'adolescence	X	X	X	X	X	X
Traumatismes multiples	X		X	X		X
Difficulté scolaire	X	X	X	X		X
Abandon scolaire	X		X			X
Sévérité des abus sexuels : contact intrusif (pénétration)			X			
Sévérité des abus sexuels : relation avec l'agresseur	X	X	X	X		X
Sévérité des abus sexuels : fréquence des abus sexuels	X		X	X		X
Sévérité des abus sexuels : durée des agressions (agression chronique)	X	X	X	X		X
Sévérité des abus sexuels : utilisation de la violence lors des abus sexuels		X	X	X		
Exosystème (Instances judiciaires, santé services sociaux)						
Police	X	X				
Cour judiciaire criminelle						
Direction de la protection de la jeunesse	X					X
Médecin	X					
Travailleur social ou psychologue	X	X	X		X	
Macrosystème (tendance culturelle à blâmer la victime)						
Culpabilité des abus sexuels chez la répondante		X		X	X	
Changement de comportement suite aux abus sexuels				X	X	
Entourage blâme la victime pour les abus sexuels ou aucune mobilisation de l'entourage	X	X	X	X		

CHRONOSYSTÈME : Trajectoire de vie

CONCLUSION

Cette étude portant sur le phénomène de la revictimisation chez des femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence, a permis de répondre à nos objectifs de départ. Elle a, entre autres, permis de mieux comprendre le phénomène de la revictimisation et de porter un regard social de trois manières différentes. Dans un premier temps, nous avons cerné, à l'aide de la méthode des récits de vie, les parcours de vie des femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence puis revictimisées. Ensuite, nous avons analysé les liens entre les couches systémiques et le phénomène de revictimisation. Plus précisément, nous avons regardé les conséquences des abus sexuels et de la revictimisation, les facteurs de vulnérabilité, les relations familiales et interpersonnelles, l'expérience scolaire et l'insertion professionnelle. Finalement, nous avons exploré l'influence socioculturelle (mythes et stéréotypes) sur le phénomène de revictimisation.

La problématique nous a permis de constater que très peu de recherches étudiaient le phénomène de la revictimisation comme sujet principal. De plus, peu d'études définissent le phénomène de la revictimisation. Ainsi pour plus de clarté, nous avons décidé de définir les concepts d'abus sexuel, d'agression sexuelle et de revictimisation. En raison du sujet abordé, nous n'avons pu rencontrer que six femmes abusées sexuellement durant l'enfance et à l'adolescence puis revictimisées. Nous avons effectué des entretiens selon la méthode du récit de vie. Celle-ci nous a permis de mieux comprendre le phénomène de revictimisation à travers le temps et dans plusieurs sphères de la vie des répondantes (famille d'origine, parcours scolaire et professionnel, ainsi que situation actuelle de la répondante). L'approche écologique était notre cadre théorique, elle nous a permis d'analyser le phénomène de la revictimisation selon les différents niveaux qui la constitue. La perspective féministe nous a permis, quant à elle, d'analyser l'influence socioculturelle sur le phénomène de la revictimisation.

Dans un premier temps, nous avons pu constater que les répondantes ont vécu plusieurs conséquences en lien avec les abus sexuels (durant l'enfance et à l'adolescence) et la revictimisation. Nous avons regroupé les conséquences en trois catégories : psychologiques, interpersonnelles et sexuelles. Pour les conséquences psychologiques, les répondantes nous ont nommé avoir souffert de symptômes de TSPT, de distorsion cognitive, de faible estime de soi, de consommation de SPA et de dissociation. En ce qui concerne les conséquences interpersonnelles, elles ont souffert d'isolement, de rejet social et de mauvaises fréquentations. Pour ce qui est des conséquences sexuelles, les répondantes ont mentionné avoir un manque de libido, une perte de plaisir sexuel, de la difficulté à refuser une avance sexuelle, être abstinente, hypersexuée et avoir vécu de l'exploitation sexuelle. Plusieurs facteurs de vulnérabilité à la revictimisation ressortent des propos des répondantes. Elles ont dit avoir subi la violence physique durant l'enfance et à l'adolescence, des abus sexuels durant l'adolescence et de multiples traumatismes. De leurs propos émanent aussi plusieurs éléments en lien avec la sévérité lors des ASDEA, tels un contact intrusif (pénétration), une fréquence élevée des ASDEA, des ASDEA de longue durée et une relation de proximité avec l'agresseur. Du côté de la famille d'origine, elles nous ont décrit des familles avec trois types de relations parentales, soit l'incohérence, l'abandon et l'autorité. De plus, elles ont mentionné une faible cohésion entre les membres de la fratrie. Finalement, elles ont vécu du rejet social, de l'isolement, des difficultés sur le plan scolaire.

Dans un deuxième temps, nous pouvons supposer que l'environnement social a un impact sur l'émergence du phénomène de la revictimisation chez les répondantes. Les sphères de vie (famille d'origine, entourage et parcours scolaire) ont eu un impact négatif dans la vie des répondantes, puisqu'il y a une absence de soutien social et même présence de revictimisation. Pour ce qui est de l'implication des instances judiciaires, de la DPJ, du système de santé et services sociaux, ils ont été plutôt absents dans la vie des répondantes et lorsqu'ils l'étaient, leur intervention fut négative dans la vie des femmes. Rappelons que les plaintes à la police n'ont majoritairement pas été retenues et que pour certaines, elles ont subi de la victimisation secondaire de la part des professionnels de la santé et de la DPJ. Enfin, nous pouvons aussi affirmer que les mythes et les stéréotypes ont eu un impact dans la vie de certaines répondantes, car sous leur influence elles ont changé certains comportements et

elles n'ont pas dénoncé les agressions à caractère sexuel à leurs proches et aux autorités. De plus, elles se sont reproché les agressions à caractère sexuel subies, un sentiment de culpabilité a grandi, ce qui a diminué leur estime de soi.

Cette étude sur la revictimisation comprenait certaines limites. Notamment, la recherche nécessitait de questionner les répondantes sur des aspects très intimes de leur vie, aspects généralement très douloureux et se référant à des souvenirs lointains. Ainsi, nous devons tenir compte de la nature rétrospective de l'information, surtout en ce qui concerne les ASDEA. Autrement dit, la capacité de se rappeler peut être amoindrie, surtout dans un contexte de dissociation. À cet effet, nous avons eu de la difficulté à avoir l'opinion des répondantes sur les mythes et les stéréotypes, car elles avaient de la difficulté à sortir de leur vécu pour avoir un regard holistique sur le phénomène de la revictimisation. De plus, nous avons eu de la difficulté à différencier les conséquences de l'abus sexuel de celles de la revictimisation et de certains facteurs de vulnérabilité. Pour certaines, il était difficile d'affirmer que telle conséquence était directement liée à l'abus sexuel ou à telle revictimisation. Et encore, elles ont nommé certains facteurs de vulnérabilité présents dans la documentation, sans toutefois spécifier si ces éléments étaient des facteurs de vulnérabilité. Cette difficulté à différencier les conséquences et les facteurs de vulnérabilité a complexifié la compréhension du phénomène de revictimisation. Finalement, la sélection des sujets peut être biaisée, car nous avons recruté des femmes provenant uniquement d'un centre d'aide aux victimes d'agressions à caractère sexuel. De cette manière, nous pouvons difficilement généraliser les résultats obtenus, car notre échantillon est très petit et les répondantes ne représentent pas la société en général.

Pour terminer, nous sommes toujours convaincue que les environnements sociaux ont une influence sur l'émergence du phénomène de revictimisation chez les personnes ayant subi une agression à caractère sexuel. La méthode du récit de vie et l'approche écologique nous ont permis d'avoir un regard holistique sur ce phénomène. Nous croyons que cette recherche a fait évoluer notre pratique clinique en travail social, permettez nous de vous proposer quelques pistes d'interventions. Dans un premier temps, tracer les trajectoires de vie des personnes abusées sexuellement et les situer dans les cinq niveaux de l'approche écologique, devraient être utilisés par les intervenants sociaux des organismes

communautaires et du réseau de la santé et des services sociaux. Cette démarche permettrait d'avoir un regard holistique sur la situation et, par le fait même, de prendre des décisions plus éclairées. La seconde piste d'intervention est en lien avec la socialisation des adolescents en matière de sexualité. Actuellement, l'éducation sexuelle dans nos écoles s'attarde exclusivement aux aspects biologiques de la sexualité (la prévention des infections transmises sexuellement et la contraception) et diffuse une vision négative de sexualité (Damant et al., 2001). Malheureusement, les jeunes d'aujourd'hui font leur éducation sexuelle sur internet et en visionnant des films pornographiques. Les sentiments et le respect d'autrui dans les relations amoureuses ne sont pas enseignés à nos jeunes. Les répondantes de notre étude nous ont mentionné ne pas avoir été informé sur les abus sexuels au cours de leur adolescence, ce qui les a vulnérabilisé car elles n'étaient pas en mesure de reconnaître un abus sexuel. Il serait donc pertinent de développer un programme d'éducation sexuelle pour les adolescents qui intégrerait des informations sur les agressions à caractère sexuel et des éléments pour développer une image positive de la sexualité auprès des jeunes de manière à prévenir des ACS. Évidemment, la socialisation des adolescents à la sexualité ne se concrétise pas uniquement dans le contexte scolaire mais aussi dans le milieu familial qui possède une large part de responsabilité (Damant et al., 2001). À cet effet, nous croyons que le gouvernement du Québec doit continuer ses campagnes de sensibilisation sur les agressions à caractère sexuel, et devrait y inclure de l'information sur le phénomène de la revictimisation et insister sur l'importance des proches de porter assistance aux personnes victimes d'ACS.

BIBLIOGRAPHIE

- Allen, Annick. 2003. *Étude régionale du traitement judiciaire des victimes d'agression à caractère sexuel*. Rapport de recherche Projet Justice, en lien avec le programme national d'action sociale. CALACS Chaudière-Appalaches, 99 pages.
- American Psychiatric Association (APA). 1996. *Mini DSM-IV. Critères diagnostiques*. Paris : Masson, 384 pages.
- Arata, Catalina M. 2000. « From child victim to adult victim: A model for predicting sexual revictimization ». *Child Maltreatment*, vol. 5, n° 1, février, p. 28-38.
- Arata, Catalina M. et Linda Lindman. 2002. « Marriage, Child abuse, and sexual revictimization ». *Journal of Interpersonal Violence*, vol. 17, n° 9, septembre, p. 953-971.
- Banyard, V.L., L.M. Williams et J.A. Siegel. 2001. « The long-term mental health consequences of child sexual abuse. An exploratory study of impact of multiple traumas in a sample of women ». *Journal of Traumatic Stress*, n° 14, p. 697-715.
- Bertaux, Daniel. 2005. *L'enquête et ses méthodes : Le récit de vie*. Paris : Armand Collin, Coll. « 128 : Sociologie » 2^e édition. 127 pages.
- Briere, J. et Runtz, M. 1993. « Childhood sexual abuse : Long-term sequelae and implications for psychological assessment ». *Journal of Interpersonal Violence*, vol. 8, n° 3, septembre, p. 312-330.
- Bronfenbrenner, U. 1994. « Ecological models of human development. *International Encyclopedia of Education*, vol. 3, p. 37-43, 2^e édition. Oxford : Elsevier.
- Brossard, Louise. 2004. *Fiches : L'égalité (2); L'équité (3); Discrimination systémique (4); Condition masculine (5); Rôle de l'État (6); Analyse différenciée selon les sexes (7)*. Journée de préparation à la Commission parlementaire portant sur le concept d'égalité et une politique en condition féminine, 25 mai.
- Bouchard, Camil. 1987. « Intervenir à partir de l'approche écologique au centre, l'intervention ». *Service Social*, vol.36, numéro 2 et 3, pp. 454-477.
- Centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel (CALACS). [En ligne] www.lumiereboreale.qc.ca/.
- Centre jeunesse de Montréal et Institut universitaire. 2011. *Ici, ensemble, pour demain. Rapport annuel 2010-2011*. Bureau des communications et des relations avec la

- communauté. Bibliothèque et Archives nationales du Québec. ISBN : 978-2-89218-245-3, p. 43.
- Classen, Catherine, N. Field, C. Koopman, K. Nevill-Manning et D. Spiegel. 2001. « Interpersonal problems and their relationship to sexual revictimization among women sexually abused in childhood ». *Journal of Interpersonal Violence*, n° 16, p. 495-509.
- Classen, Catherine, Oxana Gronskeya Palesh et Rashi Aggarwal. 2005. « Sexual revictimisation. A review of the empirical literature ». *Trauma, Violence & Abuse*, vol. 6, n° 2, avril, p. 103-129.
- Cloitre, M., P. Scarvalone et J. Difede. 1997. « Post-traumatic stress disorder, self- and interpersonal dysfunction among sexually retraumatized women ». *Journal of Traumatic Stress*, n° 10, p. 437-452.
- Coid, J., A. Petruckevitch, G. Feder, W. Chung, J. Richardson, et S. Moorey. 2001. « Relation between childhood sexual and physical abuse and risk of revictimization in women : Cross-sectionnal survey ». *Lancet*, n° 358, p. 450-454.
- Collin-Vézina, Delphine, Martine Hébert et Marie-Ève Brabant. 2007. « Agression sexuelle et symptômes de dissociation chez des filles d'âge scolaire ». In *L'agression sexuelle : coopérer au-delà des frontières*, sous la dir. de Monique Tardif, Textes choisis, p. 347-369. Montréal : CIFAS-Institut Philippe-Pinel de Montréal [En ligne] www.cifas.ca/ et www.psychiatrieviolence.ca/.
- Collin-Vézina, Delphine, Sonia Hélie et Catherine Roy. 2011. « Augmentation récente de l'incidence des agressions sexuelles au Québec ». In M. Tardif (Éd.), *L'agression sexuelle : Transformations et paradoxes, Cifas 2009. Textes choisis (pp.8-15)*. Montréal, Canada : Cifas-Institut Philippe-Pinel de Montréal. <http://www.cifas.ca/> et <http://www.psychiatrieviolence.ca/>
- Corbeil, Christine et Isabelle Marchand. 2006. « Penser l'intervention féministe à l'aune de l'approche intersectorielle. Défis et enjeux ». *Nouvelles Pratiques Sociales*, vol. 19, n° 1, p. 40-57.
- Daignault, Isabelle et Martine Hébert. 2005. « L'analyse exploratoire des difficultés d'adaptation scolaire chez des jeunes filles ayant vécu une agression sexuelle ». *L'agression sexuelle : coopérer au-delà des frontières*, CIFAS, p. 435-452 [En ligne] www.cifas.ca/
- Damant, Dominique, Marie-Andrée Poirier et Jacques Moreau. 2001. « Ça prend tout un village pour élever un enfant. Une approche écologique visant le développement des enfants ». In *Problèmes sociaux -Tome II Étude de cas et intervention sociale*, sous la dir. d'Henri Dorvil et Robert Meyer, p. 319-327. Montréal : Presses de l'Université du Québec.

- Damant, Dominique, Jean Damasse, Anne Chamberland, Martine Hébert, Francine Lavoie, Michel Dorais, Nicole Perrault et Maryse Rinfret-Raynor. 2001. *Analyse des besoins en matière de recherche sur les agressions à caractère sexuel et recension sommaire des écrits*. Rapport de recherche. Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faites aux femmes. Collections Étude et analyses, numéro 20, 116 pages.
- Darves-Bornoz, J.M., T. Lemperiere, A. Degiovanni, et P. Gaillard. 1995. « Sexual victimization in women with schizophrenia and bipolar disorder ». *Social Psychiatry and Psychiatric Epidemiology*, n° 30, p. 78-84.
- Desmarais, Danielle et Paul Greil (dir.). 1986. *Les récits de vie : Théorie, méthode et trajectoires types*. Montréal : Éditions coopératives Albert Saint-Martin.
- Desmarais, Danielle, Isabelle Fortier, Louise Bourdages et Céline Yelle. 2007. « La démarche autobiographique, un projet clinique aux enjeux sociaux ». In *Récits de vie et sociologie clinique*, sous la dir. de Lucie Mercier et Jacques Rhéaume, p.89-117. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Fergusson, D.M., J.L. Horwood et M.T. Lynskey. 1997. « Childhood sexual abuse, adolescent sexual behaviors, and sexual revictimization ». *Child Abuse and Neglect*, n° 21, p. 789-803.
- Fleming, J., P.E. Mullen, B. Sibthorpe et G. Bammer. 1999. « The long-term impact of childhood sexual abuse in Australian women ». *Child Abuse and Neglect*, n° 23, p. 145-159.
- Gibson, Laura E. et Harold Leitenberg. 2001. « The impact of child sexual abuse and stigma on methods coping with sexual assault among undergraduate women ». *Child Abuse and Neglect*, n° 25, p. 1343-1361.
- Gidycz, C., K. Hanson et M.B. Layman. 1995. « A prospective analysis of the relationships among sexual assault experiences : An extension of previous findings ». *Psychology of Women Quarterly*, n° 19, p. 5-29.
- Goodman, L.A., M.P. Salyers, K.T. Mueser, S.D. Rosenberg, M. Swartz, S.M. Essock *et al.* 2001. « Recent victimization in women and men with severe mental illness : Prevalence and correlates ». *Journal of Traumatic Stress*, n° 14, p. 615-632.
- Grauerholz, Liz. 2000. « An ecological approach to understanding sexual revictimization: linking personal, interpersonal, and sociocultural factors and processes ». *Child Maltreatment*, vol. 5, n° 1, février, p. 5-17.
- Humphrey, J.A. et J.W. White. 2000. « Women's vulnerability to sexual assault from adolescence to young adulthood ». *Journal of Adolescent Health*, n° 27, p. 419-424.

- Jankowski, M. Kay, Harold Leitenberg, Kris Hennig et Patricia Coffey. 2002. « Parental caring as a possible buffer against sexual revictimization in young adult survivors of child sexual abuse ». *Journal of Traumatic Stress*, vol. 15, n° 3, p. 235-244.
- Jones, Lisa et David Finkelhor. 2009. *Updated Trends in Child Maltreatment 2007*. Durham, NH : Crime against Children Research Centre.
- Kellogg, N.D. et T. J. Hoffman. 1997. « Child sexual revictimization by multiple perpetrators ». *Child Abuse and Neglect*, n° 21, p. 953-964.
- Kessler, B.L. et K.J. Bieschke. 1999. « A retrospective analysis of shame, dissociation, and adult victimization in survivors of childhood sexual abuse ». *Journal of Counseling Psychology*, n° 46, p. 335-341.
- Khan, Pamela. 2004. « L'expérience! L'expérience de l'hospitalisation et de la contention chez les femmes ayant un historique d'abus sexuel dans leur enfance ». In *Femmes, psychiatrie et victimisation secondaire. Vers un changement de culture*. Acte du colloque provincial (Longueuil, 12-13 mai 2003). Collectif de la défense des droits de la Montérégie, p. 20-25.
- Koverola, C., J. Proulx, P. Battle et C. Hanna. 1996. « Family functioning as predictors of distress in revictimized sexual abuse survivors ». *Journal of Interpersonal Violence*, n° 11, p. 263-280.
- Lavergne, Chantale et Marc Tourigny. 2000. « Incidence de l'abus et la négligence envers les enfants: recension des écrits ». *Criminologie*, vol. 33, n° 1, p. 47-72.
- Lexique d'Élysa [En ligne] <http://elysa.uqam.ca/lexique.htm>.
- Maker, A.H., M. Kemmelmeier et C. Peterson. 2001. « Child sexual abuse, peer sexual abuse, and sexual assault in adulthood: A multi-risk model of revictimization ». *Journal of Traumatic Stress*, n° 14, p. 351-368.
- Mayall, Alice et Steven Gold. 1995. « Definitional issues and mediating variables in the sexual revictimization of women sexually abused as children ». *Journal of Interpersonal Violence*, vol. 10, n° 1, p. 26-42.
- Mensah, Maria Nengeh. 2005. « Une troisième vague féministe au Québec ». *Dialogues sur la troisième vague féministe*. Montréal : Édition Remue-Ménage, 247 p.
- Messman-Moore, Terri L. et Patricia J. Long. 2003. « The role of childhood sexual sequelae in the sexual revictimization of women. An empirical review and theoretical reformulation ». *Clinical Psychology Review*, n° 23, p. 537-571.
- Ministère de la Santé et des Services sociaux (MSSS). 1995. *Les agressions sexuelles : Stop*. Rapport du groupe de travail sur les agressions à caractère sexuel. Gouvernement du Québec, 168 p.

- Ministère de la Santé et des Services Sociaux (MSSS). 2003. *Les agressions sexuelles STOP*. Document de formation sur l'intervention psychosociale auprès des victimes d'agression sexuelle. Gouvernement du Québec, 172 pages.
- Ministère de la sécurité publique du Québec. 2012. *Infractions sexuelles au Québec : Faits saillants 2011*. Québec : Gouvernement du Québec, 10 pages.
- Nelson, E.C., A.C. Heath, P.A.F. Madden, M.L. Cooper, S.H. Dinwiddie *et al.* 2002. « Association between self-reported childhood sexual abuse and adverse psychosocial outcomes: Result from a twin study ». *Archives of General Psychiatry*, n° 59, p. 139-145.
- Organisation mondiale de la santé (OMS). 2002. « Rapport mondial sur la violence et la santé ». In *Prévention*, sous la dir. d'E.G. Krug, L.L. Dahlberg, A. Zwi, R. Lozano-Ascencio, p. 163-193. Genève.
- Orofiamma, Roselyne. 2008. « Les figures du sujet dans le récit de vie ». In *sociologie et en formation. Informations sociales*, n° 145, p. 68-81.
- Paillé, Pierre. et Alex Mucchielli. 2008. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. 2^e édition. Paris : Armand Colin.
- Parazelli, Michel. 2000. *Le sens des pratiques urbaines des jeunes de la rue à Montréal*. Document-synthèse présenté au Comité sur les problèmes sociaux, Ville de Montréal. Collectif de recherche sur l'itinérance, Université du Québec à Montréal, 116 p.
- Pauzé, Robert. 2005. *Présentation du modèle écologique*. Notes de cours, Université Sherbrooke. [Disponible en ligne] http://www.cerfasy.ch/cours_modeco.php
- Poupart, J., L. Groulx, R. Mayer, J.P. Deslauriers, A. Laperrière et A. Pires. 1998. *La méthodologie qualitative : diversité des champs et des pratiques au Québec*. Boucherville : Gaëtan Morin, 249 p.
- Proulx, Jocelyn, Catherine Koverola, Anne Fedorowick et Michael Kral. 1995. « Coping strategies as predictors of distress in survivors of single and multiple sexual victimization and nonvictimized controls ». *Journal of Applied Social Psychology*, vol. 25, n° 16, p. 1464-1483.
- Putman, F.W. 1997. *Dissociation in children and adolescents: A developmental perspective*. New York : Guilford Press.
- Sanders, B. et D.L. Moore. 1999. « Childhood maltreatment and date rape ». *Journal of Interpersonal Violence*, n° 14, p. 115-123.
- Spiegel, D et Cardena, E. 1991. Disintegrated experience : The dissociative disorders revisited. *Journal of Abnormal Psychology*, 100, 366-378.

- Statistique Canada. 2003. *Les infractions sexuelles au Canada*. Par Rebecca Kong, Holly Jonson, Sara Beattie et Andrea Cardillo. Ottawa : Centre canadien de la statistique juridique, Juristat n° 85-002-XIF, vol. 23, n° 6 au catalogue, 28 p.
- Statistique Canada. 2006. *La violence familiale au Canada. Un profil statistique 2006*. Par Rebecca Kong. Ottawa : Centre canadien de la statistique juridique, n° 85-224 au catalogue, 84 p.
- Swanston, H.Y., P.N. Parkinson, R.K. Oates, B.I. O'Toole, A. M. Plunkett et S. Shrimpton. 2002. « Further abuse of sexually abused children ». *Child Abuse and Neglect*, n° 26, p. 115-127.
- Toupin, Louise. 2002. « La scission politique du féminisme international sur la question du trafic des femmes : vers la migration d'un certain féminisme radical ». *Recherches féministes*, vol. 15, n° 2, p. 9-40.
- Tourigny, M., M. Mayer, S. Hélie, J. Wright et N. Trocmé. 2001. « Les mauvais traitements envers les enfants tels que rapportés aux directeurs de la protection de la jeunesse. Portrait social du Québec ». *Données et analyses. Édition 2001*. Institut de la statistique Québec. Collection les conditions de vie, ISBN-2-551-21424-6, 630 p.
- Tourigny, M., Mayer, M., Wright, J., Lavergne, C., Helie, S., Trocmé, N., Jacob, M., Boucher, J., & Larrivee, M-C. 2002. *Étude sur l'incidence et les caractéristiques des situations d'abus, de négligence, d'abandon et de troubles de comportement sérieux signalées à la Direction de la protection de la jeunesse au Québec (EIQ)*. Montréal, QC: Centre de liaison sur l'intervention et la prévention psychosociales (CLIPP), 240 pages.
- Trocmé N. et D. Wolfe. 2001. *Maltraitance des enfants au Canada: Résultats choisis tirés de l'Étude canadienne sur l'incidence des signalements de cas de violence et de négligence envers les enfants*. Ottawa (Ontario) : Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, 55 p.
- Trocmé, N., B. MacLaurin, B. Fallon, J. Daciuk, D. Billingsley, M. Tourigny, M. Mayer, J. Wright, K. Barter, G. Burfoed, J. Hornick, R. Sullivan, et B. McKenzie. 2001. *Étude canadienne sur l'incidence des signalements de cas de violence et de négligence envers les enfants*. Ottawa : Santé Canada, Centre national d'information sur la violence dans la famille, 256 p.
- Trocmé, N., Fallon, B., MacLaurin, B. et Neves, T. 2005. *What is driving increasing child welfare caseloads in Canada? Analysis of the 1993 and 1998 Ontario Incidence Studies of Reported Child Abuse and Neglect*. *Child Welfare*, 84, p. 341-359.
- Turcotte, D., Trocmé, N. Dessurault, D., Hélie, S., Cloutier, R., Montambeault, E., Moisan, S. et Lacerte, D. 2007. *Étude sur l'incidence et les caractéristiques de la maltraitance signalée à la Direction de la protection de la jeunesse au Québec. La situation en 2003*. Québec, QC : Ministère de la Santé et des Services sociaux.

- Turgeon, Joane. 2003. « Le concept de revictimisation : questionnements et enjeux ». In *Violence envers les femmes: multiples problématiques et victimisations multiples* sous la dir. de Dominique Damant, Sylvie Gravel et Raymonde Boisvert. Actes du séminaire tenu à Trois-Rivières le 12 avril 2002.
- Turgeon, Joane. 2004. « État de la situation chez les femmes qui consultent des ressources d'aide au Québec ». In *Femmes, psychiatrie et victimisation secondaire. Vers un changement de culture : Acte du colloque provincial* (Longueuil, 12-13 mai 2003). Le collectif de la défense des droits de la Montérégie, p. 26-33.
- West, Carolyn M., Linda M. Williams et Jane A. Siegel. 2000. « Adult sexual revictimisation among black women sexually abused in childhood: A prospective examination of serious consequences of abuse ». *Child Maltreatment*, vol. 5, n° 1, février, p. 49-57.
- Whipp, Kathleen. 2004. « Perdues dans le diagnostic! Les survivantes de l'inceste dans le milieu psychiatrique ». In *Femmes, psychiatrie et victimisation secondaire. Vers un changement de culture: Acte du colloque provincial* (Longueuil, 12-13 mai 2003). Le collectif de la défense des droits de la Montérégie, p. 16-19.
- Wilson, A.E., K.S. Calhoun, et J.A. Bernat. 1999. « Risk recognition and trauma-related symptoms among sexually revictimized women ». *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, n° 67, p. 705-710.
- Wyatt, G.E., D. Guthrie et C.M. Notgrass. 1992. « Differential effects of women's child sexual abuse and subsequent sexual revictimization ». *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, n° 60, p. 167-173.
- Yancey, C. T. et Hansen, D. I. 2010. Relationship of personal, familial, and abuse- specific factors with outcome following childhood sexual abuse. *Aggression and Violent Behavior*, 15, 410-421.

APPENDICE A

PUBLICITÉ DE L'ÉTUDE



Projet de recherche : Avez-vous l'impression que vous avez les mots « agressez moi » écrits dans le front ?

**Avez-vous été victime d'abus sexuel au cours de votre enfance ou adolescence ?
Avez-vous été aussi victime d'agression sexuelle ou de violence conjugale au cours de
votre vie adulte ?**

Si vous vous reconnaissez, nous vous invitons à participer à une recherche sur l'abus sexuel durant l'enfance ou à l'adolescence en lien avec la revictimisation (agression sexuelle, violence conjugale, etc.) à l'âge adulte.

La participation consiste à :

- une entrevue 1h30
- à l'endroit de votre choix
- être disponible : vendredi, samedi, dimanche ou les soirs de semaine.
- une rémunération de **25 \$** vous sera remise pour votre participation à la recherche

Avantages :

- Avoir la possibilité de raconter votre histoire dans le cadre de l'anonymat et de la confidentialité.
- Pouvoir faire des liens sur votre vécu
- Se sentir utile pour la cause des victimes qui ont été agressées plusieurs fois dans leur vie.

Contactez : Dominique Bourdages (514) 777-7777 : Étudiante à la maîtrise en Travail social à l'Université du Québec à Montréal (UQAM)

APPENDICE B

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Projet de mémoire

Le phénomène de la revictimisation chez les survivantes d'abus sexuel à l'enfance

J'accepte de participer à la recherche portant sur le phénomène de la revictimisation chez les survivantes d'abus sexuel à l'enfance menée par Dominique Bourdages, candidate à la maîtrise en travail social à l'UQAM. L'étudiante réalise son mémoire sous la supervision de Madame Annie Gusew.

Les objectifs généraux de cette recherche sont :

1. Contribuer au développement des connaissances sur le phénomène de la revictimisation chez les survivantes d'abus sexuel à l'enfance.
2. Explorer l'impact des influences socioculturelles (les stéréotypes envers les victimes omni présents dans notre société, les mythes sur les agressions sexuelles, le processus judiciaire criminel, etc.) sur le phénomène de la revictimisation chez les survivantes d'abus sexuel à l'enfance.
3. Explorer l'impact des sphères de vie (la famille d'origine, l'expérience à l'école, la famille actuelle de la victime et l'expérience professionnelle) des survivantes d'abus sexuel à l'enfance, avec une dimension diachronique (trajectoire de vie), sur le phénomène de la revictimisation.

J'ai été informée qu'on me demande de participer à une entrevue individuelle de type « récit de vie » qui servira à développer des connaissances sur le phénomène de la revictimisation chez les survivantes d'abus sexuel à l'enfance. Je suis également informée que les renseignements obtenus lors de cette recherche demeureront confidentiels. Seules l'étudiante chercheuse et sa superviseuse auront accès au matériel recueilli. Les enregistrements seront conservés sous dossier sécurisé et seront effacés à la fin de la recherche.

Veuillez également prendre note que vous êtes libre de mettre fin à votre participation à cette entrevue en tout temps, sans que cela ne vous porte atteinte. Si vous éprouvez un quelconque embarras avec une question ou une thématique en particulier vous pouvez refuser d'y répondre. À tout moment, vous pourrez également vous retirer de l'étude.

Soyez assuré que les renseignements que vous nous transmettez demeureront confidentiels, et qu'ils seront utilisés que pour les fins de la présente recherche. L'étudiante pourra utiliser des extraits de cette rencontre pour la rédaction de son mémoire, toutefois un nom fictif sera utilisé afin qu'aucun renseignement permanent permettant de vous identifier ne sera diffusé.

La durée de cette rencontre ne devrait pas excéder deux heures.

La participation à cette recherche comporte le risque de soulever des émotions et des souvenirs douloureux. Pour cette raison que vous devez avoir un suivi avec une intervenante d'un organisme venant en aide aux victimes. De cette manière, si vous avez besoin de soutien suite à cette rencontre, vous pouvez avoir recours au support de votre intervenante. Si cette dernière n'est pas disponible pour vous recevoir, des numéros de téléphone de lignes d'écoute vous seront remis afin que vous puissiez avoir du support. Nous tenions à vous mentionner que l'organisme *Trêve pour elles* nous prête gentiment leurs locaux pour effectuer cette entrevue, toutefois *Trêve pour elles* n'a pas d'implication dans cette recherche à part l'affichage de cette dernière et le prêt des locaux. Votre participation est volontaire et une rémunération de 25 \$ pour sera remis pour votre participation à cette étude.

Ma signature au bas de ce formulaire signifie que j'ai pris connaissance de ce document, que j'ai compris les informations mentionnées précédemment et que j'accepte de participer de façon volontaire au projet sur le phénomène de la revictimisation chez les survivantes d'abus sexuel à l'enfance.

Signature de l'interviewée

Date

Signature de l'étudiante chercheure

Date

APPENDICE C

QUESTIONNAIRE SOCIODÉMOGRAPHIQUE

*Code de l'entrevue :**Nb de cassettes :**Date de l'entrevue :**Nb de minutes :**Lieu de l'entrevue :**Nom de l'intervieweur :*

Afin de compléter cette entrevue, nous aimerions connaître certaines informations sur vous, et ce, pour fins de statistiques seulement.

1. Âge: _____
2. Où êtes-vous née ? (si nécessaire, indiquez si votre lieu de naissance est en région rurale, semi-rurale, village, ville, banlieue)

3. Quel travail faisait votre père ? _____
4. Quel travail faisait votre mère _____
5. Diriez-vous que votre famille était d'un milieu :
 - ☐ pauvre
 - ☐ modeste
 - ☐ moyen
 - ☐ nanti
6. Quelle langue parlez-vous à la maison ?
 - ☐ Français
 - ☐ Anglais
 - ☐ Autre _____
7. Quelle est votre origine ethnique ? _____
8. Quel est votre état civil ?

- ☐ Célibataire
- ☐ Mariée
- ☐ Conjointe de fait
- ☐ Veuve
- ☐ Divorcée ou séparée

9. Si vous avez été marié ou en union de fait, l'avez-vous été à plus d'une reprise ?

- ☐ Oui. Si oui, à combien de reprises ? _____
- ☐ Non

10. Quel est votre plus haut niveau de scolarité ?

- ☐ Études primaires
- ☐ Études secondaires non complétées
- ☐ Études secondaires complétées
- ☐ Études collégiales
- ☐ Études universitaires

11. Occupez-vous un emploi actuellement ?

- ☐ Oui
- ☐ Non (Passez à la question 12)

11.1 Est-ce un emploi

- ☐ À temps plein ?
- ☐ À temps partiel ?
- ☐ Occasionnel ?
- ☐ Saisonnier ?

12. Quelle est votre principale source de revenu actuellement ?

- ☐ Revenus d'emploi/d'entreprise
- ☐ Régime de pension de retraite
- ☐ Revenus de placement
- ☐ Prestations d'assurance-emploi
- ☐ Prestations d'aide sociale
- ☐ Autres : _____

13. Quel est votre revenu familial global ?

- ☐ Moins de 20 000 \$
- ☐ 20 000 \$ - 39 999 \$
- ☐ 40 000 \$ - 59 999 \$
- ☐ 60 000 \$ et plus

14. Avez-vous des enfants ? (Si oui, indiquez leur âge)

- ☐ Aucun

- ☐ Un enfant _____
- ☐ Deux enfants _____
- ☐ Trois enfants _____
- ☐ Plus de trois _____

15. Avez-vous été victime d'abus sexuel durant votre l'enfance ?

- ☐ Oui (Passez à la question 15.1)
- ☐ Non (Passez à la question 16)

15.1 Vous avez été agressée par :

- ☐ Votre père ou beau-père
- ☐ Votre grand-père
- ☐ Famille élargie (oncle, cousin, amis de la famille)
- ☐ Famille d'accueil
- ☐ Professeur, entraîneur, etc.
- ☐ Personne inconnue
- ☐ Autres : _____

16. Avez-vous été victime de violence conjugale ?

- ☐ Oui
- ☐ Non

17. Avez-vous été victime d'agression sexuelle à l'âge adulte ?

- ☐ Oui (Passez à la question 17.1)
- ☐ Non (Passez à la question 18)

17.1 Vous avez été agressée par :

- ☐ Votre conjoint
- ☐ Ami/connaissance
- ☐ Patron, collègue de travail
- ☐ Voisin
- ☐ Personne inconnue
- ☐ Autres : _____

18. À votre connaissance, est-ce que votre mère a été victime d'abus sexuel dans son enfance ?

- ☐ Oui
- ☐ Non

19. À votre connaissance, est-ce que votre mère a été victime de violence conjugale ?

- ☐ Oui
- ☐

APPENDICE D

SCHÉMA D'ENTRETIEN

- 1) Pouvez-vous me décrire votre enfance (victimisation initiale et famille d'origine)?
Ontogénique
 - Parents
 - Fratrie
 - Caractéristiques familiales (dysfonctionnelle, patriarcale, monoparentale)
 - Abus sexuel (à l'enfance, à l'adolescence, l'agresseur, fréquence)
 - Abus physique
- 2) Pouvez-vous me décrire quel genre de petite fille vous étiez (conséquences des abus : estime de soi, stigmatisation, consommation de SPA, etc)? *Ontogénique*
- 3) Pouvez-vous me décrire votre expérience à l'école (primaire, secondaire, cégep, université) (voir les facteurs de revictimisation)? *Microsystème*
 - Réseau social
 - Réussite scolaire ou échec scolaire
 - Consommation SPA
- 4) Comment s'est déroulé votre dévoilement des abus sexuels (mythes, stéréotypes et facteurs de revictimisation)? *Macrosystème*
 - Réaction de la famille et du réseau social
 - Soutien
 - Perception de la victime par rapport à la perception du réseau social
- 5) Pouvez-vous me décrire votre vie de jeune femme adulte?
- 6) Pouvez-vous me décrire votre famille actuelle (conséquences des abus sexuels et les facteurs de revictimisation)? *Exosystème*
 - Enfants
 - Conjoint
 - Caractéristiques familiales
 - Les ressources : statut socio-économique, condition de vie, réseau social, etc.
- 7) Pouvez-vous me décrire quel genre de conjointe vous êtes (perception que la victime est une cible facile par l'agresseur : conséquences des abus)? *Microsystème*
 - Estime de soi
 - Stigmatisation
 - Dépendance
 - Réseau social

- 8) Pouvez-vous me décrire vos expériences professionnelles (conséquences des abus et facteurs de revictimisation) ? *Exosystème*
 - Réussite ou échec professionnelle
 - Statut socio-économique
 - Réseau social
- 9) Selon vous, dans la société en général, comment sont perçues les femmes victimes d'agression sexuelle et de violence conjugale (blâmer les victimes, bonne filles versus mauvais filles) ? *Macrosystémique*
 - Perception de la famille envers les victimes
 - Perception du réseau social envers les victimes
 - Perception des médias envers les victimes
 - Perception des professionnels entourant les victimes (policier, procureur, juge, intervenant, etc.)
- 10) Quelle est votre perception envers les victimes d'agression sexuelle et de violence conjugale ? *Macrosystémique*
 - Appropriation des mythes
 - Blâmer les victimes
 - Bonne filles versus mauvaise fille
- 11) Comment expliquez-vous vos multiples agressions ?